This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600107549W

LA

# VIE MONASTIQUE

DANS

# L'ÉGLISE ORIENTALE

# OUVRAGES DE L'AUTEUR

## LA SUISSE ALLEMANDE

4 vol. in-12, Paris et Genève, J. Cherbuliez.

## DIE SCHWEIZ

Cette traduction, précédée d'une notice, a paru à Zurich, chez Meyer et Zeller, en 3 vol. in-12.

## THE SWITZERLAND

La traduction anglaise, précédée d'une esquisse biographique, a été publiée à Londres et à Edimbourg, chez Fullarton, en 2 vol. grand in-8.

## LES ORIENTAUX ET LA PAPAUTÉ

Cette étude a paru à Athènes dans le *Spectateur de l'Orient*, revue.

## LES HÉROS DE LA ROUMANIE

*Gli eroï della Rumenia* ont été publiés par *Il Diritto* de Turin.

LA

# VIE MONASTIQUE

DANS

## L'ÉGLISE ORIENTALE

PAR

Mme LA COMTESSE DORA D'ISTRIA

---

**Seconde Édition**

REFONDUE ET TRÈS-AUGMENTÉE

Ἔρχεται ὥρα, καὶ νῦν ἐστιν, ὅτε οἱ ἀληθινοὶ προσκυνηταὶ προσκυνήσουσι τῷ πατρὶ ἐν πνεύματι καὶ ἀληθείᾳ.
(JEAN, VI, 24)

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS
MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10

1858

L'auteur se réserve le droit de traduction.

110. d. 427.

GENÈVE. — IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT.

# PRÉFACE

Quoique la *Vie monastique* n'ait pas eu, comme la *Suisse allemande*, les honneurs d'une double traduction, elle a cependant été accueillie par les principaux organes de la presse européenne avec une grande indulgence[1]. Mais cette indulgence qu'on accorde aux premiers efforts de tout écrivain consciencieux, ne doit jamais le rendre aveugle sur ses défauts. Il doit, au contraire, la

[1] La *Gazette d'Augsbourg* constate la bienveillance de cet accueil : « Plusieurs grands journaux ont consacré à cette œuvre intéressante de longs articles. Cet ouvrage mérite le vif intérêt qu'on lui a accordé. » (*Allgemeine Zeitung*, 28 février 1856.)

considérer comme un encouragement à perfectionner, par un travail assidu, des œuvres qui portent la trace de l'inexpérience inséparable de tous les débuts. J'ai donc regardé comme un devoir de refaire cet ouvrage presque en entier. Dans la première édition, je ne parlais guère que des couvents russes. Aujourd'hui, je m'occupe des monastères de Valaquie, de Moldavie, de Palestine, de Macédoine, de Thessalie, de Russie, de Grèce, d'Arménie, d'Égypte, etc. — De son côté, M. Joël Cherbuliez, —je me plais à lui rendre ce témoignage, — n'a rien négligé pour que cette édition fût digne de l'antique renommée typographique d'une cité à laquelle l'Occident doit tant d'importantes publications.

Tout en étendant le cercle de mes études, je suis restée fidèle à mes premières appréciations. A mes yeux, il existe dans les trois grandes communions qui se partagent l'Europe chrétienne, une école dont les tendances sont contraires à

l'Évangile, à la raison et aux véritables intérêts des nations. Cette école qui, parmi les réformés, prend différents noms et qui essaie de ressusciter le fatalisme de saint Augustin et de Calvin, se nomme en France l'école ultramontaine. En Orient, où elle prétend continuer les traditions du byzantinisme, elle reconnaît pour oracles les chefs des monastères, et s'efforce de maintenir le clergé séculier dans la situation la plus précaire. Si les ultramontains de Vienne et de Paris, si dans les rangs des Orientaux les admirateurs du Bas-Empire sont les défenseurs obstinés des ordres religieux, on a vu les mystiques du protestantisme essayer, de leur côté, la résurrection des corporations monastiques en Angleterre, en Allemagne et en Suisse [1]. Partout un principe opposé à la raison humaine tend à produire les mêmes effets.

La question du monachisme est donc aujour-

[1] On trouvera dans la *Suisse allemande*, tome III, des faits nombreux cités à l'appui de cette assertion.

d'hui une question d'un intérêt universel et qui mérite au plus haut degré l'attention de tous ceux qui se préoccupent du bonheur et du progrès de l'espèce humaine. Ceux qui croient que le monachisme est incompatible avec le développement des sociétés modernes, ne le voient pas sans inquiétude faire des efforts gigantesques pour reconquérir le terrain qu'il a perdu. Tout-puissant dans l'Europe méridionale et dans l'Amérique du Sud, il se relève en Autriche par la faveur d'un gouvernement décidé à sacrifier imprudemment à la papauté les garanties que Joseph II, le prince le plus éclairé de la maison de Lorraine, et ses successeurs les plus religieux avaient, non sans motifs, regardées comme nécessaires à l'indépendance de leur couronne. Dans les pays transformés par la révolution française, en France et en Belgique, les moines s'emparent de l'éducation de la jeunesse, livrée sans contrôle à leurs idées rétrogrades, et reconstituent leurs anciennes propriétés avec la

patience infatigable qui les caractérise. Leur influence se fait sentir jusque dans les contrées protestantes. Elle a été assez grande en Angleterre et en Hollande pour imposer aux gouvernements, malgré la vivacité des répugnances nationales, le rétablissement de la hiérarchie romaine. En Suisse, les couvents ont pu, en 1847, lever une armée contre les autorités fédérales. Après leur défaite, ils ont repris toute leur influence dans les cantons du Valais, de Fribourg, de Schwytz, d'Uri, d'Unterwald, de Zug, etc., etc. A Genève même, la cité de Calvin, la Rome du protestantisme, ils se flattent d'un triomphe prochain que la *Civiltà cattolica*, leur moniteur, annonce déjà avec les accents du triomphe. Aux États-Unis, ils transforment les émigrants irlandais en instruments dociles de leurs plans politiques. Ainsi la société contemporaine se trouve partagée en deux camps.

Quoique j'aie vu le jour dans une Église com-

plétement asservie à la domination des moines, je me suis, dans cet ouvrage, rangée du côté de leurs adversaires, dont les doctrines me semblent plus conformes à l'Évangile, à la saine philosophie, aux véritables intérêts du genre humain. J'ai sacrifié à l'évidence de la vérité les préjugés et les sympathies de ma jeunesse.

Ceux qui jetteront un coup d'œil sur ce volume s'apercevront, je l'espère, que je n'ai pas pris parti contre le monachisme sans avoir étudié ses principes et ses institutions, et sans avoir écouté ses plus habiles apologistes : En Orient, Mme Bagréef-Spéranski [1]; en Occident, MM. Balmès [2], de Ravignan [3], Lacordaire [4], Cahour [5], Crétineau-Joly [6], Gaillardin [7], Lenormand [8], ont

[1] Mme BAGRÉEF-SPÉRANSKI, *Les pèlerins russes à Jérusalem*, et *Le moine du mont Athos*.

[2] *Du protestantisme et du catholicisme*, traduit par A. DE BLANCHE.

[3] *De l'Institut des jésuites.*

[4] *Mémoire pour le rétablissement des frères prêcheurs.*

[5] *Des jésuites*, par un JÉSUITE.

[6] *Histoire de la Compagnie de Jésus.*

[7] *Histoire des trappistes.*

[8] *Des associations religieuses.*

épuisé, en faveur des ordres religieux, toutes les ressources de l'érudition et de la dialectique. Pourquoi les tentatives de ces écrivains n'ont-elles pu triompher de la répugnance que le monachisme inspire aujourd'hui à tous les hommes intelligents? C'est que l'histoire et les faits seront toujours mieux écoutés que les plus habiles avocats. Aussi, quand j'ai essayé de répondre aux défenseurs des couvents, ai-je cru devoir invoquer uniquement le témoignage qui produit le plus d'impression sur les bons esprits. Quand on a de son côté les résultats les plus incontestables de l'observation et de la science historique, on peut, sans manquer de modestie, lutter contre les plus redoutables adversaires.

# DÉDICACE

---

## A un Poëte.

Au fond des Alpes, 9 juin 1855.

*C'est à vous, ô poëte, dont la patrie d'Homère admire le génie, que j'adresse cette esquisse qui n'a point d'autre mérite que celui d'exprimer des sentiments sincères, et que votre puissante imagination est libre d'embellir, comme le soleil d'été sait colorer le rocher le plus aride.*

*Appartenant, l'un et l'autre, à la même Eglise, nous avons les mêmes croyances, et, par conséquent, une égale sollicitude pour les enfants de la*

*foi orthodoxe. J'ose donc vous prier de me tendre la main, afin que je ne vienne pas à manquer de force dans le sentier difficile où je me suis aventurée. Le désir d'être utile est capable de me justifier aux yeux de ceux qui auraient, comme moi, la résolution de ne subir aucun préjugé et de ne se laisser arrêter par aucun obstacle avant d'avoir atteint le but.*

*Poussée dans cette route par une impulsion instinctive et plus forte que ma volonté, j'ai senti souvent une vive impatience de communiquer les pensées qui remplissaient mon âme.*

*Cependant, ne peut-on pas accuser de témérité une femme qui s'approche de ce cercle mystérieux que les intelligences les plus hardies n'abordent qu'avec hésitation?*

*Je puis répondre, pour ma justification, qu'avant de me faire une opinion arrêtée sur les pro-*

*blèmes philosophiques et religieux soulevés dans cet ouvrage, j'ai cru devoir étudier dans les textes les principaux monuments de la littérature de la Grèce ancienne, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Italie. Quant à ce qui touche l'histoire des institutions monastiques dans la haute Asie, j'ai consulté les hommes les plus compétents sur ces questions spéciales. — Vous savez que les admirables travaux de William Jones, de Colebrooke, de Frédéric de Schlegel, d'Abel Rémusat, d'Eugène Burnouf, de Windischmann, de Stanislas Julien nous ont révélé un univers plein de merveilles qu'ils nous ont montré, dans l'antiquité la plus reculée, l'esprit humain se manifestant sous des formes que nous aimions à croire nouvelles. Quoiqu'il m'ait été impossible d'approfondir des publications aussi étendues, j'en connais pourtant les principaux résultats, qui sont devenus, dans ces derniers temps, le patrimoine de tous. Lorsqu'il s'agit d'études historiques, il n'est pas nécessaire d'avoir une pénétration excep-*

*tionnelle pour se rendre compte des découvertes et des progrès de la science.*

*Je crois, en outre, que le Seigneur voit avec bienveillance tous les efforts qui tendent vers Lui, et qu'Il ne dédaigne pas même les plus modestes. Des causes inaperçues n'ont-elles pas produit souvent des résultats considérables? — Qui sait, si, après moi, des esprits mieux doués ne viendront pas déchirer d'une main courageuse le voile qui enveloppe notre sainte religion, et qui empêche les regards de contempler sa majesté sublime?*

*N'est-il donc pas bien naturel, qu'en examinant l'état de l'Eglise orientale, qui doit son origine à la sagesse divine, on souffre, lorsqu'on sait quelle était la grandeur primitive de ses dogmes, de la décrépitude où on la voit tomber de plus en plus, et de l'indifférence qui la laisse ainsi tristement dégénérer?*

*Au fond de ces montagnes, où tout ce qui frappe mes yeux est si grand et si magnifique, ma pensée enhardie a osé plus que jamais chercher sans crainte la vérité qui l'a constamment préoccupée.*

*La vérité ne nous a jamais été cachée, — les voix de la nature me le répètent sans cesse. — Puisqu'elle est abordable à tous, pourquoi, aveugles que nous sommes, la repoussons-nous sans cesse, et n'osons-nous pas l'envisager résolûment?*

*Il ne tient qu'à nous, obligés par le Maître d'être ses fidèles gardiens, de lui rendre son ancienne pureté.*

*Savez-vous encore quel est l'écueil contre lequel je crains que nous ne tombions tous? Ne peut-il pas venir un jour, où ces âmes orientales, ardentes, avides d'un mysticisme poétique, se trouvant vis-à-vis d'une religion sans force et sans vie, ne s'en détournent avec dégoût, et n'acceptent la pre-*

*mière utopie qu'on leur présentera sous des formes saisissantes ?*

*Voilà ce que je prévois, ce que je redoute pardessus tout.*

*J'espère, cependant, que la grâce divine, qui a maintenu jusqu'à ce jour, à travers tant de siècles de barbarie, nos frères immuables et fidèles dans leur ferveur, rendra un jour des ailes à leur génie, et les ramènera aux primitives inspirations de cette grande Église d'Orient, dont la gloire est immortelle, comme celle des Pantène, des Clément d'Alexandrie, des Athénagore, des Théophile, des Justin et des Origène.*

**C^sse DORA D'ISTRIA.**

# INTRODUCTION.

## ORIGINE DU MONACHISME ORIENTAL, SES PROGRÈS, SES SERVICES ET SA DÉCADENCE.

La vie monastique n'est pas un phénomène qui se soit uniquement manifesté parmi les peuples chrétiens. Dès les temps les plus anciens, nous voyons de pieux anachorètes, disciples fervents du brahmanisme, se retirer dans ces forêts de l'Inde où, sous un ciel constamment serein, la nature semble se plaire à étaler ses magnificences. Le génie mystique de la religion hindoue, telle que nous la trouvons formulée dans les plus anciens monuments, dans les *Védas*, dans le *Manava-Dharma-Sastra*, dans le *Ramayana* et le *Mahabharata*, favorisait sans doute le développement de la vie érémitique. Mais le climat portait aussi ces races indolentes à fuir les labeurs de l'activité sociale, pour se livrer à toutes les douceurs d'une vague contemplation, sur les bords enchantés de la mer du Bengale. Tout, dans l'Inde, inspire l'horreur de l'action, la poésie, la religion, la philosophie elle-même, qui a subi d'une manière étrange l'influence des idées générales. « Qu'est-ce que le bonheur ? »

se demandait le célèbre Patandjali : — « Une lampe qui se sent brûler à l'abri du vent. »

Faut-il s'étonner si les sages de l'Inde, auxquels les Grecs donnaient le nom de gymnosophistes, imbus presque tous de la philosophie énervante du panthéisme, s'étudièrent à mettre en pratique l'étrange définition de Patandjali ? N'a-t-on pas vu des Yoguis et des Sannyasis travailler à parvenir à l'immobilité la plus complète ? Bizarre destinée que celle des peuples ! Tandis que l'Occident a cherché tant de fois le mouvement perpétuel, l'Inde s'efforce encore de trouver le repos absolu !

On comprend facilement que l'influence sociale de ces ermites du monde primitif dut être assez bornée. Ils ne se proposaient nullement de donner au monde de grands spectacles et de sublimes enseignements. Uniquement préoccupés de se soustraire aux agitations de l'existence et de rentrer dans le sein de Brahm, d'où émanent, comme d'un fleuve inépuisable, tous les êtres de la création, ils éprouvaient seulement pour les autres membres de la famille humaine cette vague sympathie que le panthéisme inspire, et qui est d'ailleurs tout à fait conforme au génie bienveillant et doux des populations de la presqu'île indienne.

Cependant, plus de cinq siècles avant Jésus-Christ, un de ces solitaires, inspiré par une puissante intel-

ligence et par un noble cœur, doué d'une énergie à toute épreuve, un descendant des rois, un sage dont le nom est encore vénéré comme celui même de Dieu par trois cent quinze millions d'hommes, Sakia-mouni, plus connu sous le nom de Bouddha, entreprit de régénérer sa patrie et d'abolir le funeste régime des castes, en donnant un prodigieux développement à la vie monastique. Sans autre moyen d'influence qu'une éloquence persuasive, il prêcha à l'Inde entière le détachement d'une existence passagère, et déclara que les hommes, même des classes les plus viles, étaient appelés, aussi bien que les prêtres et les guerriers, à la perfection de la vie religieuse, c'est-à-dire à la plus haute qu'une créature de l'Éternel pût atteindre.

Pour se faire une idée de la sensation qu'une semblable prédication dut produire, il faut se reporter à cette époque à jamais bénie, où la voix des apôtres annonça au monde qu'il n'y avait en Jésus-Christ ni maître ni esclave, ni Grec ni Barbare. L'Orient, l'immobile Orient, s'émut à la voix de Sakia jusque dans ses dernières profondeurs. Il sembla que les peuples de la haute Asie, si longtemps courbés sous le joug du despotisme, allaient relever vers le ciel un front humilié par tant de siècles de tyrannie. D'ardents prédicateurs de la foi nouvelle, sans s'effrayer des distances et des persécutions, allèrent la prêcher à Ceylan, à Java, à Bornéo, à Sumatra, en Chine, au Thibet, au Japon et jusque dans les déserts de la Si-

bérie. A leur voix, les couvents sortirent du sol comme par enchantement.

La vie monastique s'organisa bien des siècles avant les Paul, les Antoine et les Pacôme, dans les solitudes de l'extrême Orient. L'obéissance, la pauvreté, le célibat, les pratiques de la vie ascétique, furent les règles principales, imposées à toutes les communautés bouddhiques, dont le développement fut surtout prodigieux au Thibet. — De fervents religieux, comme l'auteur du *Foë-kouë-ki*, entreprirent de longs pèlerinages dans les sanctuaires vénérés et dans les couvents qui conservaient, avec les reliques du Bouddha, la tradition plus ou moins fidèle de ses enseignements.

On put croire un instant que cette grande révolution morale exercerait sur les peuples de l'Asie une profonde influence. Mais le vague panthéisme prêché par Sakia, le génie des peuples asiatiques, la force toute-puissante des coutumes, la décadence rapide des institutions monastiques, les vices inséparables de ce système d'organisation religieuse, ne tardèrent point de rendre inutiles les efforts de l'intrépide solitaire, qui est devenu pour tant de peuples l'incarnation même de la vérité incréée. — D'une théorie mystique, que son fondateur voulait faire servir à l'affranchissement de l'Inde, sont sorties successivement les formes les plus étranges du despotisme spirituel et temporel : la papauté du grand Lama qui

règne au Thibet, la bizarre autorité spirituelle que reconnaissent les îles du Japon, le pouvoir absolu de ces princes qui sont de nos jours les types les plus complets d'une autorité capricieuse et oppressive tout à la fois, et qui, sur le trône du Céleste Empire et de l'Indo-Chine, étonnent le monde civilisé par des cruautés dignes des plus mauvais jours de la Rome impériale.

Il est impossible que cette vaste organisation de la vie monastique ait été complétement inconnue à l'Asie occidentale, et même aux peuples de la Grèce et de l'Italie. L'institut fondé par Pythagore, cet homme tout pénétré du génie de l'Orient, la république rêvée par Platon, cet intrépide voyageur, ne semblent-ils pas, en bien des points, une imitation des idées du brahmanisme et du bouddhisme? Mais c'est surtout dans les communautés juives et égyptiennes des Esséniens que cette imitation frappe les regards des observateurs les moins attentifs. Philon, dans son curieux traité *De la vie contemplative*, a fait un portrait idéal de ces ascètes, dont les monastères existaient en Palestine, à l'époque même de la prédication du Christ et des apôtres.

Les fondateurs de l'Église chrétienne ne montrèrent aucun enthousiasme pour les doctrines et les habitudes des Esséniens. Jamais vie ne fut plus mêlée que la leur au mouvement religieux et social de leur époque. Rien ne rappelle chez eux le goût des

Yoguis pour la contemplation, les pratiques formalistes des monastères bouddhiques et des communautés esséniennes. A l'exemple du Christ, ils ne méprisent ni les publicains ni les pécheurs; leur existence est essentiellement militante; leur œuvre est inspirée par un dévouement fraternel aux intérêts de tout ce qui souffre, de tout ce qui méconnaît l'importance des « années éternelles. » Au lieu d'essayer la réforme du monde, comme l'avait fait Sakia-mouni, par le développement d'institutions mystiques, ils prêchent une morale accessible à tous, bonne pour le maître et pour l'esclave, pour la vierge et pour le soldat, pour toute intelligence capable de comprendre l'Évangile, pour tout cœur disposé à l'aimer.

La vraie religion, la religion universelle, la religion en esprit et en vérité, qui contenait tous les éléments d'émancipation et de progrès, était enfin annoncée au monde! Le rêve de Sakia était réalisé. Le régime des castes, qui avait coûté tant de sang et de larmes à l'humanité, était condamné au tribunal de la justice infaillible; la vérité ne devait plus être renfermée dans le sanctuaire, comme un patrimoine sacré des races divines: elle était devenue le bien de tous les enfants de Dieu, et le dernier des esclaves enchaîné dans l'*ergastulum* pouvait l'invoquer comme le successeur d'Auguste sur le trône des Césars. — Des siècles s'écouleront peut-être encore avant qu'on se rende bien compte du véritable caractère de cette prodigieuse révolution morale, opérée par

des moyens si simples en apparence, sans qu'il fût nécessaire, comme au temps de la prédication du bouddhisme, de transformer le monde en un vaste monastère, pour lui faire conquérir l'égalité et la fraternité.

Le christianisme s'établit donc dans le monde sans le concours des institutions monastiques; mais à peine avait-il triomphé de ses nombreux adversaires, des pontifes, des empereurs, des hommes d'État, des multitudes aveuglées et féroces, qu'un Égyptien d'un caractère ardent, donna subitement au monachisme une immense popularité. Je ne parlerai pas de saint Paul, ermite fuyant au désert la persécution de Décius. C'est là un fait isolé et qui n'eut pas de conséquences. Il n'en fut pas ainsi de la tentative faite par saint Antoine pour établir dans les déserts de sa patrie une organisation monastique, semblable à celle de la haute Asie. Toutes les circonstances de cette remarquable tentative nous sont complétement connues, car Antoine a trouvé dans le célèbre Athanase un historien aussi éloquent que sympatbique. Or, il résulte de ces documents, dont l'importance n'est pas assez comprise, que le jeune Égyptien vit, dans les pratiques du monachisme telles que l'Orient les avait toujours vantées, l'idéal le plus complet de la perfection évangélique.

Quoi qu'il en soit de la vérité absolue de cette théorie, qui nous semble reposer sur une interprétation

très-défectueuse du Nouveau Testament, du vivant même d'Antoine, l'influence des moines devint considérable. Malgré les rudes adversaires que ce nouveau genre de vie trouva au sein même du christianisme, des hommes de la trempe d'un Athanase et d'un Jérôme étaient bien capable de lui conquérir, par leur approbation, une vogue extraordinaire. Un esprit véritablement organisateur, habitué comme Ignace de Loyola à la discipline militaire, Pacôme, assura à l'œuvre d'Antoine une stabilité qu'elle n'avait jamais eue. Plus tard, le célèbre prélat qui gouvernait l'Église de Césarée, devint le législateur des couvents, et il essaya, par des règles fort connues, de les préserver des exagérations, souvent grotesques, dans lesquels ils étaient tombés jusque-là. Élevé dans toutes les sciences des Grecs, Basile se proposait d'imposer un frein salutaire au mysticisme désordonné des imaginations ardentes de la Syrie et de l'Égypte. Caractère ferme, mêlé à toutes les grandes affaires religieuses de son époque, plein d'estime pour la vie solitaire, qu'il considérait comme complétement conforme aux conseils évangéliques, son esprit pratique lui faisait sentir l'importance d'organiser cette force irrégulière que le monachisme mettait au service du christianisme, et qui, mal dirigée, pouvait jeter la discorde et même l'anarchie dans les rangs des défenseurs de l'Église.

Les moines d'Orient ont trouvé, dans ces derniers siècles, de nombreux adversaires. Les écrivains

protestants, et, après eux, les partisans de la philosophie du dix-huitième siècle, se sont attachés à peindre tout ce qu'il y avait d'excentrique dans leur genre de vie ; ils ont tourné en dérision les hallucinations étranges de leur imagination, les pénitences, souvent extravagantes, à l'aide desquelles ils semblaient vouloir rivaliser de folie avec les ascètes du brahmanisme. Les illusions d'un Antoine, les minuties d'un Arsène, la colonne d'un Siméon, ont fourni matière aux intarissables satires de l'esprit voltairien. Mais pour juger les hommes de ce temps d'enthousiasme, il faut tenir compte, jusqu'à un certain point, des circonstances dans lesquelles ils ont vécu, des idées qui devaient les inspirer, et même des passions inséparables d'une époque de crise et de déchirements.

Le paganisme étalait encore, aux yeux du monde, le scandale d'un sensualisme effréné ; la grande Babylone présentait aux nations « le vin de la prostitution ; » le genre humain, incapable, dans son immense majorité, de comprendre la sainteté et la grandeur de l'Évangile, perdait, dans de grossières voluptés, tout sentiment de ses destinées immortelles. La régénération sociale, que l'univers attendait, semblait indéfiniment retardée, si des hommes d'une foi capable de transporter des montagnes, et de ne reculer devant aucun sacrifice, n'offraient à l'univers, ravi d'admiration, le spectacle d'un dévouement sans bornes, et d'une énergie indomptable.

Ce n'était pas assez d'enseigner à la société antique le détachement des passions de la chair et du sang, qui avaient produit dans son sein des désordres propres à étonner maintenant les imaginations les plus perverties; il fallait encore lui apprendre la justice et la fraternité chrétiennes. Le régime des castes avait jeté dans tous les cœurs les plus profondes racines; ceux qui acceptaient spéculativement l'admirable principe de l'égalité évangélique l'oubliaient facilement dans la pratique. Les maîtres du monde ne craignirent pas, au milieu même de Byzance, devenue chrétienne, de s'appeler *Éternité*. Les *clarissimes* et les *illustrissimes* de la cour des indignes successeurs de Constantin ne dissimulaient pas la surprise que leur causait la sublime impartialité de l'Évangile, qui présente tous les enfants d'Adam comme des créatures frappées d'un antique anathème, et dont aucune ne peut se passer de la grâce de Jésus-Christ.

Mais quand on vit dans les monastères des premiers siècles tous les rangs confondus dans l'égalité de l'obéissance et de la pauvreté; lorsque les grands de Rome, comme Arsène, prirent place dans les cellules de la Syrie et de l'Égypte à côté des pâtres et des esclaves; quand Constantin, devenu maître du monde, envoya au désert chercher les conseils d'Antoine; lorsque le grossier vêtement des paysans de l'Égypte eut été porté dans la solitude par un Jérôme ou par un Chrysostôme, le monde fut enfin convaincu

qu'une nouvelle loi, supérieure à toutes les théories philosophiques, réalisait une merveille qu'un Socrate ou qu'un Platon aurait déclarée impossible.

Si l'impression produite par la vie extraordinaire des solitaires fût immense au sein de la société païenne, elle ne devait pas être moins forte parmi les barbares, qui franchissaient déjà les frontières, et qui tournaient partout des regards menaçants vers la cité des empereurs. Les Vandales, les Huns, les Gépides, les Alains n'étaient guère préparés à comprendre toute la sublimité du sermon sur la montagne. Ces peuples enfants, au cœur simple, à la vive imagination, d'une incroyable mobilité d'esprit, d'une ardeur passionnée, que rien ne pouvait contenir, écoutaient avec respect des hommes qui leur paraissaient presque divins, tant ils étaient détachés des nécessités de la vie matérielle.

Les chefs de ces tribus farouches, qui traitaient avec un certain dédain les envoyés des empereurs et les sénateurs de Rome, baisaient avec respect la robe de bure d'un anachorète, et l'écoutaient avec admiration parler d'un Dieu mort pour le salut des hommes. Les barbares de l'Asie venaient au pied de la colonne de Siméon entendre de sa bouche les mystères de la vie éternelle. Qui sait si les peuples qui se précipitaient du fond de l'Asie sur l'empire dévasté ne croyaient pas retrouver, dans ces hôtes des déserts, les pacifiques prédicateurs de la religion

du Bouddha, dont la voix avait retenti jusqu'au fond de la Sibérie? Quoi qu'il en soit, ces populations avaient pour la vie contemplative une vénération instinctive, et le respect enchaîna plus d'une fois leur main, qui se levait pour frapper les apôtres de l'Évangile. Les Slaves et les Germains, quoiqu'ils fussent établis depuis longtemps sur le sol de l'Europe, et qu'ils eussent oublié les coutumes de l'Orient, n'écoutèrent-ils pas avec un inexprimable ravissement les Cyrille, les Méthodius, les Winfried et les Colomban?

Il faut enfin, si l'on veut juger avec impartialité les premiers monastères, se rendre bien compte de l'état social de cette époque, et des causes qui poussaient du désert tant d'intelligences élevées et de cœurs généreux. Quoique le christianisme eût pris droit de cité dans la société gréco-romaine, il n'avait pu en changer la direction générale et le funeste esprit. Une servitude intolérable pesait sur toutes les âmes. Ce pouvoir impérial, qui trouve maintenant des apologistes peu désintéressés[1], était la plupart du temps dans les mains de princes féroces ou imbéciles. La force était à tous les degrés de la hiérarchie la seule loi que l'on consentît unanimement à reconnaître. N'était-ce pas elle qui disposait du trône du monde, et l'épée des soldats n'était-elle pas le véritable sceptre de l'univers? Aussi rien ne saurait

[1] Voy. A. Romieu, *l'Ère des Césars*.

donner une idée de la lâcheté dans laquelle s'engourdissaient les âmes, et de cette émulation dans la servilité et dans l'abjection, qui est le caractère de toutes les époques de décadence.

Ceux qui avaient conservé quelques étincelles du feu sacré, et dans lesquels l'Évangile avait réveillé tous les nobles instincts, ne devaient-ils pas prendre en antipathie un ordre social qui n'avait pas le moindre sentiment des droits de la justice et de la vérité? Au lieu de ramper avec la foule aux pieds des Césars de Rome ou de Byzance, ne valait-il pas mieux aller chercher au désert le règne de l'égalité, de la vertu et de la fraternité? Les lois de Rome n'étaient pas les lois de la Thébaïde, et l'on voyait commencer, au seuil des monastères, un monde nouveau qui croyait prendre pour règle unique les divines maximes de l'Évangile. Le gouvernement d'un Hilarion et d'un Pacôme semblait paternel et doux, quand on avait longtemps vécu sous la domination des maîtres de l'univers. De même qu'au moyen âge on trouvait dans la solitude des cloîtres un abri contre la tyrannie des barons féodaux, ainsi l'on cherchait alors au désert un refuge contre un pouvoir d'autant plus redouté que, pour échapper à ses atteintes formidables, il aurait fallu franchir les limites du monde civilisé.

Cependant les institutions monastiques, telles qu'elles furent, dès le commencement, constituées

dans l'Orient chrétien, portaient en elles un germe de décadence et de mort. Le principe même sur lequel elles reposaient était loin de pouvoir soutenir la comparaison avec les vraies maximes de la perfection chrétienne, qui sont exposées dans les discours du Rédempteur et dans les lettres des apôtres. Le Christ et ses disciples se sont fait des combats de la vie une idée bien différente que les Antoine, les Arsène ou les Macaire.

Pour eux, il ne s'agit pas de fuir le monde, si dépravé qu'on veuille le supposer, mais de lutter contre les éléments mauvais qu'il renferme, par la puissance du bien et l'énergie des bons exemples. Opposer à l'égoïsme, qui est l'essence même de l'esprit mondain, toute l'abnégation héroïque du dévouement chrétien : telle est la règle qui doit diriger les actions d'un véritable disciple de l'Évangile. Douter de la victoire, de la vertu et de la vérité, est-ce avoir une confiance complète dans le pouvoir et dans la bonté du Père qui est aux cieux ? Celui qui fait du grain imperceptible du sénevé une plante capable d'ombrager les oiseaux des champs, quand le temps marqué par ses desseins sera venu, assurera le triomphe du royaume des cieux, qui doit un jour renfermer dans son vaste sein tous les peuples de la terre. Le Dieu qui donne la nourriture aux corbeaux des forêts et la splendeur aux lis de la prairie ne veillera-t-il pas sur ses fils bien-aimés, quand même l'univers tout entier se soulèverait contre eux ? L'Éternel

qui ne laisse pas mourir sans sa permission le plus petit des passereaux, n'a-t-il pas compté tous les cheveux de ses serviteurs, et ne cache-t-il pas ses enfants à l'ombre de ses ailes?

S'il en est ainsi, désespérer de faire régner sur la terre les célestes maximes de l'Évangile; s'enfuir avec dégoût au fond des déserts pour ne plus voir les orgies des sociétés en décadence; songer uniquement à sauver son âme, sans s'occuper du salut de ses frères, est-ce agir en véritable disciple de celui qui a passé toute sa vie au milieu des publicains et des pécheurs, qui n'a pas même repoussé les courtisanes, qui a révélé la vérité et le règne de Dieu à ceux que la synagogue considérait comme indignes même de vivre? Est-ce imiter les apôtres, qui, seuls dans l'univers, ignorants et faibles, ont osé attaquer en même temps le judaïsme et l'idolâtrie, résister au Sanhédrin et aux proconsuls de Rome? Ces marchands de poisson, qui ont changé la face du monde, n'auraient-ils pas eu le droit de déclarer impossible la conversion de l'univers par de si faibles instruments, de secouer sur Jérusalem, sur Athènes et sur Corinthe la poussière de leurs pieds, et d'aller pleurer au désert, comme Jérôme, sur l'irrémédiable corruption de l'humanité?

Mais non, ils avaient en eux ce véritable esprit chrétien, que nos contemporains comprennent si peu, esprit de confiance sans limites et de dévouement

*insensé* aux intérêts du genre humain. Ils tombaient l'un après l'autre sur le champ de bataille où le maître divin les avait envoyés ; ils tombaient, mais leur sang, répandu sur la terre altérée, devenait la semence des chrétiens ; mais chacune de ces morts glorieuses était le signal d'une nouvelle conquête pour la justice et pour la vérité ! Les pieux Esséniens, au fond de leurs tranquilles monastères, absorbés par la contemplation des choses divines ; les successeurs de Platon, dissertant dans Alexandrie sur les béatitudes de l'extase, prenaient sans doute en pitié ces bateliers galiléens qui voulaient enseigner à des femmes illettrées, à des enfants stupides, que dis-je ? à des esclaves ! les mystères de la vie éternelle et le Verbe de Dieu, engendré dans les splendeurs des saints, incarné pour le salut du monde.

Paul était traité de visionnaire par les magistrats de Rome et de séditieux par les grands de la Judée ; Paul avouait lui-même que sa prédication était, pour la société de cette époque, une folie et un scandale, mais l'intrépide disciple de Gamaliel, l'homme aux lèvres ardentes, capable d'embrasser l'humanité tout entière ; Paul, cet héroïque patron de toutes les âmes qui ne désespèrent jamais de l'avenir et du progrès, Paul confondait les prêtres égoïstes et opiniâtres du judaïsme, annonçait à l'Aréopage lui-même la bonne nouvelle du Dieu inconnu, et avec cet élan divin qu'aucune puissance humaine ne pouvait arrêter, allait jusqu'aux pieds du trône san-

glant de Néron prêcher la fraternité chrétienne. « Ce cœur-là, » dit admirablement Chrysostôme, « ce cœur-là était le cœur du Christ. »

Qu'on lise, dans les *Actes des Apôtres*, le saisissant récit des voyages de Paul, de ses luttes, de ses souffrances, de ses triomphes, et qu'on étudie ensuite la vie d'Antoine, par saint Athanase, et l'on verra de quel côté est la vraie perfection évangélique, la véritable grandeur morale, le dévouement sérieux aux intérêts des membres de Jésus-Christ. Antoine lutte aussi sans doute, mais contre les fantômes qui naissent dans son imagination exaltée, contre les rêves d'un cœur qui souffre malgré lui de son isolement, contre les séductions de la nature orientale, qui fait passer devant ses yeux mille spectres séducteurs. Paul lutte, non contre des chimères, mais contre les ennemis du genre humain ; non contre des songes, mais contre Rome et la synagogue réunies contre lui, contre l'univers, contre la tempête, contre tous les éléments et toutes les puissances qui semblent avoir juré sa perte. Antoine contemple, Paul agit ; et dans toutes les circonstances, ainsi que le faisaient constamment les hommes apostoliques, il donne à l'action le pas sur la contemplation.

Une des grandes fautes des moines d'Orient et des moines en général, fut d'avoir, au contraire, fait de la contemplation le but suprême de toute la vie. Rien de semblable dans l'existence du Christ. C'est

ordinairement la nuit qu'il se livre à la prière et à la méditation, qu'il va dans la montagne épancher son cœur devant son Père. Mais sauf ces courts moments d'oraison, il est tout entier livré à l'action; il se consacre complétement au service de ceux qu'il nomme ses frères, et dont il est toujours la lumière et la force. Il voyage, il prêche, il combat les funestes théories des pharisiens; il travaille à dissiper les préjugés de ses disciples et de la foule; il va jusque sur les monts chercher des brebis égarées; il devient ainsi le modèle parfait de l'homme régénéré par la foi, par l'espérance et par l'amour.

Les moines, oubliant qu'il ne pouvait y avoir de plus haute perfection que celle du céleste pasteur des âmes, cédant à leur insu sans doute aux tendances irrésistibles de l'esprit oriental, à ce penchant au quiétisme, qui se retrouve chez les ascètes du brahmanisme, dans les communautés du Thibet et chez les soufis de la Perse, s'emparèrent avec avidité d'une parole du Christ, qui oppose le calme de Marie à la turbulence de Marthe[1]. Ce qui caractérise ce que je nommerais volontiers l'exégèse bornée du Nouveau Testament, c'est d'abandonner le sens général, l'esprit qui vivifie, pour

[1] « Et Jésus répondant, lui dit: Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses; — mais une chose est nécessaire, et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. »

s'attacher à un texte isolé, qui peut recevoir la plupart du temps les interprétations les plus contradictoires. A l'aide de cette méthode, les théologiens de l'Église romaine abusent fréquemment de la crédulité de certaines intelligences, et parviennent même parfois à se tromper eux-mêmes.

Le principe funeste qui regardait l'action comme un mode inférieur de la vie chrétienne contenait implicitement la négation du dévouement chrétien, et devait ouvrir avec le temps la porte à toutes les extravagances. En effet, l'action ne consiste pas seulement à agir dans l'ordre matériel. La vie de l'intelligence est aussi de l'activité, qu'on est amené, par une série de déductions inévitables, à condamner comme inutile et même comme très-propre à détourner de cette *passiveté* que le monachisme de tous les temps a recommandée, depuis l'auteur du *Bhagavad-Gita* jusqu'à l'écrivain inconnu qui a composé l'*Imitation de Jésus-Christ,* ce chef-d'œuvre de la philosophie monastique.

A quoi servent les longs raisonnements de la philosophie, les procédés compliqués de la science, les interminables recherches de l'observation, si l'on peut, en s'unissant à Dieu, contempler dans sa divine essence les idées éternelles? Aussi les moines doivent-ils prendre en pitié tout le labeur scientifique du monde moderne. L'humilité avec laquelle ils se renferment dans la contemplation, cache un orgueil

qu'aucune prétention n'épouvante. Il est curieux d'entendre, dès les temps les plus anciens, les ascètes du brahmanisme parler des priviléges de l'âme qui se confond avec Brahm, source de tout ce qui est. Elle est dégagée des liens de la matière, qui attachent à la terre les existences vulgaires. L'univers tout entier obéit à ses lois. Elle s'élève jusqu'au plus haut des cieux et pénètre jusque dans les dernières profondeurs des enfers. Traduisez dans la langue de l'Occident ces peintures des priviléges de l'Yogui, et vous entendrez parler une Thérèse et un François d'Assise, dont madame Guyon et Swedenborg ne sont que de pâles copistes.

En présence de pareilles prétentions, on se rappelle involontairement le mot profond de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » A quoi, en effet, ont abouti la plupart du temps les rêves ambitieux de la philosophie monastique ? Les moines ont-ils, dans leurs sublimes extases, découvert des vérités inconnues au monde et perfectionné l'Évangile ? L'histoire à la main, n'est-il pas, au contraire, trop facile de prouver que la nature humaine, à laquelle ils faisaient une intolérable violence, s'est cruellement vengée des sacrifices qu'on prétendait lui imposer ? Ce n'est pas en vain qu'on mutile l'homme, qu'on l'empêche d'agir, de penser et d'aimer. L'intelligence et le cœur, privés des réalités de la vie, s'attachent à des rêves insensés, ou deviennent

la proie de toutes les hallucinations que peuvent enfanter la solitude et l'exaltation.

Il faut lire avec une attention consciencieuse la vie des moines orientaux pour comprendre toute la portée de cette réflexion. On dirait qu'ils ne vivent plus dans le monde réel, mais au milieu des fantômes créés par leur cerveau malade. Le sombre bataillon des génies infernaux habite avec eux les solitudes de la Thébaïde et de la Syrie. On croirait qu'ils n'ont abandonné la société que pour se trouver en présence d'ennemis plus redoutables que ceux qu'ils viennent de quitter. Les légions de l'abîme travaillent perpétuellement, tantôt à épouvanter leur imagination, et tantôt à la séduire. Les lions et les tigres surgissent autour de leur cellule ; ils entendent siffler les hydres et les gorgones ; tous les monstres rêvés par la poésie antique, les dragons fabuleux, les chimères aux formes fantastiques jettent dans leur âme des terreurs sans cesse renaissantes.

Le désert, depuis que les moines y ont cherché le repos de l'esprit et du cœur, est devenu la résidence favorite du prince des ténèbres. Toutes les scènes racontées dans les légendes du Bouddha se reproduisent dans la vie d'un Antoine et de ses nombreux imitateurs. Jérôme, Jérôme lui-même, malgré son intelligence supérieure, est obsédé par des hallucinations étranges. Les voluptés de Rome et d'Alexandrie sont toujours présentes aux ardentes imagina-

tions de l'Orient. Ces séductions, que leurs historiens nous peignent souvent de la manière la plus saisissante, prennent avec le temps, à leurs yeux, un visage et un corps. Les vierges merveilleuses qui, sur les bords du Gange, avaient essayé de détourner Sakiamouni de sa mission, reparaissent dans les monastères de l'Afrique et de l'Asie occidentale. On dirait que les divinités sensuelles du paganisme, irritées de leur défaite, se sont retirées dans la solitude pour humilier la croix dans la personne de ses héros :

« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ! »

Souvent ces scènes dramatiques, où se révèlent les éternelles agitations du cœur de l'homme, dégénèrent en légendes grotesques, dont la puérilité surprend même les défenseurs les plus fanatiques de la vie monastique. Il faut lire, dans le *Pré spirituel* de Jean Mosc, les ruses infinies employées par les démons pour détourner les moines de la contemplation des choses divines, pour faire naître dans leur esprit les distractions et l'ennui. De telles histoires, qui semblent faites pour amuser la crédulité des sauvages de l'Océanie, ont été cependant prises au sérieux dans tous les monastères, tant peuvent s'abaisser les superbes intelligences qui, dédaignant les lois imposées à l'humanité, brisant les affections les plus légitimes, prétendent s'élever par la contemplation jusqu'aux pieds même du trône de l'Éternel ! On dirait que la Providence, voulant punir cet or-

gueil insensé, lui réserve les châtiments qui sont les plus propres à le confondre et à montrer la divine sagesse de la morale évangélique, dont les moines se font une idée si imparfaite et si bornée.

Ils ne craignent pas d'appliquer aux affections tout ce qu'ils disent des manifestations de l'activité humaine. Nous ne devons rien aimer ici-bas, parce qu'il n'existe pas une créature capable d'une affection sincère et désintéressée, et que d'ailleurs nous pouvons trouver en Dieu, pour satisfaire notre cœur, la source même de l'amour et de la vie. Dépouillez de ses formes poétiques le beau livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et vous ne tarderez point à vous convaincre de la hardiesse avec laquelle l'auteur préfère à l'Évangile les maximes de l'ascétisme oriental. Que disent, en effet, les moines les plus doctes de l'Inde? Que les créatures ne sont qu'une vaine apparence, un rêve de l'Éternel, une pure manifestation de l'Infini, que nous devons seul chercher, trouver et aimer? Lisez l'*Introduction à la vie chrétienne*, par le fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, et vous seriez étonné de voir un prêtre français du dix-septième siècle raisonner comme un disciple des Hindous, si l'on ne savait jusqu'à quel point l'esprit humain reproduit fidèlement toutes les théories du monde primitif. — Mais puisque Olier prétend, pour recommander ses idées, que sa théorie est complétement biblique, il n'est pas inutile de constater combien elle diffère profondément de la vraie doc-

trine de l'Évangile, commentée par le sens commun et non à l'aide des maximes brahmaniques.

Le modèle du chrétien n'est pas le sage du mysticisme hindou, mais le Verbe de Dieu plein de grâce et de vérité. Puisque les philosophes du monachisme parlent sans cesse d'imiter Jésus-Christ, pourquoi affectent-ils de supprimer les traits les plus essentiels de son caractère sacré ? Est-ce qu'il croyait toute affection humaine vaine ou trompeuse, celui qui montra tant d'attachement à Lazare, à ses deux sœurs, au disciple bien-aimé et à tous ceux qui l'entouraient ? Il ne rougissait pas de pleurer sur la tombe du frère de Marthe, ce Fils de l'homme dont on voudrait faire un sage impassible et glacé. Les Juifs eux-mêmes furent, dans cette circonstance, tellement frappés de la vivacité de ses sentiments, qu'ils s'écrièrent unanimement : « Voyez comme il l'aimait ! » Est-ce bien là l'idéal que nous présente l'auteur de l'*Imitation*, quand il parle de ce chrétien accompli qui ne veut pas se trouver avec les hommes dans la crainte de devenir moins homme, c'est-à-dire, en langage ordinaire, moins insensible à tout ce qui regarde les épreuves et les souffrances de ses frères ? Celui qui pleura sur Jérusalem, menacée des plus terribles châtiments, ressemble-t-il beaucoup à ces sectaires tellement détachés des choses de la terre qu'ils ne veulent jamais entendre parler que de la céleste patrie ?

Il faut toute la puissance de l'esprit de parti pour qu'on ne soit pas à chaque instant frappé de la différence essentielle qu'il y a entre la vie du Sauveur et les maximes de ceux qui se proclament audacieusement ses disciples par excellence. Sans doute, le Verbe de Dieu fait chair nous a appris à tout sacrifier à la gloire de Dieu et aux intérêts de l'humanité; mais il n'a jamais prétendu immoler sur les autels du fanatisme pharisaïque, qu'il a tant de fois condamné, les sentiments qui font la force et la grandeur de tous les véritables chrétiens.

Nous venons de voir, dans le Christ, l'inflexible adversaire des préjugés du pharisaïsme. Les moines aussi, entraînés par l'exemple du divin Maître, maudissent ces pharisiens qui ont été les plus ardents persécuteurs de la vérité incarnée. Cependant une étude approfondie des tendances de cette secte deviendrait pour eux la source des plus grands embarras. L'Évangile, avec sa concision ordinaire, ne fait mention que de certaines habitudes de cette école; mais le Talmud est plus complet. On croirait, en lisant le portrait qu'il nous fait du genre de vie des pharisiens les plus estimés, lire quelque légende monastique. Il nous les montre marchant les yeux tellement baissés, qu'ils se heurtaient aux angles des maisons (comme Bernard qui longea toute une journée les bords du lac de Genève sans soupçonner son existence); s'enveloppant la tête de capuchons, afin de n'être pas distraits de leurs sublimes médi-

tations; inventant chaque jour (comme un saint Dominique l'Encuirassé) de nouvelles mortifications tout à fait semblables à celles des Tapaswis et des Sannyasis de l'Inde.

Ces analogies que l'on constate entre le pharisaïsme et les sectes de la haute Asie n'ont rien qui doive nous surprendre; car les pharisiens, malgré leurs prétentions à l'*orthodoxie*, étaient, dans le judaïsme, les représentants des idées orientales, de même que les moines personnifient, dans l'Église chrétienne, cet esprit du paganisme, cette tradition de l'illuminisme et du despotisme, contre laquelle le Christ a tonné tant de fois, quand il défendait à ses disciples de prendre le nom de *père* et de *maître*[1]; d'accepter les premières places; de convoiter la puissance; de considérer le pouvoir comme un bonheur et comme un privilége. Il faudrait reproduire ici la moitié de l'Évangile pour résumer toute la doctrine du Verbe de Dieu sur ce point capital.

Je viens de prononcer le mot de despotisme. Je dois donc démontrer qu'ici cette expression n'est pas trop forte. Non-seulement les moines sont entraînés vers les systèmes absolutistes par leur pré-

[1] « Car, dit-il, vous n'avez qu'un père qui est aux cieux. » Qu'en pensent les Révérends Pères de toutes les couleurs? Bah! l'Évangile est un livre si vieux, et qui, d'ailleurs, ne doit pas être traduit sans un grand péché. Je le crois bien!

dilection pour les idées de l'Orient païen, mais par leur admiration exclusive pour l'organisation monastique. A leurs yeux, comme aux yeux des disciples du Bouddha, le monastère est l'idéal d'une société bien réglée, et, dans tous les lieux où ils deviendront les maîtres, ils organiseront un état social, comme celui du Paraguay, où les actes les plus intimes de la vie étaient réglés par le son de la cloche, une république d'automates gouvernée par une aristocratie de robes noires. N'entend-on pas chaque jour, dans les pays soumis à Rome, les hommes qui ont la franchise et la logique de leurs idées, — chose du reste assez rare, — affirmer que l'Église, étant l'âme de la sociéte civile, doit en diriger tous les mouvements? Cette société n'étant à leurs yeux qu'un cadavre sans vie et sans nom, n'est-il pas naturel qu'ils aspirent à lui donner une intelligence et un cœur!

Sans doute de pareilles maximes n'ont jamais été professées dans notre Église d'Orient. On n'y a pas encore oublié le principe évangélique : «Mon royaume n'est pas de ce monde;» mais, dans cette Église, comme dans celle de Rome, l'influence du monachisme a généralement paralysé le développement des intelligences et des caractères; elle a constamment substitué « la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie; » favorisé ce formalisme pharisaïque que le Rédempteur a tant de fois condamné; enlevé à des races généreuses l'ardeur dont elles avaient besoin pour lutter contre les plus redoutables ennemis.

N'est-ce pas un spectacle instructif que celui des peuples qui ont subi le plus profondément l'action monastique, quelle que fût sa forme extérieure? L'Inde, la Chine, l'Irlande, l'Italie, la Pologne, le Thibet, etc., ne semblent-ils pas voués à devenir éternellement la proie des conquérants étrangers, sans que leurs nombreux sanctuaires, consacrés à la contemplation des choses divines, aient jamais pu détourner l'orage de leur tête? Pourtant la prétention favorite des couvents n'est-elle pas de protéger les peuples par leur intercession aux pieds de l'Éternel, et d'arracher de ses mains la foudre?

# CHAPITRE PREMIER.

## Caldarochani.

Les étrangers qui viennent en Roumanie se contentent ordinairement de visiter les rives du Danube, et de voir les capitales de la Moldavie et de la Valaquie, Jassy et Bukarest. Beaucoup d'entre eux se bornent même à faire une excursion sur les bords de la Dimbovitza. Aussi emportent-ils nécessairement de notre patrie l'image la plus incomplète. Le touriste qui traverserait la partie de la Confédération helvétique nommée « plaine suisse, » aurait-il une juste idée de la magnificence des lacs et des glaciers? Nous aussi, nous avons nos lacs limpides et nos superbes montagnes. La Balta-Alba, les lacs de Snagovù, du Vautour, de Cernica et de Caldarochani, en Valaquie, mériteraient d'être admirés, même après les lacs de l'Oberland bernois. Quand on a gravi les pentes du mont Parengù, dans la Petite-Valaquie, on voit tout à coup briller une immense nappe d'eau dont on n'a jamais mesuré la profondeur. Rien de plus clair et de plus limpide que les ondes couleur d'émeraude du lac du Vautour, où

viennent plonger leur long cou décharné les oiseaux de proie qui lui ont donné son nom.

Le lac d'Ovide (lacul Ovidului), ainsi appelé en mémoire du poëte célèbre qui, victime de la vengeance d'Auguste, composa les *Tristes* sur ses rivages[1], est aussi digne d'être remarqué. « Que les amants et les poëtes, dit un écrivain suisse, bon juge des beautés de la nature, se figurent, au printemps, une plaine émaillée de fleurs, coupée et traversée, dans toute sa longueur, par un lac d'une demi-lieue de tour, bordée d'une chaîne de collines à sommets inégaux, et couverte de charmilles, de tilleuls, de pommiers, d'amandiers sauvages et de grands chênes, tous jetés confusément les uns à travers les autres, comme pressés d'offrir leur verdure et leurs fruits à l'œil enchanté du spectateur[2]. »

Au milieu de la terre roumaine, la *tsara romanesca*, se dressent les Karpathes qui séparent la Valaquie de la Transylvanie, et servent de frontière à ces deux provinces ainsi qu'à la Moldavie. Quelques-unes de leurs cimes s'élèvent jusqu'à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le Ceacliù et le Buccegi sont couverts de neiges éternelles comme la Jungfrau et le Mœnch.

[1] Le lac d'Ovide, ou lac d'Ackermann, est en Bessarabie.
[2] CARRA, *Histoire de la Valaquie et de la Moldavie*, p. 7.

Le meilleur moyen de visiter notre beau pays est de faire un pèlerinage dans les monastères. En effet, dans une contrée où manquent les hôtels, les couvents, bâtis de distance en distance, offrent au voyageur un refuge assuré. Ces riches maisons assurent pour trois jours, à tous ceux qui la sollicitent, une hospitalité gratuite. En outre, presque toutes sont construites dans des situations admirables. Les unes, comme Tismana et Orez, sont suspendues aux flancs des Karpathes; les autres, telles que Snagovù, Cernica et Caldarochani, se mirent dans des lacs transparents.

J'ai visité plusieurs fois ces deux monastères. Mon dernier pèlerinage à Caldarochani a eu lieu, il y a onze ans, au mois de juin 1846. Partie de Bukarest, j'arrivai le 8 juin à Pachkani, maison de campagne de S. A. le prince Alexandre Ghika. Je n'avais pas vu ce château depuis la révolution qui avait renversé le prince. Combien tout était changé autour de moi! En suivant la grande avenue de tilleuls qui mène à l'habitation, il me semblait que le vent de la solitude avait déjà frappé cette belle résidence. Plusieurs arbres desséchés n'avaient pas été remplacés, comme si on s'était décidé à tout abandonner aux forces incessamment destructives de la nature. A la vue de cette demeure, autrefois si animée et alors tristement silencieuse, je ne pus me défendre d'une de ces vives émotions si communes dans la jeunesse. L'imagination n'est pas encore faite à l'instabilité des choses humaines, à l'étrange versatilité des caractères, aux agitations

inséparables de notre condition terrestre. Le premier cadavre qui frappe nos yeux, le premier trône qui s'écroule auprès de nous, nous paraissent des catastrophes exceptionnelles, et nous sommes étonnés de ne pas voir la foule partager notre douloureuse stupéfaction. Plus tard, il n'en est point ainsi ! Ce qui dure nous surprend bien plus que ce qui tombe. Si, après quelques années, nous retrouvons un palais debout, une intelligence fidèle à ses convictions, un cœur attaché aux mêmes affections, nous ne pouvons nous défendre de quelque surprise, tant nous avons vu d'idées et de serments emportés par le torrent impétueux de la vie !

En quittant la voiture, oppressée par le poids des souvenirs, j'étais muette et mon cœur palpitait. Je traversai le vestibule désert et je m'empressai de pousser la porte vitrée qui s'ouvre dans le salon sur les jardins, où l'on descend par un escalier de pierre orné de vases de fleurs. Quoique le parterre fût tenu assez négligemment, une suave odeur s'en exhalait. La fleur prodigue ses couleurs et ses parfums sous l'œil de Dieu sans éprouver le besoin d'être admirée. comme l'étoile rayonne au fond du firmament sans s'inquiéter s'il se trouve ici-bas quelque atome intelligent qui la contemple. Les lois de l'univers font, par leur stabilité, contraste avec la déplorable et honteuse mobilité de l'espèce humaine.

Le parc attenant au jardin était encore moins soi-

gné que le parterre. Partout des branches mortes jonchaient le sol, les clématites et les ronces embarrassaient les allées jadis si soigneusement sablées. La nuit qui descendait lentement, quelques cris de hiboux dans la profondeur des bois ajoutaient à la mélancolie à laquelle mon âme était déjà si bien préparée. De temps en temps, une chauve-souris, triste amante de la solitude, agitait de ses ailes velues une atmosphère pesante. Quelques éclairs jetaient à l'horizon une lueur vive et passagère. Les lourdes phalènes bourdonnaient autour de moi dans cet air embrasé. Un poids énorme pesait sur ma poitrine; mes nerfs subissaient l'impression de l'électricité répandue autour de moi. Je m'empressai de rentrer, et, à peine arrivée au salon, je tombai avec accablement dans un fauteuil en prêtant à la conversation une oreille assez distraite. Cette conversation n'était pas de nature à me donner des idées fort gaies. On parlait de brigands et de meurtres. On se serait cru aux jours[1] de Boujor (Pivoine), de Tunsul (le Tondu), et Groza (la Terreur). L'administrateur de la terre venait de se mettre en route, parce qu'on affirmait qu'un meurtre avait été commis dans une forêt voisine. Le fait est assez douteux. Quoique la peine de mort, ce legs funeste des temps barbares, cette usurpation odieuse sur les droits souverains du Créateur, ait été abolie

[1] Voy. la ballade de Boujor dans les *Ballades et chants populaires de la Roumanie,* recueillis et traduits par V. ALEXANDRI.

en Valaquie par le prince Alexandre Ghika, il n'est point de pays où la vie humaine soit plus respectée. L'atrocité des peines n'y entretient pas la cruauté des mœurs. Cependant, à l'âge que j'avais, ces images funèbres devaient m'impressionner. Lorsque j'allai me coucher, à trois heures du matin, je ne fis que des songes sinistres dont une matinée radieuse me fit seule comprendre l'absurdité.

Caldarochani, que j'allai visiter en quittant Pachkani (10 juin 1846), est, par sa grandeur et son importance, un des monastères les plus intéressants de la Valaquie. Avant d'entrer dans l'enceinte du couvent, nous traversâmes un terrain en friche, fermé par une barrière, où mugissait un immense troupeau de bœufs, petits, maigres, d'un brun cendré, aux cornes courtes, tels que sont ordinairement les bœufs de notre province, fort inférieurs à ceux de la Moldavie. Bientôt nous vîmes se dresser devant nous un mur crénelé comme une forteresse. Les couvents orientaux ont, en général, l'aspect de petits villages, bâtis sans plan symétrique autour de l'église, et environnés d'une solide muraille qui les met à l'abri d'un coup de main. Construits dans des époques turbulentes, ils ressemblent autant à un château fort qu'à une maison de prière. En Turquie, en Asie et en Afrique, cette précaution n'est pas encore inutile, car ces contrées sont plus ou moins livrées aux violences individuelles. Comme la sécurité était mal assurée dans la Valaquie au dix-huitième siècle,

les fondateurs de Caldarochani ne se sont pas contentés d'une seule clôture. Après avoir franchi la première et une cour, où se trouve l'hôtel destiné au plus grand nombre des voyageurs, nous entrâmes dans la seconde enceinte, et nous y fûmes reçus avec la plus courtoise hospitalité.

Caldarochani, qui a été construit par les Ghika au milieu du dernier siècle[1], est moins un monastère qu'une ville entière, composée de bâtiments bizarres et irréguliers, bâtie sur le sommet d'un plateau et entourée de noires forêts. De là, la vue s'égare sur un lac d'une grande étendue, parsemé d'îles de roseaux, dont les ondes limpides n'étaient alors troublées que par la nacelle qui la traversait de temps en temps, portant un moine d'un bord à l'autre. Mais cette sérénité n'est point durable. Il suffit d'un coup de vent pour bouleverser ces ondes paisibles et pour les livrer aux fureurs de la tempête.

On éprouve une forte impression religieuse en entrant dans la sombre et vaste église du monastère. Cette église, comme toutes celles de l'Orient, a un aspect de mystère qu'on ne trouve pas dans les contrées occidentales. L'iconostase, cloison en bois, sépare l'église du sanctuaire et de l'autel[2]. Cette clôture,

[1] George I Ghika est le premier *domnu* (prince) de la famille Ghika qui ait régné en Valaquie (1659).

[2] L'ἅγια τράπεζα des Grecs.

inconnue dans l'église romaine, remonte aux premiers siècles. Les Orientaux sont, on le sait, très-zélés pour les anciens usages. On encadre dans l'iconostase les portraits[1] du Rédempteur, de la Vierge[2] et des bienheureux. Tous ceux qui entrent dans l'église vont baiser respectueusement ces tableaux, et une image, changée chaque jour, représentant la fête, et qui est posée sur un pupitre au centre de l'église. L'iconostase a trois portes : une au centre, en face de l'autel, par où peut seul entrer le prêtre, et une autre de chaque côté. Sur le panneau de l'une est peint l'archange Gabriel, et sur l'autre Michel, armé de l'épée flamboyante. Celle du centre, sur laquelle on voit l'annonciation, n'est qu'une demi-porte. La partie supérieure en est couverte d'un rideau de riche étoffe cramoisie qui, excepté dans certaines occasions, comme pendant l'accomplissement du mystère de la messe, que les catholiques romains nomment consécration, est tiré, pour laisser en vue le livre des Évangiles, richement relié et placé sur l'autel.

Une église grecque n'a point de sacristie. Les vêtements des officiants sont conservés ordinairement dans des armoires derrière l'iconostase, où personne ne peut pénétrer, excepté les prêtres, les diacres et le

[1] Ils sont toujours peints, l'Église orientale étant restée fidèle au texte de la Bible qui proscrit les statues.

[2] La Panaghia, Παναγία (la Toute-sainte) des Grecs.

sacristain, qui entrent et sortent par les portes latérales, celle du centre ne servant que lors de la célébration de la messe. La partie de l'église interdite aux fidèles se nomme ἅγιον βῆμα et en roumain *altar* (du latin *altare*). C'est le saint des saints du temple de Jérusalem, dont le voile est représenté par la cloison qui le sépare du reste de l'édifice. Tout est profondément symbolique dans l'Église d'Orient, et les symboles dont elle se sert remontent aux premiers âges du christianisme. Aussi les temples consacrés à l'Éternel se rapprochent-ils plus ou moins du même style. Bâtis en forme de croix grecque, ils supportent un dôme appuyé par quatre colonnes qui sont la figure des quatre évangélistes, et le dôme lui-même est l'image du ciel [1] dans lequel les hommes n'ont d'accès que par l'Évangile.

Lorsque je pénétrai dans l'église de Caldarochani, je contemplai avec recueillement la basilique où quelques moines, enfoncés dans les stalles obscures, roulaient les grains de leur chapelet. Ces chapelets, dont le nombre de grains est toujours impair, diffèrent pour l'usage de ceux qu'on emploie dans l'Église romaine. Ceux dont on se sert dans les couvents sont ordinairement en soie, avec un certain nombre de grains formés par des nœuds

[1] Au lieu d'un dôme on en voit souvent cinq qui sont alors le symbole de Jésus-Christ et des quatre évangélistes.

plus gros et plus riches que les autres. Ainsi on mettra à un chapelet en soie bleue de gros grains en argent, à un autre de couleur écarlate ils seront en or. Les moines usent de chapelets noirs en laine, en bois, en écume de mer, etc. Le chapelet n'est pas consacré à la Vierge comme les rosaires de l'Occident catholique. Il sert ordinairement à compter les *Kyrie eleison* qu'on doit chanter pendant les offices. Du reste, on ne prétend point en faire une amulette, ni affirmer qu'il renferme une vertu intrinsèque, nommée indulgence. Aussi le roule-t-on perpétuellement dans ses mains comme une sorte de jouet ou de bijou. Les gens du monde en ont d'une matière plus ou moins précieuse, telle que l'ambre, l'ivoire, l'aloès, etc. Dans l'existence sédentaire et beaucoup trop paisible des Orientaux, un objet de ce genre, qui sert à endormir la réflexion par un mouvement continuel et monotone, était destiné à devenir d'un usage populaire. Dans l'ordre religieux il contribue aussi à l'assoupissement de la pensée, car toute prière plusieurs fois répétée engourdit l'esprit comme ces paroles dénuées de sens qu'on redit à demi-voix, afin d'émousser la pensée et de s'endormir plus aisément. On s'explique ainsi facilement pourquoi le chapelet a eu tant de vogue dans des contrées plus séparées encore par la différence des idées que par la distance. Les Hindous ont leurs chapelets comme les musulmans, les orthodoxes et les catholiques-romains.

Tandis que j'admirais la grandeur du monastère

de Caldarochani, un des Roumains qui nous accompagnaient s'efforçait de me donner une haute idée de cette communauté.

« Je ne veux pas, disait-il, me poser en patron décidé de tous nos couvents. Je ne veux défendre que ceux qui sont libres de toute influence étrangère. Or Caldarochani est à mon avis le type de ces maisons. Œuvre des Ghika, il s'est montré digne de la protection que lui a constamment accordée cette famille qui a donné neuf *Domni* à la Valaquie[1]. Son administration a toujours été tellement régulière, qu'elle est restée indépendante, et qu'on l'a dispensé de verser son revenu à la caisse centrale, obligation imposée à tous les monastères nationaux. Ses revenus sont sans doute considérables, mais voyez quel noble emploi on en sait faire. Ici l'hospitalité est aussi large que généreuse. Dans un pays comme le nôtre, où les hôtels n'existent qu'à l'état de projet, n'est-ce pas un grand avantage de trouver dans les couvents un refuge assuré ? Nos écoles laïques sont dans l'enfance, notre agriculture n'est guère plus avancée, ne doit-on pas regarder comme un avantage l'existence de communautés qui conservent le dépôt de la science et qui fournissent au pays d'excellents cultivateurs ? Je comprends l'indignation des catholiques romains[2]

[1] Dans la liste des *Domni* de Moldavie, on trouve six princes de la même famille.

[2] Ce nom que se donnent les partisans du pape n'a aucun

éclairés contre leurs moines. Des dominicains couverts de sang humain, des jésuites déshonorés par une politique païenne, des franciscains disciples d'un insensé, ne peuvent qu'être un obstacle à tout progrès intellectuel et social. Mais nos religieux ont reçu leur règle non pas d'un sombre enthousiaste, comme Dominique, d'un séraphin grotesque ou d'un Don Quichotte du Guipuscoa, mais d'un philosophe et d'un théologien, disciple de l'Évangile et de la Grèce, de ce Basile auquel le monde chrétien tout entier accorde le nom de Grand. Cet homme illustre s'est attaché à préserver le monachisme de tous les inconvénients que peut produire une institution qui peut être, selon les circonstances, bienfaisante ou funeste. Il ne pouvait songer à contester la sainteté d'un genre de vie qui remonte jusqu'au milieu du second siècle de l'ère chrétienne, mais il a su contenir les moines dans de raisonnables limites. Aussi l'Orient tout entier a-t-il accepté sa règle avec un légitime enthousiasme[1]. »

« En quoi, dit un étranger, diffère-t-elle essentiellement des codes religieux auxquels l'Espagne et l'Italie doivent en partie leur décadence ? »

sens. Le christianisme *universel* n'est pas plus romain que hollandais ou serbe.

[1] La règle des bénédictins, que M. Guizot a vantée, n'est guère qu'une copie de celle de Basile le Grand.

« En plusieurs choses d'une très-grande importance, répondit le Roumain en s'animant. Les religieux de l'Église romaine n'ont point de patrie et partant point de patriotisme. Leur chef, qui réside toujours à Rome sous la main du pape, leur impose nécessairement la politique de la papauté qu'on sait si hostile aux intérêts et au développement des nationalités. Cette centralisation, tradition funeste du césarisme, a plongé dans un engourdissement en apparence incurable la plupart des peuples néo-latins. La France ne s'y est soustraite que par le gallicanisme des Louis IX, des Gerson, des Bossuet et des Pascal, rupture éclatante avec l'esprit de Rome. Mais si, comme on le dit, elle a perdu son antique attachement pour les libertés gallicanes, elle n'échappera pas aux conséquences d'une pareille imprudence.

« Parmi nous rien de pareil. Nos couvents ont pour chefs naturels des igoumènes (supérieurs), élus librement par les religieux. Le gouvernement des monastères est donc électif, et les subordonnés peuvent choisir l'homme qui leur présente le plus de garanties. Ce n'est pas là le *Fustis et cadaver* du jésuitisme ! L'organisation des câlugari (que les Grecs nomment καλόγεροι) permet de faire une part équitable aux travaux de l'intelligence et aux labeurs de l'agriculture. Les *iéromonachi*, prêtres ou diacres, peuvent s'occuper et des choses saintes et des études théologiques ou philosophiques que la vie rustique du clergé séculier lui interdit nécessairement. Les

frères, qui ne sont revêtus d'aucune dignité, offrent à la communauté leurs bras robustes. En Roumanie où, grâce à Dieu, nous pouvons élire nos premiers pasteurs comme dans la primitive Église, rien n'empêche l'assemblée générale d'aller chercher parmi les supérieurs des monastères les moines qui ont donné des preuves de capacité, de patriotisme et de tolérance[1]. Encore une fois, je n'affirme pas qu'il n'y ait dans l'organisation de nos couvents aucune espèce d'abus, mais il y a certainement d'excellentes traditions qu'il suffirait de développer.»

« Sans doute, dit un Moldave qui se mêla à la conversation, le but que se proposaient d'atteindre les fondateurs des monastères était éminemment chrétien. Dans les ténèbres d'une époque barbare ils voulaient préparer un asile à la science, un hôpital à la pauvreté et même un refuge aux défenseurs de la nationalité. La tour de Niamtzou ne nous rappelle-t-elle pas un des souvenirs les plus héroïques de notre histoire? Mais les intentions des donateurs sont-elles aujourd'hui fidèlement exécutées?

« On dit que les couvents sont des stations commodes pour les voyageurs qui parcourent le pays. Mais les igoumènes et les moines ne sont-ils pas

[1] Il y a à Bukarest un métropolitain qui prend le titre de métropolitain de la Hongro-Valaquie et dont relèvent trois évêques.

ainsi transformés en aubergistes, dont ils ont tous les défauts et tous les instincts matérialistes? J'ai entendu les touristes se plaindre si fréquemment de la rapacité intolérable des maîtres d'hôtel, que je ne saurais considérer leur caractère comme l'idéal de la perfection évangélique. D'ailleurs, j'ai vu en Suisse et ailleurs des monastères transformés en auberges sans que le pays y trouvât aucune espèce d'inconvénients. Quand on parle d'une hospitalité gratuite, ne se fait-on pas d'étranges illusions? Dans certaines contrées, lorsqu'un souverain fait à l'aide d'un budget colossal des largesses à ses sujets, chacun se pâme d'enthousiasme, comme s'il y avait beaucoup de mérite à jeter quelques francs lorsqu'on reçoit des millions! Ne sommes-nous pas dupes d'illusions semblables? Cent mille familles travaillent pour les seuls couvents grecs[1] en Moldo-Valaquie, leur revenu avoué[2] s'élève à la somme énorme de cinq millions de francs[3], et nous nous étonnons de ce qu'ils hébergent si bien quelques étrangers et quelques boyards.

[1] Il y en a environ soixante-six.

[2] En Valaquie les couvents nationaux ont un revenu de 8,000,000 de piastres (3,976,000 francs). Ce revenu, remis à la caisse centrale, est réparti de cette façon: 900,000 piastres pour les églises et les religieux; 1,800,000 piastres versées à l'État. Le reste, plus de la moitié, doit être mis en réserve; mais disparaît toujours on ne sait comment.

[3] Deux millions pour la Moldavie et trois pour la Valaquie.

« Venons-en à ce qui regarde la science. Vous savez que je suis autant que personne disposé à défendre ses intérêts. J'ai fait mes études à l'université de Heidelberg où les savants sont, je crois, plus nombreux qu'à Caldarochani ou même à Niamtzou. Or, j'ai constaté dans mes perpétuels voyages que les pays où la science est florissante, tels que l'Écosse, la Saxe, le Wurtemberg, la Prusse, etc., n'ont ni igoumènes, ni iéromonachi, tandis que les contrées riches en couvents sont excessivement pauvres en philosophes, en naturalistes, en mathématiciens et en physiciens. Ce n'est pas dans un monastère qu'on a écrit le *Discours sur la méthode*, retrouvé l'histoire du monde primitif, découvert le calcul infinitésimal, la gravitation, les paratonneres, les machines à vapeur et le télégraphe électrique. Descartes était gallican, Cuvier, Newton, Franklin, Fulton, Morse étaient des protestants aussi peu zélés pour la règle de saint Basile que pour celle de Dominique ou d'Ignace.

« Nous cherchons tous à faire avancer notre patrie bien-aimée. Pour atteindre ce but nous faisons cinquante révolutions dans un siècle et nous changeons de gouvernement un peu plus souvent que les Français, les Espagnols et les Mexicains, ce qui n'est pas peu dire ! ! ! Nous sommes étonnés, après nous être tant agités, de n'avoir point fait un pas ! Je vous avouerai pour mon compte que je n'en suis point surpris. Toute révolution qui ne modifie ni les habitudes ni les idées est plutôt funeste qu'utile. Prendre

une redingote verte au lieu d'un habit noir n'empêche pas d'être un ignorant ou un sot. Si nous voulons sincèrement nous préoccuper de notre régénération, ne commettons pas l'imprudence de nous arrêter aux surfaces. En politique, il faut apprendre à calculer comme un Anglo-Saxon. Les monastères nous coûtent immensément, combien nous rapportent-ils? C'est là toute la question. Si vous me répondez qu'il faut laisser là les chiffres en parlant d'une institution du deuxième siècle, je vous dirai franchement que, fût-elle du premier, aucun chrétien sensé, orthodoxe, romain ou réformé, n'est obligé de regarder comme essentiel au christianisme que les institutions venant de Jésus-Christ. On doit le croire assez sage pour penser qu'il a laissé à la société chrétienne tout ce qui était nécessaire à son existence. Or, chers amis, j'ai beau chercher dans l'Évangile, dans les lettres et dans les actes des apôtres, je n'y vois ni archimandrites, ni igoumènes, ni iéromonachi. J'y trouve simplement des fidèles et des pasteurs (Πρεσβύτεροι ou Ἐπίσκοποι)[1] ! Si vos excellents prêtres, bons cultivateurs et zélés patriotes, vous semblent trop peu savants, que ne transformez-vous Caldarochani et Niamtzou en bonnes écoles ecclésiastiques, où leurs successeurs tâcheront d'acquérir la science de ces pasteurs de Genève, de Dresde et de Berlin, qui sa-

[1] Les diacres, comme l'indique leur nom Διάκονοι, sont les serviteurs ou aides des pasteurs. Ils ont été établis par les apôtres.

vent autant de grec et de latin que nos moines en savent peu. En utilisant une faible partie des millions que les couvents absorbent, vous pouvez avoir dans chaque principauté une université bien organisée où l'on enseignera à la fois la théologie. la philosophie, le droit et la médecine. Les Grecs en ont une à Athènes et une autre à Corfou [1]. Aussi ont-ils pu supprimer déjà un très-grand nombre de couvents devenus fort inutiles. Dans les contrées comme les nôtres, où le sol peut nourrir une population triple, où nous avons besoin avant tout d'agriculteurs pour le fertiliser et de soldats pour le défendre, le célibat monastique est un fléau plus redoutable que le choléra et les sauterelles. Je n'ai point à examiner ici si la théorie de Malthus peut être utile en Belgique ou dans certains pays qui regorgent d'habitants. Au point de vue roumain le problème économique est d'une simplicité vraiment élémentaire, et il est singulier qu'on en cherche encore la solution !

« J'avouerai franchement que les monastères nationaux ne méritent pas les mêmes reproches que les monastères dédiés (ἀφιερωμένα). Cependant si vous jetez un coup d'œil sur notre histoire, vous verrez même avant l'avénement de Nicolas II Mavrocordato,

[1] La première est pour la Grèce libre, la seconde pour la République des îles Ioniennes qui sont sous le protectorat des Anglais.

le premier des *Domni* phanariotes, le monachisme, fidèle à son principe, travailler à tout envahir. S'il n'a point parmi nous la puissante centralisation qui le rend si redoutable à Vienne, à Rome, à Madrid, à Turin, à Lisbonne, à Bruxelles, à Paris, etc., il a su pourtant se faire dans le pays une position assez forte pour tenir en échec tous les pouvoirs publics... »

« Vous avez raison, cher Dimitri, dit un Valaque. Déjà sous Rodolphe le Grand[1] nous voyons les couvents jouir d'une véritable omnipotence. Dès les temps les plus anciens le métropolitain présidait les assemblées générales. Sous Rodolphe, les évêques et les archimandrites[2] eurent voix délibérative soit dans les assemblées convoquées par les *Domni*, soit dans celles où on élisait le souverain. Les gens d'Église étaient parvenus à se soustraire à l'action la plus légitime de l'autorité temporelle. Les archimandrites s'étaient réservé le droit de juger les prêtres, et les archimandrites ne pouvaient l'être que par les évêques. Tous échappaient à l'impôt aussi bien qu'à la justice. Dans les assemblées nationales ils avaient la double autorité de représentants de Dieu et de grands propriétaires. Armés des foudres spirituelles, ils accablaient d'anathèmes ceux qui attaquaient leurs priviléges exorbitants. Aujourd'hui les seuls couvents

[1] Radu ou Rodolphe IV régna en Valaquie de 1493 à 1508.

[2] Les évêques représentaient le clergé séculier, et les archimandrites le clergé régulier.

dédiés possèdent dans les deux principautés LE CINQUIÈME DU TERRITOIRE. Si ces propriétés immenses étaient mieux cultivées, elles produiraient d'incalculables richesses. »

J'étais trop jeune pour me mêler à ces graves discussions ; mais j'examinais pourtant avec intérêt l'impression qu'elles produisaient sur les diverses physionomies. A cette époque, tous les esprits étaient en Roumanie tournés vers les réformes politiques et se préoccupaient de l'opinion de la France, qui marchait à la tête des pays libres du continent. Toute parole prononcée à Paris trouvait un écho à Bukarest. Ces préoccupations étaient évidemment légitimes ; car les moins hardis répétaient « qu'il y avait quelque chose à faire. » Mais on était loin de s'accorder sur l'étendue des changements exigés par les circonstances. Dans les rangs du parti national la scission existait déjà profonde avant les événements de 1848. Les amis de l'étranger étaient naturellement plus unis, parce qu'ils se bornaient à exécuter le mot d'ordre qu'on leur transmettait. Ils affectaient un zèle ardent pour les priviléges des couvents : à les entendre, enlever un ducat à ces saintes maisons était la ruine de l'Église orthodoxe. Les monastères étaient l'arche sainte à laquelle aucune main profane ne pouvait toucher. La question de l'orthodoxie [1] semblait être tout leur

[1] Qu'est-ce que l'orthodoxie et l'hétérodoxie ? demandait-on à quelqu'un. « L'orthodoxie, dit-il, c'est ma doxie (manière de voir) ; l'hétérodoxie, c'est la doxie des autres. »

souci. On aurait dit que, détachés de toute pensée terrestre, ils ne songeaient qu'aux choses éternelles et qu'ils vivaient dans les cieux. Mais cette abnégation apparente cachait une convoitise insatiable des honneurs et des jouissances de ce monde. J'entendais quelques jeunes Roumains, revenus de l'Occident, comparer ces saintes gens aux jésuites chantés par Béranger...

La conversation fut interrompue par le souper. La règle de saint Basile interdit l'usage de la viande dans les monastères. Cette privation, qui semble à un Anglo-Saxon ou à un Allemand une espèce de torture, n'a rien de pénible en Orient. Les Orientaux ne sont pas plus voraces que les Italiens ou les Espagnols. Un Roumain se contente aussi volontiers de la *mamaliga* (bouillie de maïs) qu'un fils de l'Italie de la classique *polenta*. D'ailleurs, notre pays offre aux religieux des aliments maigres en abondance. La truite des Karpathes est sans égale; mais il est temps que la pisciculture l'empêche de disparaître. Les poissons du Danube sont énormes et savoureux. La lamproie, la perche, le brochet, le saumon sont exquis. L'immense esturgeon fournit un caviar très-estimé. Dans les montagnes on fait de très-bon fromage avec du lait de brebis et de chèvre. Quant aux légumes, plusieurs espèces, telles que l'épinard et l'asperge, croissent dans les bois. Le chou-rave, la carotte, le poireau, le chou-fleur rappellent par leur végétation les produits de l'Égypte. Les haricots, les fèves, les

lentilles, les pois sont très-communs. De superbes aubergines, d'excellents concombres, des pastèques délicieuses, des melons blancs qui ont le parfum de l'ananas réussissent en plein champ comme le maïs. La laitue, la romaine, le pourpier, trop négligemment cultivés, donnent des salades variées.

Aussi, quoique notre souper n'eût peut-être pas satisfait un *gentleman* habitué à considérer le rosbif comme indispensable à la vie matérielle, il nous sembla irréprochable. Quelques bouteilles de vin de Chypre, de Samos et de Dragachani contribuèrent à la gaîté du festin. On attendit donc très-patiemment l'heure de l'office de la nuit.

Le son de la cloche qui annonçait la *privighiéré* nous appela à l'église. Il était minuit. Les cloches sonnaient à toute volée et remplissaient de leur voix d'airain la campagne solitaire. La lune, qui brillait sur les eaux du lac, faisait scintiller chacun de ses flots. Le rossignol, caché au fond des bois, jetait au vent les notes mélodieuses d'un chant d'amour. Les lucioles répandaient sur le gazon une lueur azurée ou s'élançaient dans l'air comme d'imperceptibles étoiles. Les fleurs qui buvaient avec avidité l'abondante rosée des nuits parfumaient la tiède atmosphère. La nature tout entière invitait non pas au sommeil, mais à l'admiration des œuvres du Créateur. Aussi, quand je franchis le seuil du temple, mon âme était-elle déjà disposée au recueillement et à la

prière. Les offices qui se célèbrent durant les nuits merveilleuses de notre Orient, sont donc une des plus heureuses inspirations du génie religieux de nos pères. C'est l'heure où l'âme se replie instinctivement sur elle-même, où la rêverie fait place à l'action, où le cœur s'élève sans effort vers l'architecte des mondes.

Lorsque je pénétrai dans la basilique de Caldarochani il y régnait une demi-obscurité. Quelques lampes éclairaient faiblement les saintes images. Les moines arrivaient lentement dans les grandes stalles sculptées. Debout et immobiles, ils avaient l'air, dans leur robe noire, de fantômes sortis des ténèbres de la nuit. Le silence n'était troublé que par une voix sourde qui murmurait des prières au fond du sanctuaire. Tout à coup paraît le diacre, revêtu de vêtements dorés; il allume un grand cierge au milieu de la nef. En même temps on entonne l'*alleluia*, et toutes les voix le répètent avec enthousiasme. Les flambeaux s'allument aussitôt comme par magie et resplendissent jusque dans les profondeurs de l'église en répandant des reflets de pourpre sur les auréoles brillantes des saints. L'office divin continue avec majesté jusqu'à l'aube.

Ces pompes solennelles ravissent les Orientaux, dont l'imagination a des besoins très-impérieux. Ils ne sauraient comprendre un culte dont la prédication est la partie principale. Cependant toutes les impressions s'émoussent avec le temps. Les moines, fatigués du travail des champs ou de la

longueur de l'office, ne paraissaient prêter aux cérémonies qu'une attention assez distraite. Leur paupière se fermait fréquemment, et l'agile cortége des songes volait, dans les nuages de l'encens, autour de leur tête appesantie. La monotonie d'une existence sans variété prédispose les âmes à une torpeur irrésistible. La ferveur des premiers temps peut préserver de ce fléau les fondateurs des ordres religieux, mais jamais leurs successeurs ne parviennent à s'y soustraire.

Après une heure de repos, la cloche nous appela à la messe, qui dura jusqu'à dix heures. J'éprouvais une telle fatigue qu'il me fut impossible à midi de retourner à l'église, afin d'assister avec toute ma famille à de nouvelles prières et à un acathiston (*ave Maria*) en notre honneur. Je m'en consolai en écoutant avec tout le recueillement convenable le son des cloches, mises en branle à notre départ par les moines qui tenaient à nous traiter de la manière la plus bienveillante et la plus respectueuse.

## CHAPITRE II.

### Cernica.

L'été de 1846 fut pour moi un temps de pèlerinages. On ne se lasse jamais de visiter les monastères orientaux et de les étudier. N'est-ce pas dans ces retraites que vécurent les hommes qui ont exercé une si grande influence sur le développement de l'Église; n'est-ce pas là qu'ils écrivirent leurs œuvres; n'est-ce pas de là enfin que sortirent les doctrines des hérésiarques qui, aux premiers siècles du christianisme, divisèrent en tant de sectes hostiles la communauté chrétienne?

La position des couvents de l'Orient est d'ailleurs singulièrement pittoresque et digne de l'admiration des artistes. On chercherait en vain quelque édifice analogue à la plupart de ceux qu'on rencontre en Syrie, dans les îles de Chypre, de Candie, de l'Archipel et du Prince [1]. Le Mégaspiléon, sur la côte du golfe de Corinthe, est bâti à l'entrée d'une immense

[1] Mer de Marmara.

caverne. Les Météores et quelques édifices du mont Athos sont assis au sommet de rocs inaccessibles.

Les Monastères orientaux méritent encore l'attention des archéologues; car après les restes des maisons romaines à Pompéi, on ne connaît pas de plus anciens modèles de l'architecture domestique. Rien, en Occident, n'est comparable, à ce point de vue, aux réfectoires, aux cuisines et aux cellules des moines. Le couvent de Sainte-Catherine au mont Sinaï a subi à peine quelques changements depuis sa fondation au sixième siècle, et conserve encore les ornements qui lui furent donnés par l'empereur Justinien. Le monastère Blanc et le couvent du Vieux-Caire, tous deux en Égypte, sont encore plus antiques. Celui de Kuzzul-Vank, près des sources de l'Euphrate, semble dater du cinquème siècle, et dans tous les pays où l'Église orientale domine, la plupart des cloîtres remontent au dixième. Beaucoup de communautés possèdent des croix, des candélabres, des reliquaires aussi vieux que leurs murs et d'un admirable travail, tandis que leurs mosaïques et leurs fresques révèlent l'état de l'art byzantin, dont l'histoire est encore si peu connue, à ces époques lointaines.

Quoique le monastère de Cernica n'ait pas la même importance que les couvents célèbres dont je viens de parler, je désirais vivement y faire une excursion à cause des fresques du colonel Nicolas, peintre formé par la nature et qui n'a jamais eu aucun maî-

tre. Cernica, situé à quelques lieues au nord de Bukarest, est bâti comme Caldarochani dans le voisinage d'un lac. Le charnier de Cernica rappelle les ossuaires qu'on trouve en Occident. En Suisse l'ossuaire de Morat, détruit par les Français, a eu longtemps une certaine réputation. Il en existe encore un à Lugano, dans le canton du Tessin, près de l'église de San-Lorenzo. En Roumanie, l'exhumation des cadavres a lieu au bout de sept ans. Il est essentiel qu'ils aient alors subi complétement l'action de la dissolution. Si quelques lambeaux de chair y ont échappé, on regarde cette circonstance comme malheureuse, et on fait dire des prières pour la personne dont le corps présente ce symptôme inquiétant. Les vampires ont l'étrange privilége de se soustraire à toute corruption. Le mot privilége est assez mal choisi, puisque dans tout l'Orient cet état est considéré comme un châtiment du ciel, à moins que la conservation ne se produise sous les formes particulières qu'on attribue à la sainteté.

A Cernica, monastère peuplé de 300 moines, il va sans dire que tout le monde meurt en paix avec l'Église orthodoxe. Aussi ce n'est point là qu'il faut chercher ces vampires qui ont joué un si grand rôle dans l'Europe orientale[1], ces êtres mystérieux qui

[1] Le docte bénédictin Dom CALMET, dans un ouvrage très-curieux sur ce sujet, prouve que cette superstition n'est pas particulière à notre Église.

ont tant occupé l'imagination des poëtes de l'école fantastique. M. Pavie, dans de savantes études sur l'Inde, publiées par la *Revue des Deux Mondes*, trouve cette croyance bizarre chez les Ariens qui ont civilisé la presqu'île. Les Indo-Germains, en venant habiter l'Europe, l'ont apportée avec eux, et comme beaucoup d'autres idées païennes elle a survécu au paganisme. Ce n'est pas, du reste, le seul souvenir que nous conservions de l'Inde. Nos Tsigani (Bohémiens) ne sont-ils pas les fils des castes impures de cette contrée que les invasions ont amenés jusque sur les rives du Danube, d'où ils se sont répandus dans toute l'Europe?

Cernica possède trois églises. — Lorsque j'entrai dans un de ces sanctuaires vénérés, l'obscurité l'avait envahi. Quelques lampes répandaient une lueur vacillante. Des religieux, aux longues barbes blanches, animaient seuls la solitude du saint lieu. Plongés dans une sorte de rêverie, s'élançaient-ils vers les rivages lumineux de l'éternité, ou jetaient-ils un regard de regret sur la jeunesse évanouie? Qui pourrait deviner le secret de ces existences exceptionnelles qui n'ont partagé ni les épreuves de la famille, ni les luttes du citoyen, ni les périls du soldat? Tout ce qu'on peut conjecturer, en voyant agir les moines, ne donne pas une haute idée de la sublimité de leurs pensées. Si elles étaient aussi élevées qu'on le dit tous les jours, d'où vient que leurs actes sont empreints d'une vulgarité désespérante? Si leurs désirs

étaient perpétuellement tournés vers « la cité permanente, » pourquoi semblent-ils si préoccupés de gouverner le monde ou de l'exploiter ? Les meilleurs se renferment dans une vie à moitié végétative qui, dans les climats brûlants, n'est pas dénuée d'un certain charme dont on ne peut se rendre compte qu'après en avoir subi l'influence. »

Le lendemain de mon arrivée, je visitai le monastère et ses environs. Un religieux auquel je demandais quelques détails sur son histoire profita de l'occasion pour me montrer le caractère sacré des couvents de la Roumanie.

« On ne peut attribuer, disait-il, à la volonté des hommes la fondation de ces saintes maisons. Pour ne citer, dans l'histoire de la Valaquie, qu'un seul exemple, Intr'unlemnu ou *Monoxylon* conserve dans son nom le souvenir du prodige auquel il doit son origine. Un jour on trouva sur un arbre l'image de la mère de Dieu. Les habitants du village la portèrent solennellement dans l'église voisine, mais elle disparut miraculeusement et retourna à la place qu'elle occupait primitivement. Avertis par cette merveille, les Valaques bâtirent Intr'unlemnu à la place de l'arbre, et en se servant de son bois. Peut-être ce bois fut-il multiplié par un miracle et fournit-il les principaux matériaux de l'ancien monastère qui a

été remplacé par une vaste construction en briques dont l'apparence est celle d'une forteresse.

« L'histoire de Hangu, en Moldavie, est à peu près pareille. Le bienheureux Sylvestre vint s'y établir et choisit pour habitation le creux d'un chêne. Après en avoir reçu l'ordre dans une vision, il coupa son arbre et en fit une chapelle. Cette chapelle fut remplacée en 1649 par un beau couvent. Le hetman[1] Georges, frère d'un des plus grands princes de la Moldavie, Basile l'Albanais, lui donna la forme d'un château fort. Aussi a-t-il soutenu plus d'un siége. »

Quelques voyageurs étrangers, frappés de l'animation du calougar, s'étaient approchés de nous et l'écoutaient religieusement. Il y avait parmi eux des Serbes, des Grecs, des Arméniens qui prêtaient une oreille attentive. Toutes les populations orientales sont avides de merveilleux. Ce phénomène est également facile à constater en Italie, en Espagne et même dans la France méridionale. La critique n'existe que là où le soleil n'exalte point les imaginations. Mais avisez-vous donc de demander à un habitant de Belgrade ou de Mexico la philosophie d'un savant de Berlin, de Zurich ou d'Edimbourg !

« Qui pourrait douter, dit un Serbe du Tsernogore[2]

[1] Général de la milice en Moldavie.
[2] Montenegro.

de la protection de Dieu sur les saints monastères? N'est-ce pas lui qui a préservé de la fureur des Turcs le cloître de Moratscha? Moi qui vous parle j'ai vu dans le couvent d'Ostrog une cuve dont l'eau se renouvelle d'elle-même. Nous autres qui ne sommes pas 200,000 âmes, si nous avons bravé les forces réunies de l'Asie et de l'Afrique qui obéissent au czar de Stamboul, ne le devons-nous pas aux prières des moines de Cetinié[1] et de Kom? Grâce à leurs pénitences, nous savons même nous préserver des sortiléges et des piéges[2] des malins esprits plus redoutables que les soldats du pacha de Scodar[3].»

« Je puis, dit Hadji Stavraki, Grec de Constantinople, vous attester un fait non moins surprenant. Près du château des Sept-Tours, en dehors de la Ville[4], est un riche monastère, situé au milieu d'un bois délicieux.

« Le malheureux empereur Constantin Dracosès, assiégé par les Turcs, était un jour sorti de la cité pour reconnaître les avant-postes ennemis. En traversant le bois dont je viens de parler, il rencontra un

[1] Cettinge.

[2] Ces piéges, très-redoutés dans tout l'Orient, le sont surtout au Tsernogore, quoique les habitants de ces montagnes soient les plus intrépides des hommes.

[3] Scutari.

[4] Les Grecs donnent souvent ce nom à la cité de Constantin. Les Athéniens nommaient aussi Athènes Πόλις.

vieillard vénérable assis au bord d'une source, qui faisait griller des poissons destinés à son dîner. L'empereur descendit de cheval, et lui demanda quelques renseignements sur les mouvements de l'armée ottomane. « En ce moment même, dit tristement le vieillard, elle entre à Constantinople. » — « Je vous croirais, répondit l'empereur orthodoxe, si ces poissons que vous faites rôtir sautaient du gril dans la source. » Aussitôt les poissons s'élancèrent, à la grande stupéfaction de Constantin, qui n'aperçut plus le mystérieux personnage; il avait disparu.

« Les parois de la source ont été revêtus de marbre et recèlent quelques retraites où les poissons miraculeusement rendus à la vie trouvent, quand il leur plaît, un refuge contre l'indiscrète curiosité des visiteurs. L'unique moyen de les faire venir est de jeter dans l'eau quelque substance brillante et d'une grande valeur comme de l'or ou de l'argent[1]. Celui qui voit un poisson peut augurer favorablement de l'avenir, celui qui en aperçoit deux ou trois doit avoir les plus grandes espérances. L'empereur de Russie a envoyé de riches présents à la châsse de Balouki[2] et a rendu ainsi un éclatant témoignage à l'origine merveilleuse de ce monastère. »

[1] Inutile de dire que les moines ne laissent point ces richesses dans la fontaine.

[2] Du mot *balouk*, poisson.

Un Grec de la Macédoine fit de la tête un signe d'assentiment.

« J'admire volontiers ces miracles de la Providence, dit-il, mais je ne crois point qu'on puisse les comparer aux prodiges dont le Haghion-Oros[1] a été le théâtre. Ici on peut parler de ce saint lieu avec la certitude d'être écouté d'une manière sympathique, puisque les principautés fournissent abondamment à l'entretien de ses couvents. Peut-on ailleurs citer un monastère qui ait été fondé par la Panaghia elle-même? Telle est pourtant l'origine de la plus ancienne église bâtie sur le Haghion-Oros, ainsi que le fait est attesté par les documents les plus dignes de la foi conservés précieusement par les solitaires.

« Au temps du paganisme, à la place de la petite église qui s'élève maintenant sur un des pics de l'Athos, on voyait un vaste temple dédié à Jupiter. Un jour, une grande fête se célébrait dans son enceinte. L'encens montait vers le ciel, les victimes étaient déjà immolées et les prêtres des démons, vêtus de blanc, s'apprêtaient à interroger leurs entrailles fumantes. Tout à coup le ciel se couvre de ténèbres, le tonnerre gronde au-dessus du temple avec un bruit épouvantable et la terre tremble jusque dans ses fondements. « La mère du Dieu inconnu ! » crient les

[1] Ἅγιον Ὄρος, le mont Athos.

prêtres épouvantés. « La mère du Dieu inconnu? » répète le peuple en prenant la fuite. L'idole vacilla un moment. Ensuite, précipitée par une force surnaturelle, elle roula de rocher en rocher et disparut dans les flots de la mer. Un instant après, les ténèbres se dissipèrent.

« Cependant une barque avait abordé au rivage. Une femme modestement vêtue, accompagnée d'un homme déjà âgé, gravissait lentement le sentier escarpé de la montagne. Un adolescent la suivait de loin. « Vois, dit la femme à celui qui la soutenait, vois cette cime blanche d'où le symbole du culte des faux dieux vient d'être renversé. Sur cette cime, à la place de ce temple, s'élèvera un sanctuaire destiné à fixer l'attention de tous les serviteurs du vrai Dieu. Là, flottera la bannière triomphante de mon fils. Autour d'elle se réuniront aux jours des persécutions et des fléaux tous les disciples fidèles de la foi orthodoxe. Moi-même j'intercéderai constamment pour les habitants de cette montagne, qui sera appelée sacrée entre toutes. » Cette femme était la Panaghia, son compagnon était saint Jean, l'adolescent saint Clément. Celui-ci posa une pierre à la place où la Panaghia avait prononcé ces prophétiques paroles. Plus tard, il y creusa une grotte où il se retira. Sur cette grotte fut bâtie la première église du Haghion-Oros. Elle existe encore et appartient au couvent connu sous le nom de la sainte Vierge d'Iwor, riche-

ment doté par un prince de Géorgie, et qui porte le nom d'une localité de ce pays.

« Patronne du Haghion-Oros, la Panaghia accorda à ces monastères l'image de sa glorieuse assomption, et ce fut envoyé par elle que saint Antoine, un des solitaires de la montagne, devint le fondateur de cette colonie de saints dont les reliques reposent encore dans les cellules souterraines des hauteurs de Kieff. Ce fut sous son invocation que s'éleva le couvent métropolitain des catacombes, destiné à propager dans la Russie entière les institutions du mont Athos. »

« Personne, dit avec quelque vivacité le calougar valaque, ne saurait contester les grandeurs et les mérites du Haghion-Oros; mais l'admiration qu'il nous inspire ne doit pas nous rendre injustes pour les merveilles de piété dont notre terre natale est témoin. On n'en finirait point si on voulait les raconter toutes. Vous avez sans doute entendu parler du monastère de Bistritza, situé avec ses deux succursales, Pâpussa et Arnota, sur les premiers plans du mont Arnota et du mont des Bœufs. Le site de Bistritza est un des plus beaux qui soient au monde. Dans un voyage que j'y ai fait récemment on m'a proposé de rendre une visite au « moine qui ne parle point. » Après avoir suivi un sentier étroit et rapide, taillé dans le roc, nous arrivâmes à une plateforme élevée qui domine le torrent de la Bistritza et

d'où la vue se perd sur les coteaux. Nous pénétrâmes ensuite dans une grotte. Là nous nous engageâmes avec un flambeau dans un couloir très-bas, et nous arrivâmes à une caverne transformée en chapelle où se trouvait absorbé dans la prière un ermite à barbe grisonnante. Ce saint homme qu'on appelle *Pescerenu* (l'habitant de la grotte) a fait vœu de garder un silence perpétuel et s'est enterré là pour n'être pas distrait de ses méditations sur les vérités éternelles.»

« De tels faits, dit Hadji Stavraki, sont la consolation de tous les orthodoxes. Aussi ai-je été singulièrement touché des pénitences merveilleuses pratiquées sur le Haghion-Oros. Permettez-moi de vous en raconter une que je puis attester personnellement. Dans le dernier voyage que j'ai fait au mont Athos, je me dirigeais vers Kariès qui est la capitale de cette république monastique. Après avoir traversé un pont à demi ruiné j'arrivai à un ermitage ; à peu de distance de cet ermitage je découvris une grotte assez profonde et j'aperçus au fond un moine la face contre le mur et les bras étendus. Il s'était placé, dans l'attitude du Rédempteur, devant une croix peinte en rouge sur le fond de la grotte. Il ne se dérangea nullement malgré le bruit de mes pas, et je m'aperçus qu'il était dans une profonde extase.»

« Messieurs, dit un *gentleman* qui me fit un signe d'intelligence, je prendrai la liberté de vous parler à mon tour d'une excursion dans l'Hindoustan. A mon

arrivée à Calcutta j'avais un vif désir d'assister aux pénitences des religieux hindous. Vous savez que nous autres Anglais nous sommes très-curieux de contempler les différentes civilisations, et je pourrais même vous citer le nom d'un de mes compatriotes, l'honorable Robert Curzon, qui a fait de longs et périlleux voyages pour examiner les monastères de votre Église. Or je puis vous affirmer que les saints personnages du brahmanisme, fiers du don des miracles, s'imposent des mortifications telles que la seule pensée en ferait frémir tous vos moines [1]...

« Vous voyez que l'extraordinaire, — qu'on le nomme pénitence ou prodige, — ne saurait être un argument irrésistible en faveur d'un système ou d'une Église. En effet, toutes les Églises — et même toutes les religions — sont riches en merveilles de ce genre. Les partisans de Rome opposeront à vos miracles ceux des François d'Assise, des Dominique et des Loyola, de saint Janvier et de la Vierge de la Salette [2]. Le bouddhisme, le brahmanisme et le mahométisme ne sont pas moins riches en légendes.... authentiques. Quant aux pénitences singulières, on trouve partout des fous disposés à se torturer en

[1] Voy. De Valbezen, *Les Anglais dans l'Inde.*

[2] Si on veut avoir une idée des miracles de Rome, il faut lire le curieux ouvrage publié à Paris en 1857 sous ce titre : *Affaire de la Salette.* Ce volume contient toutes les pièces du procès auquel ce miracle a donné lieu.

l'honneur de la divinité, comme si le Dieu de l'Évangile était avide de sang et de souffrances ! Savez-vous quels sont les caractères du christianisme véritable ? Je vous le dirai en deux mots avec la franchise britannique : « Aimer Dieu et son prochain, » telle est l'essence de la religion « en esprit et en vérité. » Mais il est infiniment plus difficile d'accomplir ces deux préceptes que de se déchirer la peau ou de martyriser sa chair ! Voilà pourquoi si peu de gens se soucient d'une religion qui leur interdirait la cupidité, la servilité, l'adoration de la force brutale, la dureté envers les faibles, l'égoïsme sous toutes ses formes. Voyez, ajouta-t-il, en nous montrant un pauvre homme attaché à un arbre. Nous sommes ici dans le sanctuaire de « la perfection évangélique, » du moins vous le dites, et probablement vous le croyez. Ce malheureux est un fou, c'est-à-dire un homme dont le cerveau est dérangé par des impressions trop fortes. Au lieu de soigner charitablement une maladie semblable à toutes les autres, chacun s'acharne à le tourmenter. Les enfants le fatiguent...

« Cet âge est sans pitié ! »

Les gens raisonnables le prient de faire le signe de la croix, et comme il le fait de travers, on en conclut qu'il est possédé. Possédé est bientôt dit ! L'ignorance explique par l'intervention des esprits tout ce qu'elle ne comprend pas. Aussi ne connaissez-vous d'autre remède contre la folie et l'épilepsie

que les sortiléges et les exorcismes. La Russie est de ce côté encore moins avancé que vous. J'y ai vu des milliers de paysannes ensorcelées et possédées. Dans l'Occident civilisé (je ne parle ni de Rome, ni de Naples, ni de Madrid) nous avons depuis longtemps renoncé à des pratiques extravagantes ou cruelles, qui ne font qu'aggraver les infirmités des pauvres gens que l'on torture. Tous ceux qui ont pour leurs frères un véritable amour, un amour chrétien, — ne doivent-ils point chercher à les rendre à la santé et au bonheur? Malheureusement ces calougari à robe noire, — qui vous coûtent tant d'argent et qui dévorent le meilleur de votre substance, — vous entretiennent soigneusement dans des préjugés qui augmentent leur considération et leurs richesses. Vous vous étonnez de nos progrès et de notre puissance. Au quinzième siècle nous n'étions ni plus heureux ni plus tranquilles que vous. Déchirée par des guerres sans cesse renaissantes, couverte de monastères et d'ermitages, peuplée de serfs abrutis, la Grande-Bretagne consumait ses forces dans des luttes aussi stériles que sanglantes. Nous nous sommes avisés de nous débarrasser des pieux fainéants qui nous rendaient stupides et qui paralysaient l'essor du génie national, et aussi le soleil ne se couche pas dans les États de Sa Majesté britannique. »

Dès les premiers mots de ce discours le moine nous avait quittés prudemment pour vaquer à ses occupations. M. Johnson pouvait donc s'exprimer librement

sans inconvenance. Nous l'écoutions avec attention frappés de l'air de conviction de son énergique physionomie. Pour moi, malgré la puissance de l'habitude et de l'éducation, je commençais à soupçonner la cause véritable des maux de mon pays. Un voyage que je fis en Italie, à une époque où la liberté d'examen, qui semblait renaître, permettait de discuter tous les problèmes religieux et sociaux, contribua singulièrement au développement de mes idées.

## CHAPITRE III.

### Saint-Lazare.

Dans les commencements du mois d'octobre 1846, nous nous embarquâmes à Giurgevo pour Vienne, où le bateau à vapeur ne tarda point à nous transporter. Je n'insisterai pas sur les détails de ce voyage. En quittant la capitale des Césars autrichiens nous nous dirigeâmes vers la Styrie. Cette province fait partie de la haute Autriche et de la Confédération germanique. Aucun fait ne prouve mieux tout ce que les Germains ont d'énergie et d'habileté que l'existence de l'empire autrichien. Cet empire a fini par asservir des peuples d'une bravoure incontestable, comme les Magyars et une partie des Slaves méridionaux[1]; il est parvenu à maintenir sous le joug des nations qui étaient déjà civilisées à l'époque où les Teutons erraient encore dans les forêts, tels que les Italiens du royaume lombardo-vénitien et les Roumains de la

[1] Je dois ajouter que les régiments roumains de la Transylvanie sont la meilleure infanterie de l'Autriche. Avec une bonne organisation militaire mes compatriotes ne redouteraient aucun de leurs voisins.

Transylvanie, de la Bukovine et de la Temesana [1]. Mais vaincre est peu de chose quand il s'agit de l'avenir d'un État. Italiens, Roumains, Slaves, Magyars, ont conservé dans toute sa vivacité le sentiment de leur nationalité et n'entendent nullement se laisser germaniser.

Je pus facilement m'en convaincre en traversant l'Illyrie. Malgré les idées confuses que j'avais alors sur les peuples qui composent l'Autriche, je retrouve dans mes notes de voyage l'expression de la surprise que me causa à Laybach le caractère prononcé des populations illyriennes. Ces populations sont restées profondément slaves; mais les slaves méridionaux portent dans leur sein un élément de division qui rendra longtemps inutiles leurs aspirations vers une vie nationale commune [2]. Dans l'Europe orientale la religion est la meilleure sauvegarde de la nationalité. Les Tchèques de la Bohême, par exemple, ont cessé d'être un peuple le jour où ils se sont résignés à sacrifier leurs libertés religieuses et les doctrines de l'immortel Jean Huss, l'auguste martyr de Constance. Comment les Serbes du Tsernogore et de la principauté reconnaîtraient-ils des frères dignes de la liberté dans des Croates qui viendraient à eux sous les drapeaux du jésuitisme ? L'Orient considère avec raison

[1] Banat de Temeswar.

[2] M. Michelet, *Légendes du Nord*, prouve admirablement que le romanisme a été la cause principale de la ruine des Polonais.

son indépendance de Rome comme le seul bien que les révolutions n'aient pu lui ravir, et tous ceux qui sont d'un autre avis perdent définitivement son estime et ses sympathies.

Après mon arrivée à Venise, un exemple mémorable m'apprit que les gouvernements doivent redouter autant que les nations les funestes conseils de la papauté et du monachisme. Madame la duchesse de Berry et monseigneur le duc de Bordeaux passaient l'hiver dans la cité des doges. Plus d'une fois j'eus l'occasion de contempler dans leur vie intérieure les victimes de la dévotion bornée d'un roi qui croyait réparer les faiblesses de sa jeunesse en se dévouant aux intérêts des successeurs de Loyola. Deux fois obligé de quitter la terre natale avant de monter sur le trône de Louis XIV, Charles X prit une troisième fois la route de l'exil [1] en laissant tomber sur les pavés ensanglantés de Paris la couronne de son fils et de son petit-fils.

Le prince de Metternich qui avait, comme tous les hommes politiques de quelque valeur, blâmé les funestes ordonnances de juillet, s'efforçait, à Venise comme à Vienne, de mettre un frein aux convoitises ambitieuses des ordres religieux. Il n'entendait point que le clergé devînt un État dans l'État, et, malgré les gages qu'il avait donnés au pouvoir absolu, le

[1] Voy. Achille DE VAULABELLE, *Histoire de la Restauration*.

parti clérical appelait secrètement une ère plus favorable à la réalisation de ses plans. La révolution de 1848 devait, par une étrange fortune, lui donner un souverain selon son cœur, un empereur assez dévoué pour abdiquer les traditions de Marie-Thérèse[1] et de Joseph II.

Quoique les moines se plaignissent de ce qu'ils appelaient les idées voltairiennes de M. de Metternich, ils n'en étaient pas moins les agents dévoués de la domination autrichienne. Cette domination les préservait de la liberté religieuse et de la liberté de la presse[2], condamnées solennellement par le pape Grégoire XVI comme deux erreurs exécrables[3]. Je n'ignorais pas que les ordres monastiques de l'Église romaine secondaient avec ardeur dans tout l'Orient la politique des «empereurs apostoliques.» Les mekhitharistes établis à Venise, à Vienne et à Trieste[4], passaient pour leurs agents les plus zélés, et recevaient, disait-on, du gouvernement autrichien des secours de toute espèce pour le succès de la propagande austro-romaine. Je désirais vivement profiter

[1] Qui chassa les jésuites.

[2] La liberté de la presse est une conséquence de la liberté religieuse, la presse étant le seul moyen que les dissidents ont de se défendre et de se préserver de l'oppression.

[3] Dans la fameuse encyclique *Mirari* dirigée contre MM. de Lamennais, de Montalembert, Lacordaire et les autres rédacteurs de l'*Avenir*.

[4] Depuis cette époque ils ont aussi établi un couvent à Paris.

de mon séjour à Venise pour visiter une des maisons de cette congrégation qui dispose de tant de ressources pour travailler «à la conversion» des Orientaux et spécialement des Arméniens. J'avais entendu parler vaguement à Bukarest des dissensions que leur influence avait fait éclater dans le sein de cette nation éprouvée par tant d'infortunes, et qui, après avoir perdu son indépendance, était encore menacée de perdre sa liberté religieuse. Les malheurs qu'elle avait subis m'avaient vivement intéressée à son destin. Aucun de ces peuples de l'Orient, victimes de tant de vicissitudes, ne m'est, je l'avoue, indifférent. Tous ont des titres à l'estime des esprits élevés qui ne considèrent point la défaite comme un mal irréparable. Le *Væ victis!* ne sera jamais la devise des gens de cœur.

Venise est, comme on le sait, bâtie sur plusieurs îles et n'a guère d'autres rues que ses canaux, quelques quais unis par des ponts nombreux et des ruelles étroites pour les piétons. Une des îles appartient au monastère des mekhitharistes. On comprend qu'un ordre qui sert d'instrument à une des grandes puissances du continent, doit avoir une existence digne des services qu'il rend. Aussi tout respire-t-il à Saint-Lazare un air de bien-être qui atteste assez que la maison de Lorraine, comme le Dieu du fabuliste,

> .....Prodigue ses biens
> A ceux qui font vœu d'être siens.

D'ailleurs, les mekhitharistes tiennent à opposer leur politesse, leurs habitudes civilisées, leur goût des lettres à la rusticité et à l'ignorance des moines de l'Église orthodoxe. Ils prétendent ainsi enseigner à l'Orient que cette Église est le principal obstacle au progrès des Orientaux. Celui qui ne sortirait pas du cloître de Saint-Lazare pourrait le croire; mais le voyageur qui a vu Madrid, Naples et surtout Rome, sait trop ce qu'il faut attendre de la *Civiltà cattolica*[1]. Les Orientaux trouveront dans l'Évangile beaucoup plus aisément que dans les bulles des papes les éléments d'une véritable régénération religieuse et politique. La domination de l'évêque de Rome ne ferait que rendre incurables les maux dont ils souffrent. Ce n'est point par les traditions d'un pouvoir décrépit[2] qu'on remédiera aux nombreux abus introduits parmi nous par le byzantinisme[3], à moins qu'on ne dise qu'en religion comme en médecine, il faut recourir aux théories ridicules de l'homœopathie. Les mekhitharistes me paraissent des Esculapes de l'école de Hahnemann.

[1] Une revue, moniteur des jésuites, paraît à Rome sous ce nom.

[2] L'opinion contraire a été soutenue par le prince GAGARIN, de la Compagnie de Jésus, dans un écrit intitulé: *La Russie sera-t-elle catholique?* Mais l'auteur, pour soutenir sa thèse, est obligé d'idéaliser la papauté de la manière la plus fantastique.

[3] Les Césars théologiens du bas-empire ont été le fléau de l'Église orthodoxe.

Le 25 mars 1847 nous nous mîmes en gondole pour aller à Saint-Lazare. Il faisait un temps magnifique. Le ciel resplendissait de toute la beauté de ces printemps italiens dont aucune parole humaine ne saurait rendre le charme. Le soleil lançait des éclairs sur le marbre des cathédrales et dorait les ondes paisibles des lagunes. La statue qui surmonte une des colonnes de la piazetta, semblait être d'argent, tandis que le lion de Saint-Marc, son compagnon, brillait sur la seconde colonne de tout l'éclat de l'or. Une douce brise qui venait de la mer ridait les flots transparents. Ma pensée se reportait vers ces beaux lacs de mon pays où se mirent Caldarochani, Cernica et Snagovu ; Snagovu que les eaux entourent comme Saint-Lazare, d'une ceinture azurée.

De notre gondole, qu'on avait découverte, nous avions en vue l'île de San-Servilio où sont enfermés les fous. Hélas ! me disais-je, de combien de visionnaires ce monde n'est-il pas peuplé ! Tous les insensés ne sont point livrés aux médecins. La plupart non-seulement courent le monde, mais le bouleversent ou le mènent à leur gré. Et comme j'apercevais déjà la verdure de l'île de Saint-Lazare, je me rappelais Antoine entouré de monstres fantastiques, Dominique plumant le diable transformé en moineau, François d'Assise conversant avec le loup «son frère» et haranguant les cigales, Ignace de Loyola prenant pour modèle les chevaliers errants et devenant le don

Quichotte de l'Église romaine [1]. Étrange destinée que celle des cerveaux dérangés! Les uns nés deux ou trois siècles trop tard, sont enfermés comme « théomanes ; » les autres, s'étant trouvés dans des circonstances plus favorables, on s'exténue pour trouver le sens profond de leurs rêveries et de leurs extravagances [2]. Qu'on se figure le « séraphin d'Assise » recevant aujourd'hui les stigmates dans la cité de Londres ou dans le voisinage de l'université de Berlin ! Qu'on suppose un Loyola cherchant à se faire des disciples à la Sorbonne ou au Collége de France. Les plus dévots ne leur accorderaient pas un quart d'heure d'attention et, s'ils s'obstinaient, la police les enverrait mourir dans un cabanon, à moins qu'ils ne s'envolassent comme saint Cupertin [3].

J'avouerai volontiers que les mekhitharistes ne me parurent nullement atteints de la monomanie des personnages célèbres que je viens de nommer. Le monachisme de nos jours ménage ce qu'il appelle « les préjugés du temps. » La politique, qui s'en sert comme d'un instrument puissant, ne lui permettrait plus les excentricités du moyen âge. Le moine qui nous reçut à notre entrée à Saint-Lazare avait des manières à la

[1] Voy. leurs vies par saint ATHANASE, THIERRY D'APOLDIA, BONAVENTURE, RIBADENEIRA.

[2] Voy. Joseph GŒRRES, *saint François d'Assise troubadour* et la *Mystique chrétienne*. — CHAVIN DE MALAN, *François d'Assise*.

[3] Capucin volant très-estimé des ultramontains français.

fois polies et réservées. Il nous conduisit par un cloître formé d'arcades ouvertes qui entourait un préau rempli de fleurs éclatantes, dans un appartement décoré de portraits représentant des personnages en costumes orientaux, peut-être des souverains de cette Arménie qui lutta avec tant de valeur contre les persécutions des sectateurs de Zoroastre, dans des jours héroïques dont la mémoire ne saurait s'effacer. Des fenêtres de l'appartement où nous étions, on apercevait un petit jardin si propre et si bien soigné que, ravie d'admirer sa belle végétation, ses bosquets de vigne, ses monticules gazonnés d'où la vue s'étend par-dessus les murs jusqu'à la ville, je ne me dirigeai qu'avec peine vers la bibliothèque, située au premier étage. Mais la vanité complaisante du moine n'aurait pas été satisfaite s'il ne nous avait pas montré toutes les richesses de son couvent. En sortant de la bibliothèque, où s'étalait dans une armoire une momie admirablement conservée avec ses bandelettes couvertes d'hiéroglyphes et un petit pain placé sur l'estomac, nous entrâmes dans une chambre remplie de manuscrits arméniens. L'évêque vint nous y saluer. Il était jeune encore; sa figure ne manquait point de distinction, et il était vêtu d'une soutane de soie violette. A ses côtés était un moine habillé de noir. à la barbe longue et blanche, et qui savait une multitude de langues, talent fort utile, car les mekhitharistes, quoique fort riches, vendent très-cher, dit-on, leurs leçons et leurs livres. On m'assura que ce religieux avait été le maître de lord Byron qui.

pendant son séjour à Venise, venait prendre à Saint-Lazare des leçons de langue arménienne. Le chantre de *Child-Harold* avait sans cesse tourné ses regards vers l'Orient, dont il a tant de fois décrit les paysages et célébré les magnificences. Il pressentait que ces belles contrées étaient à la veille d'une glorieuse régénération. Tandis que les grandes puissances de l'Europe n'y voyaient qu'une proie assurée, il était convaincu que les chrétiens orientaux sauraient opérer eux-mêmes le miracle de cette renaissance. Il mourut à Missolonghi sous la foustanelle des palikares, en saluant à l'horizon l'aurore du jour que ses yeux ne devaient point contempler.

L'évêque ne tarda pas à faire apporter du sirop et des confitures. Cette collation, qui me rappelait ma patrie, me parut délicieuse. Après quelques généralités, le prélat fut amené par des questions qu'on lui fit à raconter l'origine de Saint-Lazare.

« Pierre Mekhitar, dit-il, naquit en 1676 à Sébaste en Cappadoce. Il se trouvait à Constantinople au commencement du dix-huitième siècle, époque de divisions acharnées parmi les Arméniens de cette cité. Il crut pouvoir intervenir comme pacificateur, mais n'ayant pu rapprocher des cœurs ulcérés, il comprit la nécessité d'entrer dans l'Église romaine, centre d'union pour tous les chrétiens, et prêcha l'obéissance au saint-père. Cette conduite l'ayant exposé à la haine d'un grand nombre de ses compatriotes, il

se réfugia à Smyrne et enfin dans la Morée, qui appartenait alors à la sérénissime république. Lorsqu'en 1717 Venise perdit cette province, il vint chercher un asile ici, et obtint du gouvernement la concession de l'île de Saint-Lazare, où il fonda ce couvent et la congrégation qu'on appelle de son nom, mekhitharistes. Depuis la réunion des États vénitiens à l'Autriche, la protection de Sa Majesté Impériale et Royale a remplacé pour nous celle de Venise, et grâce à des lois tutélaires nous avons pu continuer avec succès de travailler aux œuvres dont notre pieux et savant fondateur a pris l'initiative. »

L'évêque savait que nous appartenions à l'Église orientale. Il avait poliment passé sous silence les querelles des mekhitharistes avec les Arméniens orthodoxes. Un riche négociant de cette nation, qui nous accompagnait, imitant sa réserve, n'avait pas cru devoir engager avec lui une controverse. Mais quand nous fûmes dans la gondole, il ne put retenir l'expression de ses sentiments.

« Hélas, s'écria-t-il, quelle triste destinée que celle de l'Arménie! Cette nation illustre, appelée au christianisme par Jésus-Christ lui-même [1], évangélisée

[1] Les Arméniens disent que Abgare, roi d'Édesse, fut guéri par le portrait de Christ qu'il lui envoya lui-même sur un linge, et qu'il fut converti par l'apôtre Thaddée, fondateur de l'église d'Édesse.

par les apôtres Thaddée et Barthélemy, après tant de luttes mémorables contre les infidèles[1] est aujourd'hui dispersée parmi les peuples. Son territoire a été partagé. Nos frères, privés de patrie, ont planté leur tente jusque dans les plus lointaines contrées, au bord du Gange comme aux rives du Danube. Vous les avez vus chez vous, vivant sous le sceptre de vos *Domni* et enviant le sort des Roumains qui ont pu, du moins, conserver une partie de la *tsara romanesca*. Pour nous, notre âme est aujourd'hui divisée comme le sol de notre Arménie !... »

Ivan Nikimowitch, comme absorbé par sa douleur, pencha tristement sa tête sur sa poitrine. Comme il s'aperçut que notre curiosité n'était pas satisfaite, il nous donna des détails intéressants sur l'Arménie et sur ses couvents.

« La croyance de l'Église arménienne orientale, dit-il, c'est-à-dire de celle qui relève du *catholicos* ou patriarche universel, dont le siége est au monastère d'Edchmiadzine, a été fréquemment dénaturée. Faute d'une connaissance suffisante de notre langue et dans l'impuissance de recourir aux textes originaux, on nous a accusés d'avoir adopté les erreurs

[1] Voy. Moïse de Khoren, *Histoire de l'Arménie*. Le texte arménien a paru à Londres, en 1738, avec une traduction latine. — Quelques années avant mon arrivée à Venise, en 1841, M. Vaillant de Florival l'avait publié de nouveau avec une version française.

d'Eutychès, condamnées par le synode de Chalcédoine[1]. Notre croyance, incontestablement orthodoxe,— malgré le nom odieux de schismatiques qu'on nous donne ici, — s'est conservée dans nos monastères qui remontent à une haute antiquité. Le plus célèbre a été fondé par saint Grégoire l'Illuminateur, qui fut un des plus héroïques apôtres de la foi chrétienne en Arménie.

« Grégoire était Arsacide d'origine et du sang des rois parthes. Élevé dans les doctrines évangéliques à Césarée de Cappadoce, il vint les prêcher à Vagharschabad où résidait le roi Tiridate. Ce prince persécuteur le fit jeter dans une basse fosse et envoya au supplice la vierge romaine Ripsima, et ses deux compagnes, qui avaient cherché en Arménie un asile contre les fureurs de Dioclétien. Frappé par la main du ciel, Tiridate fut changé en bête comme Nabuchodonosor. Un ange apparut à Khosrovidoukht, sœur du roi, qui vivait dans la retraite et lui dit que Grégoire pouvait seul guérir Tiridate. On fit donc retirer le bienheureux de la fosse où on le trouva plein de santé. « Je vis soutenu par mon Seigneur ! » s'écria-t-il. Il guérit Tiridate qui se convertit et ensevelit pieusement les jeunes Romaines martyrisées.

[1] Voy. pour la réfutation de cette hypothèse le livre de M. Mser, professeur à l'institut Lazareff des langues orientales à Moscou, *Exercice de la foi chrétienne*; Moscou, 1850, avec l'approbation du catholicos, Mgr Nersès V.

Comme il était la nuit en prière sur leur tombe, il vit le firmament s'entr'ouvrir et un rayon de lumière descendre, précédé d'une multitude d'anges. Derrière eux s'avançait une figure humaine, tenant un marteau d'or. Ce cortége céleste se dirigea vers Vagharschabad. Là, le sol frappé par le marteau se déchira, les montagnes tremblèrent et un mugissement terrible sortit des profondeurs de l'enfer. Puis on vit se dresser dans les airs un autel d'or d'où s'élançait une colonne de feu et que surmontait un dôme de nuages, sur lequel brillait le signe de la rédemption. Sous l'autel coulait une fontaine d'eau vive qui arrosait une grande étendue de pays. Le dôme était supporté par quatre colonnes, dont trois s'élevaient au-dessus des ossements des saintes martyres [1]. Au-dessus du merveilleux édifice resplendissait une lueur en forme de croix [2]. Un ange se montrant à Grégoire lui parla ainsi: « La figure humaine est le Sauveur, l'édifice est l'Église placée sous la protection de la croix. La colonne de feu et la fontaine signifient le baptême, par lequel l'Église régénère l'humanité. Prosterne-toi et élève ici une église. » L'endroit où Grégoire eut cette vision fut nommé Schoghagath (diffusion de lumière) et le monastère qu'on y bâtit plus tard Edchmiadzine (descente du Fils unique).

[1] On reconnaît aisément dans cette vision les traits essentiels d'une église orientale.

[2] Cette vision rappelle le *Pasteur*, rédigé par HERMAS, un des plus anciens écrivains de l'Église orientale.

« Le lendemain Grégoire se mit à l'œuvre. Il s'occupa de jeter les fondements de l'église d'Edchmiadzine et des trois autres églises voisines, qui portent les noms de sainte Ripsima, de sainte Gaïana et de Schoghagath. Devenu évêque, il travailla avec ardeur à bâtir le monastère d'Edchmiadzine qui est depuis 1556 ans le centre de l'Église arménienne et qui a bravé miraculeusement la fureur des Perses et des barbares. Cependant le couvent a perdu une partie de ses richesses. De sa bibliothèque célèbre, il ne reste plus que 1800 volumes, qui sont en grande partie des manuscrits écrits en langue arménienne. Mais les reliques qu'il possède sont peut-être les plus précieuses du monde. Il suffit de citer la lance dont fut percé le côté de Jésus-Christ et des fragments de l'arche de Noé, pour donner une idée de ces trésors. »

Ce merveilleux récit me rappela les légendes que j'avais entendues à Cernica, et me prouva qu'en fait de miracles les couvents arméniens n'ont rien à envier à personne.

« Nos autres maisons religieuses, ajouta Ivan Nikimovitch, ne sauraient être comparées à la résidence des *catholicos*. En général, nos cloîtres sont beaucoup plus petits que ceux des Grecs. Tous sont construits sur le même modèle et entourés d'une haute muraille blanche. Les cellules s'ouvrent sur une cour. Leurs églises, dont les croisées sont étroites et hautes comme des meurtrières, ressemblent assez à de mo-

destes granges couvertes d'un toit goudronné. Rarement elles sont surmontées d'un dôme. A l'une des extrémités se trouve une petite porte, à l'autre une abside semi-circulaire. Ces bâtiments, malgré leur peu d'étendue, ne manquent point de caractère. Les grandes pierres carrées qu'on emploie pour les construire leur donnent un aspect imposant. L'intérieur rappelle celui des églises helléniques. L'autel, toujours tourné vers l'orient, est placé sur une estrade élevée, nommée *Pem*[1]. Cet autel est, de même que chez les Hellènes, recouvert sur tous les côtés d'une étoffe brochée d'or ou d'argent. Au-dessus s'élèvent deux gradins sur lesquels on place des croix, des images et des cierges, ordinairement au nombre de douze, emblème des apôtres qui ont été la lumière du monde. L'iconostase n'avance pas comme chez les Grecs, mais se place sur la même ligne que l'autel qui est toujours devant une grande image. Deux portes donnent accès dans le sanctuaire, l'une au nord et l'autre au sud. Devant l'iconostase on tend un voile de la longueur de l'estrade, rideau qu'on tire pendant l'oblation et au moment où le prêtre communie.

« Après vous avoir parlé des monastères et de leurs églises, je ne crois pas inutile de vous donner quelques notions sur leurs habitants. Les couvents sont l'aristocratie du clergé, qui se divise en trois degrés : métropolitain, évêque et archimandrite ou vartabed

[1] Le Βῆμα des Grecs.

(docteur). Le *catholicos* doit être élu parmi les métropolitains. Quant aux vartabeds, ils peuvent être mis à la tête d'une métropole ou d'un évêché. Le costume des moines est à peu près le même que chez les Grecs. Ils portent les cheveux longs et la barbe; mais ils mettent sur leur calotte un capuchon noir en forme de cône. Les évêques ont adopté la mitre latine en 1181, pour se distinguer des archimandrites et des prêtres qui, en célébrant la messe ou en administrant les sacrements, portent la mitre grecque surmontée d'une croix. Aucun de ces dignitaires de nos couvents ne peut aspirer à la vie épicurienne d'un igoumène de Niamtzou ou d'Orez. Ils n'ont pas à leur disposition les immenses revenus des monastères roumains. En outre, dans une Église où tout laïque est obligé de faire cent quatre-vingt-neuf jours d'abstinence par an, il est difficile que les moines soient complétement étrangers aux habitudes austères du reste de la population. »

En écoutant ces détails[1] je me demandais involontairement si les mekhitharistes avaient conservé un genre de vie aussi pénible. J'étais assez portée à en douter en voyant le peu de cas que font les Italiens des pénitences et des jeûnes. Le carême n'existe plus que de nom, et le catholicisme de l'Italie est aussi

[1] L'esprit patriotique qui inspirait Ivan Nikimovitch ne lui a pas, on le verra plus loin, permis de faire la part légitime de la critique dans l'appréciation des monastères arméniens.

joyeux que l'ancien paganisme [1]. Tout en déclamant contre le relâchement des protestants, le clergé des contrées méridionales de l'Occident a fait à la sensualité les concessions les plus considérables. Pourvu que le peuple respecte son autorité, il se charge de le mener en paradis par des routes semées de fleurs. Est-ce à l'aide de cet épicuréisme énervant qui a été si funeste à l'Italie, que les mekhitharistes prétendent rendre à l'Orient son ancienne splendeur et sa primitive énergie ?

« Ce n'est pas la première fois, dit un Roumain, qui avait prêté une oreille attentive au discours de l'évêque et aux réflexions de l'Arménien, que les moines de Rome interviennent dans nos affaires. Après la fondation des deux ordres célèbres du treizième siècle, les disciples de Dominique et de François d'Assise rêvèrent la conquête de l'Orient comme le firent plus tard les amis d'Ignace de Loyola. Innocent III, pontife dévoré du désir d'étendre la domination de l'Église romaine, encourageait cette ardeur. Il crut qu'en promettant l'empire de Constantinople à un de nos héros, Jean Asan II, chef du royaume valaco-bulgare, il le déciderait à se dévouer entièrement à ses vues ambitieuses [2]. Un légat du pape vint le sacrer

[1] On sait avec quelle ardeur le pape Léon X travaillait à propager l'*Orlando furioso*.

[2] Il lui rappela que les Italiens et les Roumains descendaient les uns et les autres des anciens maîtres du monde.

roi des Valaques et des Bulgares, de la Macédoine et de la Thessalie. Mais ces avances n'empêchèrent pas le vainqueur d'Andrinople de mettre à mort Beaudoin, l'empereur catholique-romain de Byzance. Grégoire IX, ardent protecteur des dominicains, voyant que la ruse avait échoué, eut recours à la violence. Un bref adressé au roi de Hongrie, André II, beau-père de Jean Asan III, lui ordonna d'exterminer les *schismatiques* de Transylvanie[1]. Les dominicains et l'inquisition se mirent immédiatement en mesure d'exécuter les ordres sanguinaires de l'évêque de Rome. Les bûchers s'allumèrent de toutes parts et ne s'éteignirent que sous le règne de Béla IV. La haine que ces persécutions atroces excitèrent parmi les Roumains contre la domination hongroise, jointe à la terreur que les Mongols inspiraient, en décida un grand nombre à suivre au delà des Karpathes Radu-Negru[2] qui devint ainsi le fondateur de la principauté de Valaquie[3].

« A Campulungu, qui fut la première capitale des États de Radu, nous voyons encore des monuments de son esprit religieux. L'église qu'il y a bâtie est encore presque intacte[4]. Quant au couvent construit

[1] 1234.

[2] Rodolphe le noir.

[3] 1241.

[4] Une des curiosités de cette localité est le portrait du premier de nos *Domni*. Son visage caractérisé est brun, ses moustaches et ses cheveux très-noirs. Son habit assez long est brodé

sur une colline en pain de sucre, il n'a de remarquable que sa chapelle taillée dans le roc. L'église de Curté d'Argis, qui succéda à Campulungu dans le rang de capitale, a été aussi fondée par Radu-Negru, et rappelle l'influence exercée à cette époque par les dominicains. La ballade donne une origine extraordinaire à ce magnifique monument.

Le long de l'Argis,
Sur un beau rivage,
Passe Negru-Voda [1]
Avec ses compagnons,
Neuf maîtres maçons
Et Manol [2], dixième,
A tous supérieur.
Ensemble ils vont choisir
Au fond de la vallée
Un bel emplacement
Pour un monastère.

Une fois la place trouvée, le prince ordonne d'y bâtir un couvent.

Ici je choisis
Un emplacement
Pour un monastère.

d'or et d'argent avec un par-dessus garni d'une fourrure noire, son front est couronné du diadème.

[1] Voda ou Voïvode, prince.

[2] Manoli est le type de l'art architectural. On lui attribue un grand nombre de monuments.

Or, vous mes maçons,
Mes maîtres maçons,
Jour et nuit en hâte
Mettez-vous à l'œuvre
Afin de bâtir,
D'élever ici
Un beau monastère,
Sans pareil au monde.
Vous aurez richesses
Et rangs de boyards;
Ou sinon, par Dieu!
Je vous fais murer
Murer tout vivants
Dans les fondements [1].

« Je n'ai pas besoin de vous raconter, à vous autres Roumains, la mort tragique de la femme de Manoli nécessaire à l'achèvement du monastère. Personne parmi vous n'ignore cette légende des Karpathes. Mais il est probable que vous n'avez qu'une vague idée des *piesmas* de la Serbie, qui donnent une si haute idée du génie poétique des Serbes, nos héroïques voisins. Permettez-moi donc de vous réciter la *Fondation de Skodar* (Zidanié Skodra) afin de vous montrer le parti qu'ils ont tiré du même sujet.

« Trois frères, le roi Vukaschin, Ugliescha le voïvode et Goïko, le plus jeune, jetaient les fondements d'une forteresse. C'était sur le rivage de la Boïana,

[1] *Ballades et chants populaires de la Roumanie*, recueillis et traduits par V. ALEXANDRI. XXIII, Le monastère d'Argis.

où s'élève aujourd'hui Skodar [1]. Depuis le repas du matin, trois cents ouvriers habiles travaillaient sans relâche; et, loin de s'élever, la ville n'avait pas encore de fondements. Ce qu'on bâtissait le jour, la *vila* le renversait pendant la nuit. La quatrième année commençait, lorsque la *vila* fit entendre ces mots: « Pourquoi toutes ces peines, roi Vukaschin? pourquoi prodiguer en vain tes trésors? Espères-tu bâtir une ville quand tu ne peux même en asseoir les fondements? Sache que tu n'y parviendras qu'après avoir muré dans les premières pierres deux êtres, enfants de la même mère, Stoï et Stoïana.

« Quand le roi eut entendu cette prédiction, il appela Décimir, son fidèle serviteur. « Mon fils, lui dit-il, si jusqu'à ce jour tu m'as témoigné ton zèle, attelle les coursiers au char, prends avec toi six charges d'or et parcours le monde pour découvrir deux frères portant le même nom Stoï et Stoïana. Amène-les, coûte que coûte, afin que nous les murions dans les fondements; car seulement alors nous pourrons élever la forteresse. »

« A peine Décimir a-t-il reçu cet ordre qu'il s'empresse d'atteler au char les coursiers rapides; il prit six charges d'or et parcourut le vaste monde, cherchant partout Stoï et Stoïana [2]. Son voyage dura trois

[1] Scutari.

[2] Ces noms symboliques viennent du slave *Stoïti*, se tenir debout.

années, mais il ne put découvrir ces deux frères; alors il revint auprès de Vukaschin, ramenant les coursiers, le char et les six charges d'or.

« Quand le roi eut appris de Décimir que toutes les recherches avaient été infructueuses, il appela Rad, le maître constructeur, et lui ordonna de reprendre les travaux interrompus. Les trois cents maçons se remirent à l'œuvre; mais la *vila* détruisait la nuit ce qu'ils avaient construit pendant le jour. Enfin, elle donna à Vukaschin ce dernier avertissement : « Chacun de vous a dans sa demeure une épouse dévouée; que celle qui la première viendra apporter aux travailleurs le repas du matin soit murée dans les fondations, et tu seras libre d'achever la forteresse. » Le roi appela ses deux frères et leur fit part des conditions de la *vila*. Jurons, leur dit-il, par le Dieu vivant, qu'aucun de nous ne révèlera ce secret à sa compagne, et que le sort décidera seul quelle sera la victime. Et les trois frères prêtèrent ce serment.

« La nuit venue, ils rentrèrent dans leurs blanches demeures, où les attendait le repas du soir; puis chacun d'eux se rendit près de son épouse.

« Cependant, oublieux de son serment, Vukaschin dit à sa compagne : « Chère amie, garde-toi sur toutes choses de descendre demain vers la Boïana pour porter aux maîtres le repas du matin ! Il t'en coûterait

la vie et tu serais murée au pied des fondements ! » Ugliescha ne fut pas plus discret, et il fit dans les mêmes termes la même recommandation à son épouse. Le seul Goïko resta fidèle à sa promesse.

« L'aube blanchissait à peine les collines que les trois frères vinrent surveiller les travaux sur la Boïana.

« Cependant deux jeunes femmes sortirent de la demeure des chefs; ce sont les épouses du roi et du voïvode : l'une vient étendre sur le pré une toile nouvellement blanchie, puis elle la porte à la lingerie, mais elle n'avance pas plus loin ; la seconde porte une cruche d'une terre vermeille, et va puiser de l'eau à la fontaine, puis elle échange quelques paroles avec d'autres femmes; mais là se borne sa course.

« La troisième belle-sœur, la jeune épouse de Goïko, est restée au logis; un nourrisson au berceau réclamait ses soins. Sur ces entrefaites l'heure du repas du matin arrive; la mère de Goïko veut appeler les servantes et porter avec elles le déjeuner sur la Boïana. Ne prends pas cette peine, ma bonne mère, dit la jeune femme; berce l'enfant, j'irai moi-même; sois sans inquiétude, je me charge de tout. Ce serait pécher devant Dieu et nous exposer aux reproches mérités des hommes si nous te laissions cette fatigue.

« La vieille mère de Goïko se mit à bercer le nourrisson tandis que sa bru, après avoir appelé les servantes, descendit, portant avec elle le repas du matin vers la Boïana. Le premier qui l'aperçut fut Goïko. Il se précipite au-devant d'elle, l'entoure de ses bras, il couvre de baisers et de larmes ce gracieux visage, et lui dit en sanglotant : « Ne vois-tu pas, épouse infortunée et chérie, qu'il ne te reste plus qu'à mourir ? A qui as-tu laissé notre Ivan ? Hélas, qui baignera l'enfant ? qui aujourd'hui lui donnera le sein ? »

« Vukaschin ne lui permet pas d'en dire davantage ; il saisit la jeune femme par la main et la conduit à Rad, le maître constructeur, qui appelle la troupe des ouvriers. La jeune femme les regardait en souriant ; car elle prenait toutes ces menaces pour un badinage. Cependant on élève autour d'elle des pierres et des pièces de bois ; déjà ces matériaux atteignaient jusqu'à ses genoux ; mais, dans son innocence elle riait toujours, tant elle était loin de soupçonner la réalité. Quand elle en eut jusqu'à la ceinture, elle comprit quel était le sort qu'on lui réservait ; alors sa douleur se change en désespoir, et s'adressant à ses beaux-frères : « Vous ne souffrirez pas, s'écrie-t-elle, que si jeune on m'ensevelisse à vos yeux toute vivante, ou il faut que vous ayez perdu toute crainte de Dieu ! Puis voyant que toutes ses prières restent sans effet, surmontant toute honte, elle implore ainsi son seigneur : Oh ! ne permets pas, maître et cher époux, qu'ils m'ensevelissent toute

vivante ! Ma mère a de l'or ; elle achètera une esclave ou une captive ; et, s'il faut une victime, du moins ce ne sera pas ta jeune épouse. » Enchaîné par sa parole, Goïko ne répondit rien. Alors l'infortunée s'adressa au maître constructeur : « Rad, lui dit-elle, ô mon frère en Jésus-Christ, laisse, je t'en supplie, une petite ouverture à la hauteur de mon sein ; qu'elle soit seulement assez grande pour que je puisse allaiter mon Iohan, si toutefois on veut bien l'apporter à sa mère. » Conjuré au nom du Sauveur, Rad se sentit ému de pitié et ménagea une petite fenêtre à la hauteur du sein de la jeune mère. Elle lui demande encore une grâce, celle qu'on lui laissât devant les yeux un peu de jour, afin qu'elle pût contempler de son cachot sa belle demeure, guetter l'arrivée de son enfant et le suivre du regard quand on le remporterait.

« C'est ainsi que s'éleva Skodar. On apporta l'enfant à la jeune mère, qui l'allaita durant une semaine. Alors sa voix s'éteignit ; mais les sources de la vie restèrent fécondes toute une année ; l'amour fut plus fort que la mort. Et aujourd'hui encore les mères dont le lait a tari visitent pieusement le lieu de ce miracle. »

« Vous savez que, si on en croit la légende roumaine, le couvent d'Argis n'a été construit que par un sacrifice semblable. Flora joue dans notre ballade le rôle de la jeune épouse de Goïko, et Manoli, le maître

maçon, immola une femme bien-aimée à la solidité de l'édifice. Mais aussi,

Negru-Voda vient
Faire ses prières
Au saint monastère,
Monument de gloire
Sans pareil au monde.

« Ce « monument de gloire », auquel la légende donne une aussi sinistre origine, et qui est encore aujourd'hui occupé par une petite communauté de dominicains, dont le nom réveille des souvenirs non moins lugubres que la dramatique ballade, fut construit à l'instigation de l'épouse de Radu, qui appartenait à la religion catholique-romaine. J'ai vu ce couvent dans ma jeunesse, et je ne saurais oublier la beauté de la splendide église dont il est séparé par le cimetière. Aussi cette église a-t-elle été admirée par d'illustres étrangers. Sur les colonnettes en marbre du portique j'ai lu les noms de Jérôme Spindler, le célèbre romancier allemand ; d'Honoré Costa, l'illustre compositeur italien, et du chantre immortel de Child-Harold.

« L'église de Curté-d'Argis, commencée par Radu-Negru et terminée par le domnu Néagu Bassaraba, qui en fit la dédicace solennelle le 17 août 1518, est un des plus merveilleux monuments de la Renaissance qui existent dans le monde entier. On arrive

par un large escalier, d'une étonnante légèreté, à un portique décoré de sculptures dont les artistes vantent avec raison la grâce et la finesse. Sous ce portique se dresse la statue en pierre du fondateur de la principauté, enlevée à son tombeau. Le vaisseau de l'église, mélange habile des styles grec, arabe et byzantin, est recouvert d'un dôme surmonté de quatre tourelles. L'intérieur, surtout l'iconostase, resplendit d'ornements et de dorures. Les fresques, dont les sujets sont tirés de l'*Apocalypse*, offrent quelques groupes dignes des grands maîtres. Tel est le merveilleux résultat du sacrifice de Manoli.

Depuis lors église et couvent
Demeurés fermes sur leur base
Jettent le passant dans l'extase[1].

« Regrettons seulement que cet admirable édifice rappelle les persécutions dirigées contre nos ancêtres par les dominicains. Ce ne sont pas, du reste, les seuls moines de Rome qui résident dans notre pays. Vous savez qu'il se trouve dans les principautés, — grâce à la tolérance que nos lois accordent à tous les cultes[2], — environ 85,000 catholiques romains. Les

[1] César Bolliac.

[2] Dès le dix-septième siècle les réformés, persécutés en Hongrie, franchirent les Karpathes. Constantin II, Brancovano (1688 — 1714) leur donna un village, nommé Chiproviti, 600 bœufs et 300 vaches. Lorsqu'ils voulurent s'établir

paroisses de cette communion sont administrées par des abbés appartenant au chapitre des minorites de saint François. Ces religieux, je l'avoue, ne m'inspirent pas beaucoup plus de confiance que les dominicains. Rappelez-vous, chers amis, quelle a été leur conduite chez les Serbes, nos voisins. De tous les pays serbes, la Bosnie est le seul qui n'ait pas reconquis son indépendance. Moins heureuse que la principauté et le Tsernogore[1], cette province, partagée entre trois religions comme l'Albanie, est exposée par ses divisions à toutes sortes de souffrances. Les disciples du « séraphin d'Assise » ont joué un triste rôle dans son histoire, et contribué efficacement à ses malheurs. Des lettres de Grégoire IX, que je vous ai montré si pressé de lancer contre nous les dominicains, attestent qu'en 1235 le vicariat de Bosnie possédait huit custodies de franciscains. Wadding rap-

à Bukarest, Grégoire II, Ghika, les autorisa à y bâtir une église (1752) et par un chrysobule (bulle d'or) leur accorda une entière liberté de conscience et de culte. Matthieu II Ghika, son fils, la leur confirma. Il ne faut pas perdre de vue qu'à cette époque la législation, dans les pays non protestants, était partout atroce contre les dissidents. M. Leclerc, professeur à la faculté de droit de Caen, l'a prouvé par des faits multipliés dans un savant ouvrage intitulé : *Le Protestantisme*. Voyez aussi Gaberel, *Voltaire et les Genevois*. En matière de religion, les Roumains seuls, parmi les peuples latins, ont su repousser les conseils du fanatisme. Ils sont justement fiers de n'avoir pas, sous prétexte de religion, souillé leurs mains du sang chrétien.

[1] Monténégro.

porte qu'en 1298 ces moines étaient établis « en Bosnie, en Serbie et dans toute l'Illyrie occidentale. » Ils marchaient escortés d'inquisiteurs. En 1234, le Père Fabien fit de la Bosnie le siége principal de l'inquisition, et bientôt « l'Illyrie occidentale » se couvrit de custodies, de prisons et d'échafauds. Les choses en vinrent à un tel point que les Turcs furent considérés comme des libérateurs et qu'une partie des Bosniaques embrassèrent l'islamisme en haine des bourreaux de Rome. Les hordes des inquisiteurs prirent lâchement la fuite devant Mahomet II. Les hyènes n'affrontent jamais les lions.

« Quant aux jésuites[1], ils n'ont pas eu la consolation d'enterrer nos femmes vivantes comme ils l'ont fait dans les Pays-Bas. La force leur manquait plus que la volonté. Toutefois ils ont essayé, en mainte occasion, de s'insinuer dans la faveur du padischah. Ils n'ont réussi qu'à rendre odieux aux Valaques le nom de *papistassu* (papiste), nom si détesté des Anglais. Il n'y a pas d'intrigues qu'ils n'aient employées pour prendre racine dans le pays. La Turquie leur en ouvrit plusieurs fois l'entrée, par exemple en 1587, sous Mihne II l'apostat. Il est vrai que Mihne, déposé à cause de ses cruautés, après avoir été le protecteur

[1] Personne n'a oublié les leçons faites en 1847 au Collége de France sur cet ordre dangereux par MM. MICHELET et QUINET. Réunies en volume, elles sont aujourd'hui à la huitième édition.

des fils d'Ignace, se fit musulman et devint pacha d'Alep[1].

« Voyez maintenant, chers compatriotes, ce que peuvent faire parmi nous les émissaires de la papauté. Qu'ils se nomment dominicains, franciscains, jésuites, mékhitharistes, nous n'avons à en attendre que des trahisons et des complots en faveur de l'étranger. Notre Église est assez riche en couvents pour que nous nous contentions des produits de notre sol. L'expérience nous a trop prouvé quel parti les grandes puissances, — orthodoxes ou romaines, — savent tirer de ces redoutables corporations, toujours disposées à l'adoration de la force et de la richesse. Si les agents de Rome ont tant de zèle pour la conversion des âmes, engageons-les, quand ils se présenteront à notre frontière, à se tourner du côté des Chinois et des Hindous, esclaves depuis tant de siècles des plus honteuses superstitions. Quand ils auront ensuite évangélisé l'Afrique, l'Océanie et les sauvages des deux Amériques, nous verrons quelle attention nous devons leur accorder. »

[1] Voyez PHOTINO, Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, κ. τ. λ. T. II, page 3.

## CHAPITRE IV.

### Niamtzou.

J'avais assisté à Venise à la renaissance, hélas, trop passagère, de la liberté italienne. Aucun spectacle plus grand ne s'offrira jamais à mes regards. Le peuple vénitien avait été aussi magnanime dans la victoire qu'énergique dans la revendication de ses droits imprescriptibles. Mon cœur avait battu d'enthousiasme à la vue des scènes mémorables de la régénération de Venise. Il me semble encore avoir sous les yeux Daniel Manin, prédestiné au rôle glorieux de victime, adressant à ses compatriotes le plus noble langage et dirigeant leurs efforts avec une abnégation digne des plus beaux temps de la Rome antique. On sait que tant de sacrifices n'ont abouti qu'à des défaites. La cause en est bien simple. Pour délivrer l'Italie, il aurait fallu une insurrection en masse, telles que celle de la France, en 1789, de la Serbie, sous Czerni-George, de la Grèce, en 1821. Or les masses restèrent généralement indifférentes. En Italie, les multitudes ne reçoivent l'impulsion que du parti

monacal; et ce parti ne veut pas, ne peut pas vouloir la liberté de la terre natale. Esclave de ses intérêts, il ne saurait les sacrifier à une idée patriotique qu'il est même incapable de comprendre.

En quittant l'Italie nous retrouvâmes à Berlin, puis à Vienne l'insurrection triomphante. Le peuple viennois, qui se rappelait les jours funèbres de Ferdinand II et de Léopold Ier, était animé contre les jésuites d'une vive indignation. Le bruit courait-il dans l'enceinte des remparts qu'on avait aperçu le froc d'un de ces lugubres fantômes du passé, la ville était en alarme et les cris de la foule devenaient presque aussi frénétiques que pendant les sérénades appelées *Katzenmusik* (charivaris) qu'on donnait fréquemment à Mgr l'archevêque.

S'il n'y avait dans l'empire d'Autriche que des populations germaniques, assurément la prospérité de cet État ne serait pas une menace perpétuelle pour la liberté de l'Europe centrale. L'instinct des Germains les éloigne autant du despotisme politique que de l'autocratie religieuse. Mais le gouvernement les contient et les écrase, au besoin, à l'aide de bataillons recrutés parmi certaines tribus ignorantes et serviles de Slaves méridionaux qu'il a su depuis longtemps façonner au joug. Rendre les citoyens de la haute et de la basse Autriche complices de la brutalité des Croates qui les oppriment ne serait ni raisonnable, ni impartial.

Ainsi, en Autriche comme en Italie, j'ai vu le gouvernement s'appuyer sur les hommes qui représentent les mêmes principes. Lorsque nous nous dirigeâmes vers la Transylvanie, rien n'annonçait encore sa restauration dans le royaume lombardo-vénitien et dans l'Allemagne du sud. Je croyais, pour mon compte, que l'Italie était à la veille de reconquérir son indépendance, et que l'empereur apostolique, pris entre l'insurrection des Magyars et celle des Italiens, se résignerait à abdiquer définitivement le pouvoir absolu. J'ai dit quelles causes empêchèrent la régénération de l'Italie. Les Magyars ne peuvent non plus attribuer leur défaite aux hasards de la fortune. En soulevant contre eux les nationalités, et surtout les Roumains de la Transylvanie, ils rendaient inévitable le triomphe des Impériaux. Quand on veut soi-même être libre, il faut commencer par reconnaître les droits des autres.

La Transylvanie était pleine alors de réfugiés roumains, débris d'une révolution un moment triomphante. Omer-pacha et Fuad-effendi avaient installé à Bukarest, comme caïmacan, le logothète Constantin Cantacuzène. Faite au nom de la Turquie, l'insurrection était comprimée par les Turcs, et les troupes russes ne tardèrent point à se réunir à celles du sultan pour attester l'accord qui régnait entre les deux puissances. Cet accord aboutit au traité de Balta-Liman [1],

[1] 1er mai 1849.

par lequel le padischah faisait au tzar des concessions que la Porte avait toujours refusées et qui enlevaient aux Roumains les faibles garanties conservées jusqu'alors.

J'eus plus d'une fois occasion, dans ces graves conjonctures, d'apprécier les dispositions politiques de nos principaux monastères, et de voir de quel côté penchait leur cœur. En arrivant en Moldavie, je priai ceux qui m'accompagnaient et qui ne savaient rien me refuser, d'aller à Varatik, où s'était retirée la princesse Brancovano. N'ayant à cette époque que des idées très-imparfaites sur le rôle des femmes dans la société, je résistais très-difficilement à des pensées de découragement sans cesse renaissantes. Le rôle borné que je leur voyais assigné universellement m'inclinait à penser que le cloître valait peut-être mieux pour elles que l'existence vulgaire à laquelle on les condamnait sans pitié. Là du moins, me disais-je, l'esprit n'est point enchaîné dans le cercle étroit d'occupations banales; l'intelligence peut librement prendre son vol vers les sphères supérieures. Si j'ai trouvé les religieux absorbés par des préoccupations terrestres, je n'en dois pas être étonnée. Faits pour l'action et non pour la contemplation, les hommes ne peuvent se façonner aux exigences rigides de la vie monastique. Mais nous, que tout le monde s'accorde à éloigner des luttes de l'existence politique et sociale, qui ne sommes bonnes, dit-on, qu'à veiller et à prier au foyer domestique, ne pouvons-nous pas nous livrer beaucoup plus facile-

ment à ces pieuses méditations dans la sainte retraite du cloître ? N'y trouverons-nous pas plus de paix, plus de liberté, plus de bonheur, plus d'idéal ?

Tandis que je me livrais à ces réflexions, la nuit était descendue sur les coteaux boisés de la Moldavie. Nous nous égarâmes. Enfin une pâle lumière, brillant à travers les rochers, nous servit de guide. Les aboiements des chiens, qui retentissaient dans la même direction, nous décidèrent à nous tourner de ce côté. Nous traversâmes une forêt de chênes séculaires, et nous arrivâmes enfin sous les vastes murs d'un couvent. C'était Niamtzou, le plus grand, le plus riche, le plus peuplé de tous les monastères de la Moldavie, dont il est comme le chef-lieu, et où l'on vient en pèlerinage de toutes les parties de la principauté.

Le lendemain matin, je n'eus rien de plus pressé que d'examiner la situation du célèbre monastère, fier de ses deux églises et de ses dix clochers, qu'on a surnommé le Saint-Denis de la Roumanie. Pour y arriver, il faut passer plusieurs fois à gué le cours rocailleux de la Niamtzou, qui coule au pied de collines à pic dont le sommet porte encore la tour en ruine de l'invincible Stefan-voïvoda (Étienne le Grand). Le long de la galerie en bois qui entoure le monastère principal, on peut contempler à l'aise les noirs sapins, les gorges profondes, qui dominent le couvent, et les montagnes, couvertes de neige, qui encadrent un horizon grandiose. L'intérieur du monastère n'est

pas moins digne d'attention que le paysage. En effet, Niamtzou possède une bibliothèque, une imprimerie, un hôpital, une école élémentaire et plusieurs établissements industriels. L'imprimerie répand dans tous les pays roumains des livres d'Église, d'éducation, et des traductions des saintes Écritures, l'Église orthodoxe n'interdisant pas aux laïques, comme l'Église romaine, l'étude de la Parole de Dieu[1]. Les religieux disposent, pour ces différentes œuvres, de ressources considérables, car Niamtzou, et Secou qui en dépend, ont un revenu de près de 900,000 francs, et peuvent mettre en réquisition environ deux mille moines. Ces moines dont la physionomie, encadrée d'une barbe noire, est généralement expressive, portent avec aisance leur majestueux costume aux larges manches. Leurs longs cheveux sont couverts d'une coiffure ronde d'où descendent de longs crêpes sur leurs épaules. Leurs doigts roulent languissamment les grains de leur chapelet.

En parcourant le couvent, accompagnée d'un de ces religieux, j'entrai dans une cour spacieuse où était un vaste bâtiment destiné aux vieillards incapables d'exercer leurs fonctions. Pendant que je traversais cette cour, où croissaient de grandes herbes entre les fentes des cailloux, un moine à barbe blanche comme la neige, passa à côté de moi, la tête baissée

[1] Fénelon lui-même a défendu cette discipline empruntée au brahmanisme.

et portant un pain sous son bras. Il prononça mon nom sans lever les yeux et sans s'arrêter. Je demandai au religieux qui me guidait, quel était cet homme et comment il savait qui j'étais : « Oh ! dit-il, c'est un « voyant » ; il a plus de cent ans ; il a souvent le don de prophétie, mais nous évitons de le mettre en rapport avec les étrangers, car sa renommée s'étant répandue, beaucoup de gens venaient le consulter comme un magicien, et nous ne nous soucions pas de donner au monastère la réputation de sorcellerie. Du reste, son histoire est fort singulière. »

Ma curiosité se trouvant éveillée par ces détails, malgré les remontrances de mon guide je rejoignis le vieillard dans sa cellule, où il se tenait debout. Il n'eut pas l'air étonné de ma visite. « Je suis heureux de te voir, dit-il, toi que j'attendais depuis longtemps. » Puis, les regards toujours dirigés vers la terre, il commença à me raconter les principaux incidents de ma vie passée, et continua sans s'arrêter, comme s'il ne distinguait pas le présent de l'avenir, à faire l'histoire des événements qui devaient m'arriver. Soit qu'une longue expérience lui eût donné une faculté de divination exceptionnelle, soit que le hasard l'eût servi, tout ce qu'il me dit n'était pas de nature à diminuer sa renommée de prophète. Quand son discours fut terminé, il traça sur mon front le signe de la croix, me tourna brusquement le dos et se mit en prière devant une vieille image de la Vierge. « Maintenant, dit-il, retire-toi, j'ai reçu la visite que j'atten-

[illegible] « Comme je restais immobile sur le seuil, étonnée de cette scène assez étrange, il s'en aperçut et quitta sa méditation pour me lancer un regard si courroucé, que je m'empressai de rejoindre mon guide dans la nuit.

« Le vieillard, me dit-il, était autrefois cosaque. Dans sa jeunesse il avait, par des moyens fort peu [illegible], amassé une somme assez considérable qu'il n'osait pas la garder chez lui, ni l'exposer aux dangers de sa vie errante. Un jour qu'il se trouvait dans cette solitude, l'idée lui vint de se faire ermite afin de garder son trésor avec la vigilance d'un *zméou*[1]. Il s'établit, à l'âge de quarante ans, sur la colline verdoyante que vous voyez en face du monastère. Là il enterra les sacs qui contenaient son argent, et vécut de longues années, sans même venir ici pour y assister aux offices divins. Quand il eut environ quatre-vingts ans, il parut un jour à la liturgie messel, les cheveux épars, la barbe inculte, les vêtements en lambeaux. La liturgie finie, il s'avança dans la nef et y jeta avec dédain quatre sacs remplis d'or : « Mes frères, dit-il d'une voix forte, voici le trésor périssable pour lequel j'aurais donné mon sang. Dieu n'a pas voulu me laisser mourir dans cet aveuglement fatal. Désormais je

[1] Les *Zméi*, monstres fantastiques aux ailes immenses, cachent leurs trésors au sein de la terre ou dans les forêts impénétrables.

veux parmi vous vivre uniquement pour le ciel, et me contenter du strict nécessaire. »

« Ma fille, me dit le moine, en continuant de me montrer avec complaisance les vastes édifices du monastère, ce vieillard appartient à un pays qui mérite toute notre reconnaissance. Si cette sainte maison est prospère, elle le doit à la protection de l'empereur orthodoxe. Aussi avez-vous pu voir son portrait à côté de celui des derniers archimandrites de ce monastère. Nous regardons comme un devoir de faire l'office en russe, quoiqu'on le célèbre aussi en moldave. Il se trouve, je le sais, parmi nos frères un certain nombre d'esprits chagrins qui prétendent que nous avons lieu de craindre la domination du saint synode de Pétersbourg; mais je pense, pour mon compte, que les successeurs du grand Wladimir nous seront toujours plus favorables que les hommes qui viennent nous vanter sur tous les tons la suzeraineté des infidèles. Comment l'ombre de cet Etienne, qui a bâti quarante églises [1], a-t-elle pu entendre, dans le monastère de Putna [2], des discours aussi impies? Comment tant de *Domni*, qui ont combattu contre les Turcs, approuveraient-ils dans les cieux, où

[1] Étienne le Grand, dit la tradition, a combattu quarante ans contre les ennemis de la terre roumaine, remporté quarante victoires et bâti quarante églises.

[2] Putna est un monastère de la Bukovine, province qui appartenait autrefois à la Moldavie et qui fait maintenant partie de l'empire d'Autriche.

ils jouissent de l'éternelle béatitude, des chrétiens qui préfèrent aujourd'hui leur protection à celle des pieux empereurs de toutes les Russies ? »

Ce discours édifiant ne me parut pas une démonstration victorieuse. Mais le nom d'Étienne, que le moine avait prononcé, me fit songer que je n'avais point vu encore les débris de la forteresse qui rappelle un des événements les plus fameux de l'histoire de la Moldavie. Cette tour, qui se dresse à quinze cents pas de la porte du monastère, est à moitié démolie par le temps. Mais ses murs déchirés dominent encore fièrement le paysage, où la Niamtzou se replie en méandres argentés.

Un jour, le plus illustre des *Domni* de la Moldavie se dirigeait tristement vers la citadelle de Niamtzou. Le terrible adversaire des Tatars et des Turcs, le vainqueur de Leipnitz et de Bûrlatu, n'ayant pu arrêter des nuées d'Ottomans sur les bords du Danube, battait en retraite avec les siens devant des forces très-supérieures. Arrivé devant les murs de la forteresse, il entendit une voix bien connue qui disait : « Tu n'entreras pas, car tu n'es pas mon fils. Retourne sur tes pas, et que je ne te revoie qu'après la victoire. Mieux vaut mourir que de devoir son salut à une femme. » — « Amis ! obéissons, dit Étienne à ses compagnons d'armes, et tentons un dernier effort. »

« C'était le temps où les femmes moldaves
« Servaient d'exemple aux hommes les plus braves. »

Depuis cette rencontre célèbre [1], le héros se montra toujours digne de son intrépide mère.

Un poëte roumain, inspiré par la méditation de ces grands événements, a chanté pieusement ceux de nos pères qui ont succombé sous le glorieux Étienne :

LE BERGER.

« Vallée blanche, blanche vallée, petit ruisseau des montagnes, pourquoi, en passant près de ma colline, que le ciel soit pur ou chargé d'orages, exhales-tu un si triste soupir? Ta rive est verdoyante, couronnée de mille fleurs; ton onde, purifiée au menu gravier de la source, désaltère l'oiseau et mon troupeau.

LE RUISSEAU.

« Mon onde est limpide, ton troupeau s'y abreuve aujourd'hui, ainsi que cet oiseau qui s'envole; mais, hélas! autrefois elle abreuvait les troupeaux de l'Orient qui étaient campés ici, lorsque le saint guerrier Étienne combattait pour son pays, lorsqu'en un jour néfaste le fer aigu moissonna boyards, guerriers, bergers, villageois.

« Depuis ce temps, mon onde se lamente toujours;

[1] M. Chrisoverski, aide de camp du prince Stourdza, l'a chantée dans une belle ode sur les ruines de Niamtzou. On voit au musée de Jassy un tableau d'un peintre de Munich, dont le sujet est *le refus des portes de Niamtzou.*

éternellement elle soupire; car elle a coulé, mêlée au noble sang versé par les Roumains; leurs os, bien longtemps, ont parsemé ces champs. Et moi, quand je songe à ce jour de tempête, je soupire, le frémissement de la forêt se mêle à mes sanglots, car il n'y a plus de braves aujourd'hui pareils à ceux qui ont succombé. Leurs travaux et leur gloire, les Roumains les oublient maintenant. C'est pourquoi, petit berger, chante pour réveiller leurs pensées, et que ton chant leur dise ce qu'ils furent autrefois, ce qu'ils sont aujourd'hui[1]. »

Que le poëte regrette les héros tombés en foule en défendant la terre roumaine, rien de plus naturel. Mais ce sang précieux ne fut pas inutilement versé. En effet, Étienne finit par arrêter les infidèles sur les bords du Danube, et son bras invincible épargna à l'Europe chrétienne des maux incalculables. Aussi sa gloire et ses exploits sont-ils restés vivants dans notre mémoire[2].

Stefan, Stefan voïvoda
Ese în armat din Suciava[3];

[1] George ASAKY, trad. par Edgar Quinet.

[2] L'Occident, qui avait oublié ses services, commence à être plus juste à son égard. « La figure de ce grand saint Étienne le Bon manquait à nos histoires du quinzième siècle, qui en était comme appauvri et dépouillé dans sa dernière moitié. En effet l'absence de ce personnage ôtait l'équilibre à l'histoire. » — Edgar QUINET, *Les Roumains*.

[3] Suciava était alors la capitale de l'État moldave qui

Bate Tàtari si Rusi
Turci, Unguri, si Lechi[1].

Comment se fait-il que l'homme qui a fait « tant de choses extraordinaires, » le prince qui est « mort plein de gloire, » après avoir vaincu à Racova, le terrible Mahomet II, écrasé les armées de Bajazet II, à Kalagouba, à Skeïa, à Faltchi, soit resté si longtemps inconnu en Occident? Comment n'a-t-on pas rendu justice à « ce grand cœur héroïque, à ce bras qui, pendant un demi-siècle, a refoulé l'empire ottoman et empêché Mahomet II, ce conquérant à qui tout cédait, d'outrepasser Constantinople[2]? » Étrange destinée que celle de la nation roumaine! Nos frères, les Latins occidentaux, non-seulement nous ont laissé lutter dans l'isolement contre tous les envahissements de la barbarie, mais ils n'ont pas même daigné retenir le nom des héros qui ont été le boulevard de la chrétienté!

Un habitant de Jassy, qui était venu contempler

comprenait trois provinces: Moldavie, Bessarabie et Bukovine. La Bessarabie appartient aujourd'hui à la Russie et la Bukovine à l'Autriche. La dernière rectification des frontières a rendu, il est vrai, à la Moldavie quelques portions de la Bessarabie.

[1] Étienne, Étienne, Voïvoda,
Sort tout armé de Suciava;
Bat Tatars et Polonais
Bat Turks, Russes et Hongrois.

[2] Edgar QUINET.

avec nous la tour d'Étienne, ne put contenir son indignation : « Au temps du grand prince qui repose aujourd'hui sous la garde de l'étranger [1], Niamtzou était une forteresse nationale où les nobles défenseurs de la *tsara romanesca* étaient sûrs de trouver un asile. Aujourd'hui ce monastère, et il montrait le couvent d'un geste dédaigneux, n'est pas seulement un foyer de licence, mais là se trament les complots qui compromettent notre indépendance... »

Un Serbe de Belgrade, qui avait bravement combattu sous les ordres de Milosch Obrénovitch dans la guerre de l'indépendance, objecta que des assertions aussi graves avaient besoin d'être établies par de fortes preuves.

« Mon Dieu, dit le Moldave, je n'ai pas en vue Niamtzou plus que tel ou tel autre couvent. Je veux dire que l'organisation de certains monastères dans les principautés est tellement déplorable, tellement contraire aux intérêts de la nation, qu'il est urgent de remédier à un pareil état de choses. Monsieur ignore peut-être que nos couvents se divisent en monastères libres et en monastères dédiés.

« Dans l'origine, les moines étaient de simples dépositaires des biens donnés aux pauvres. Tout présent fait aux couvents impliquait une obligation en-

[1] En Bukovine.

vers les indigents, stipulée par le donateur lui-même. Mais vous savez quelles sont les irrésistibles tendances de l'esprit monacal. Les *câlugari* s'arrangèrent bientôt de façon à se débarrasser des devoirs qui leur étaient imposés. Ils prétendirent même se soustraire aux charges de l'État et trouvèrent des *domni* assez faibles pour seconder leurs prétentions. Tels furent en Valaquie Étienne III Cantacuzène (1714-16) et Constantin II Mavrocordato [1]. D'autres, plus énergiques, ne sacrifièrent point ainsi les droits de la couronne. Ainsi agirent Michel III Racoviça (1731), Charles I Ghika (1758-61), Alexandre VI Ghika (1766-1768) et Grégoire III Ghika (1768-1769). Mais Michel III Racoviça paya de son trône son peu de ménagement pour les prétentions des couvents.

« Un abus plus grave encore que tous ceux que je viens d'énumérer acheva de faire des monastères une cause permanente d'embarras et de ruine pour le pays. Les Phanariotes [2] trouvèrent un moyen ingé-

[1] 1730.

[2] Je ne saurais, tout en reconnaissant les fautes et les vices des princes phanariotes, les représenter, ainsi qu'on le fait tous les jours, comme des êtres à part. Ils appartenaient à une époque où les souverains se croyaient tout permis. Le régent Philippe d'Orléans et Louis XV étaient plus dépravés qu'aucun des *Domni* du dix-huitième siècle. Georges III et Georges IV scandalisèrent l'Angleterre. Catherine II, de Russie, n'était pas une sainte! En Prusse, Frédéric le Grand lui-même avait toutes les habitudes du paganisme. On a donc grand

mieux pour faire sortir des principautés une partie des richesses accumulées par les moines. Ils supprimèrent d'abord les titres primitifs des donations et les remplacèrent par des chrysobules[1] qui dédiaient (en roumain *inchinare*) les plus opulents monastères aux communautés grecques du Saint-Sépulcre, du mont Athos, du mont Sinaï, etc. Cette dédicace, simple hommage à des sanctuaires vénérés, n'entraînait d'abord ni le droit de propriété, ni même un droit d'usufruit. Cependant les couvents des principautés prirent dès cette époque l'habitude d'envoyer à leurs suzerains une somme qui variait selon leurs

tort de considérer les Phanariotes comme une exception en Europe. En outre on donne le nom de Phanariotes à beaucoup de domni indigènes. En effet le premier prince phanariote est Nicolas II Mavrocordato — 1716. — J'ajouterai que ni en France, ni en Angleterre, ni ailleurs, on ne trouverait dans les annales du dix-huitième siècle un prince tel que le *domnu* de Moldavie, Grégoire Ghika V (1764 et 1772) qui « a laissé un nom cher aux Roumains » (UBICINI, *Provinces roumaines,* 105) et qui mourut « martyr de l'indépendance nationale » (Elias REGNAULT, *Provinces danubiennes*) dans un temps où Louis XV imposait aux Français tant d'humiliations, s'alliait à l'Autriche pour plaire à Mme de Pompadour, sacrifiait le Canada, la Nouvelle-Écosse, etc. (Voyez Henri MARTIN, *Histoire de France.*) Du reste, si je parle de Grégoire Ghika V, en émettant quelques vues sur la période des Phanariotes, je crois essentiel de remarquer qu'en Valaquie, les Bassaraba, les Ghika, et les Cantacuzène ont régné avant cette époque. En Moldavie, George Ghika Ier succédait à Étienne-George Ier, dès 1656.

[1] Bulles d'or.

ressources. On n'en resta pas là. Les monastères étrangers finirent par obtenir l'autorisation de nommer les supérieurs (igoumènes) des couvents roumains. Ces supérieurs, uniquement occupés de défendre les intérêts dont ils étaient les actifs représentants, accaparèrent la meilleure partie des revenus et firent sortir d'un pays déjà ruiné par tant de désastres, des sommes chaque jour plus considérables.

« La restauration des princes indigènes devait éveiller l'attention sur de pareils abus. En Valaquie, Grégoire IV Ghika (1822-1828), en Moldavie Jean Stourdza I (même époque) adressèrent au sultan les plus énergiques réclamations. Grégoire Ghika, « protecteur résolu du paysan[1], disposé à châtier avec sévérité les propriétaires oppresseurs et dont le règne fut une ère exceptionnelle[2] de justice, » Grégoire, sou-

[1] E. Regnault, 303-304.

[2] « Exceptionnelle » n'est pas exact. En effet, M. Cogalniceano dit du premier règne de Grégoire Ghika Ier (1660-64) : « sous ce règne les Valaques jouirent d'une paix et d'un bonheur dont ils ne connaissaient depuis longtemps que le nom, etc., etc. » — *Histoire de la Dacie,* nouvelle édition, 302-303. — « Skarlate Ghika (Charles 1er, 1758-1761) mérita la reconnaissance des Valaques. » (Ibid., 402), — et « Alexandre Ghika se fit aimer du peuple en suivant l'exemple de son père. » (Ibid. 402. Alexandre VI Ghika régna de 1766 à 1768.) — Héritier du nom et des sentiments bienveillants d'Alexandre, Alexandre X Ghika a, de nos jours, continué son œuvre populaire. « De 1837 à 1842, dit un écrivain démocrate distingué, on le vit lutter contre les boyards en faveur du pay-

tenu par le *domnu* de Moldavie, obligea les moines étrangers à rendre ce qu'ils avaient pris. « Mais l'invasion russe ramena les calamités[1]. » Les couvents rentrèrent dans leur ancienne voie, et la nouvelle constitution imposée aux principautés et connue sous le nom de *Règlement organique*, consacra toutes leurs prétentions. Le Règlement faisait pourtant une légère concession. Il obligeait les couvents dédiés à verser au trésor 2,000,000 de piastres (700,000 francs). Encore 300,000 piastres étaient-elles attribuées au patriarche de Constantinople. Quand on sait combien est énorme le revenu annuel de ces monastères, on s'étonne qu'ils aient protesté contre un arrangement si avantageux pour leurs intérêts, et que les deux cours de Turquie et de Russie, accueillant ces étranges réclamations, les aient exemptés de rien payer à l'État jusqu'en 1843. Une fois cette année arrivée, le cabinet de Saint-Pétersbourg proposa de transformer les moines grecs et leurs vassaux en sujets russes dépendant des consuls qui représentent le tzar à Bukarest et à Yassy. C'était demander en d'autres termes l'annexion à l'empire d'un cinquième du territoire des principautés. Les moines eux-mêmes craignirent les effets d'une protection si active. La Russie les aban-

san, et ce sont ces justes réclamations, il faut le dire, qui soulevèrent contre lui les oppositions de l'assemblée. Les *offices* du prince sont de constants réquisitoires contre les méfaits de la grande propriété. » — Elias REGNAULT, *Provinces danubiennes*, 320.

[1] REGNAULT, 304.

donna alors à leurs propres forces. Les emprunts forcés qui les ont accablés depuis 1843 les ont décidés à réclamer de nouveau les bons offices du tzar. Un firman, dicté à la Turquie, les tient quitte de toute obligation envers le gouvernement des deux principautés moyennant la faible somme de 20,000 ducats (240,000 francs)[1].

« Ne croyez pas, cher Hiéronyme, dit l'habitant de Yassy en se tournant vers un négociant de Patras, que ces observations me soient inspirées par aucune antipathie. Personne plus que moi ne rend justice aux grandes qualités du peuple hellénique. Mais je ne crois pas qu'il ait un véritable intérêt à voir prospérer les asiles de l'oisiveté et des idées rétrogrades. Un fait prouve que les Hellènes sont au fond de mon avis. Malgré l'ardeur de leurs convictions religieuses, ils se sont empressés, dès qu'ils sont devenus libres, de débarrasser le sol de la Grèce indépendante d'une multitude de monastères. J'ose prédire que ceux qui restent n'ont pas une longue carrière à fournir. Or, pourquoi nous défendrait-on d'imiter le peuple de l'Orient le plus zélé pour l'orthodoxie; de livrer à une agriculture active des terres dont le revenu pourrait être aisément doublé en quelques années, et de préserver la patrie de conspirations monacales sans cesse renaissantes? »

[1] Depuis cette époque le *domnu* de Moldavie, Alexandre-Grégoire Ghika VI, a recommencé la lutte contre les couvents sans pouvoir triompher de leurs puissants protecteurs.

« De fait, dit le Serbe, nos frères du Tsernogore n'ont maintenant que très-peu de moines et ne s'en trouvent pas plus mal. La plupart de leurs couvents ne comptent que deux ou trois caloyers. Ils préfèrent aux moines leurs prêtres, aussi ardents que les plus courageux guerriers à la défense de la patrie. Dans les temps de paix, — qui sont très-rares au Tsernogore, — les prêtres cultivent leurs terres comme les autres montagnards et prennent part à toutes leurs expéditions contre les Turcs. Époux fidèles de femmes très-respectées, ils donnent à tous l'exemple d'une vie austère et d'une admirable intrépidité. Le Vladika[1], que quelques-uns d'entre vous ont vu récemment à Venise, porte lui-même le costume national et ne revêt les ornements épiscopaux que dans l'exercice de ses fonctions religieuses. Il suffit de voir Pierre II, de contempler sa taille majestueuse, son œil de feu, d'écouter sa voix harmonieuse pour comprendre qu'il est digne de commander aux fiers habitants du Tsernogore. Habile dans la connaissance des langues étrangères, nul ne l'égale quand il faut composer des *piesmas*[2], aucun chef ne peut lui être comparé s'il s'agit d'éloquence, et sa carabine atteint infailliblement un citron qu'on lance en l'air. Franchement votre igoumène moldave, couvert de riches vêtements, languissamment étendu sur son divan, ne me paraît pas aussi capable de rendre à son pays les

[1] Prince-évêque.
[2] Poésies serbes.

services qui immortaliseront la mémoire du Vladika. »

Les réflexions du Moldave, exemptes de toute déclamation, avaient fait une vive impression sur tous ses auditeurs. Il est difficile que la nation ne finisse point par s'apercevoir que la ruse et l'égoïsme, cachés sous le manteau de la religion, compromettent perpétuellement ses intérêts les plus chers. On peut abuser longtemps de la bonne foi des peuples, mais c'est un calcul fort périlleux qui prépare les plus redoutables réactions. Ceux qui s'opposent aux progrès les plus légitimes, sous prétexte d'orthodoxie ou de catholicisme, sont les plus dangereux révolutionnaires; car ils exposent leur patrie à des luttes et à des catastrophes dont la seule pensée épouvante l'imagination.

## CHAPITRE V.

### Varatik.

Nous quittâmes Niamtzou au son des cloches que les moines mirent en branle pour nous faire honneur, et nous nous dirigeâmes vers Varatik. La situation de ce monastère n'est pas imposante comme celle de Niamtzou, mais elle est plus riante. Varatik, avec ses toitures orientales et ses prairies émaillées de fleurs qui s'épanouissent au pied des Karpathes, est digne de son nom[1] si doux (printannier). Ce n'est pas le seul couvent de femmes dont la situation soit délicieuse. Passere, monastère valaque, n'a rien à envier à Varatik. Dans les verts ombrages qui bordent son frais ruisseau, gazouillent des milliers d'oiseaux[2]. On s'attriste toutefois de voir les nonnes de Passere imiter la mendicité des franciscains de l'Église romaine et des moines bouddhistes. Le chariot du mo-

[1] Qui parait venir de *ver*, printemps.

[2] Passere vient évidemment de *passer* comme le français passereau.

nastère roule de village en village, et les pauvres paysans le remplissent à l'envi de maïs, de blé et de légumes. Ainsi les mougiks russes se dépouillent les jours de la fête de leur village pour garnir de vivres et d'argent la téléga du *batouchka* (petit père) qui fait le tour des *isbas* en bénissant d'une main et en recevant de l'autre force *kopeks*.

Varatik, avec ses 48,000 francs de revenu, ne peut du moins se plaindre de la misère. Les nonnes de Varatik, moins riches que celles d'Agapia [1], ont pourtant une condition matérielle fort tolérable. Si l'homme « vivait uniquement de pain, » leur sort semblerait digne d'envie. L'est-il en effet? Tel est le problème que je me posais lorsque nous demandâmes à voir la princesse Brancovano.

Les Brancovano sont une famille distinguée dont un membre (Constantin II Brancovano, 1688-1714) a régné en Valaquie au dix-septième siècle. Les maisons qui ont donné le plus grand nombre de *domni* à cette principauté sont les Bassaraba, les Ghika, les Racoviça et les Mavrocordato. Les Bassaraba ont joué un rôle considérable dans la première période de nos annales [2]. Dans la seconde, qui va de la mort de Constantin I Bassaraba, dernier prince de ce nom, à la première occupation russe (1658-1769),

[1] Agapia, qui n'est pas éloigné de Niamtzou, a 120,000 fr. de rente.

[2] 1241-1658.

dominent les Ghika [1] qui se sont, dans cette époque assis dix fois sur le trône de Valaquie [2]. La troisième période, qui correspond aux invasions austro-russes de 1769, 1789, 1808, voit se succéder plusieurs familles qui jusque-là n'avaient point paru dans notre histoire. La quatrième époque, qu'on nomme avec raison « la restauration des princes indigènes, » est remplie par le règne de quatre frères, deux Ghika (Grégoire IV et Alexandre X) et de deux autres frères, George I Bibesco et Barbo Stirbey.

Quoique les Brancovano n'occupent pas dans les fastes de notre pays la même place que les Bassaraba, les Ghika, les Racoviça et les Mavrocordato, la mort tragique de Constantin II Brancovano a créé à cette famille, aujourd'hui éteinte, une certaine popularité [3].

Il était nuit quand nous franchîmes l'enceinte du couvent. La religieuse à laquelle nous demandâmes

[1] On trouve aussi dans cette période quatre princes du nom de Mavrocordato, quatre Racoviça et deux Cantacuzène.

[2] Grégoire Ier Ghika, Grégoire II Ghika, Charles Ier Ghika ayant gouverné le pays à deux reprises différentes.

[3] Voyez dans le recueil de M. Alexandri, *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, le morceau intitulé *Constantin Brankorano*. — Ce poëme a singulièrement idéalisé Brankorano, qui avait amassé trente millions d'écus, et qui périt plutôt victime de ses relations avec les Russes et les Autrichiens que de son attachement au christianisme. Le sultan ne lui pardonna pas ces relations. D'ailleurs, ses énormes richesses tentaient la cupidité des Turcs.

de nous mener vers la princesse, soit simplicité, soit affectation, ne parut pas nous comprendre. Une autre nonne, qui nous offrit d'entrer dans sa cellule, nous apprit que la princesse n'était connue à Varatik que sous le nom de maïka Safta (la mère Élise). Elle s'empressa de nous annoncer, et revint bientôt nous chercher. Après avoir traversé un petit jardin, nous arrivâmes dans sa cellule. A peine nous eut-elle aperçus qu'elle se précipita vers nous et nous serra avec effusion sur un cœur resté fidèle dans le cloître à toutes ses anciennes affections. L'appartement qu'elle occupait était petit et simple. Les murs étaient cachés par des carrés de tapisserie qui supportaient un grand nombre d'images, les unes en or et les autres en argent. Quelques-unes étaient ornées de pierreries, mais il s'en trouvait d'une valeur très-médiocre, qui rappelaient probablement des souvenirs respectés. Au-dessous pendaient de longs chapelets en bois d'aloës, en soie ou en ambre. Une table placée à côté d'un vaste sopha et une armoire constituaient tout l'ameublement. Cependant on retrouvait sans peine des traces d'une vie passée dans le luxe et le bien-être. Sur la table était un mouchoir de fine batiste, et quelques fleurs s'épanouissaient dans un beau vase étrusque ; devant le sopha se déroulait un moelleux tapis ; aux pieds des images une fourrure conservait l'empreinte des genoux qui s'y posaient souvent. La princesse, qui avait refusé le gouvernement de la communauté, prenait, disait-on, part à tous les travaux des sœurs. Pourtant ses

mains pâles et effilées, qui roulaient un chapelet en ivoire, avaient conservé toute leur blancheur. Ses beaux traits pleins de sérénité portaient plutôt l'empreinte de la méditation qui plane au-dessus des choses de la terre que de l'exaltation inspirée par les rêves ardents du mysticisme[1]. Sa conversation n'avait rien de ce prosélytisme monacal toujours porté à vanter les béatitudes du cloître et à exagérer les périls de la vie commune. Sans doute il lui semblait que, dans la solitude et dans le silence, l'âme peut mieux dominer les rumeurs de la foule et prêter l'oreille aux célestes inspirations. Mais elle avouait volontiers que « la bataille de la vie, » soutenue dans la tempête, était digne d'un noble cœur et d'un esprit éclairé. D'ailleurs, quelques allusions qui lui échappaient montraient qu'il est aussi difficile de trouver une véritable retraite dans un couvent qu'au milieu du monde. Partout, en effet, la nature humaine se retrouve avec ses insipides prétentions et ses agitations puériles. Il n'est pas aisé de conserver le calme évangélique parmi des femmes d'une intelligence bornée, naturellement jalouses de toute distinction, avides de distractions et de nouvelles, croyant avoir tout fait pour le perfectionnement de leur caractère quand elles se sont imposé quelques jeûnes ou privées de sommeil pour réciter de lon-

[1] L'expression la plus complète et en même temps la plus extraordinaire de ce mysticisme est la vie de *sainte* Thérèse écrite par elle-même.

gues prières. Les sacrifices prescrits par la règle dépensent de tous les autres. On renonce à une partie du repos des nuits, mais nullement à sa vanité, à ses antipathies, à ses rancunes, à ses méfiances. Tous ces travers deviennent avec le temps intolérables, parce que la vie commune empêche de s'y soustraire, et que la monotonie même de l'existence fait que chacun s'acharne avec plus d'ardeur à faire triompher sa personnalité. Le cloître, qu'on regarde de loin comme un paradis, est donc en réalité un véritable enfer. Ce communisme sacré a presque tous les inconvénients d'une Icarie... et souvent même d'un phalanstère.

Il s'en faut beaucoup que les nonnes portent au couvent un cœur complétement détaché des faiblesses et des passions vulgaires. C'est là l'idéal, mais qu'il est contraire aux faits! Aujourd'hui on se moque assez volontiers de ce qu'on appelle les déclamations du dix-huitième siècle sur les «victimes cloîtrées.» Les plaisanteries de quelques-uns de nos contemporains peuvent être ingénieuses, mais je ne saurais voir ce qu'il y a de récréatif dans l'abus de la force et dans l'oppression des consciences. Je ne m'occuperai pas des monastères de l'Occident, mais je puis affirmer, sans crainte d'être démentie, que les «victimes cloîtrées» sont loin d'être rares dans les principautés. Les femmes ont encore si peu d'indépendance, elles sont tellement incapables de défendre leurs droits les plus sacrés contre une tyrannie systématique, qu'il est fort aisé d'entraîner une jeune

Roumaine dans un couvent dont elle déteste cordialement et avec toute la vivacité méridionale la règle et le genre de vie. Aussi qu'arrive-t-il ? La violence enfante tôt ou tard la révolte, et la licence cause d'autant moins de scrupule qu'on la regarde comme une légitime vengeance et comme une espèce de protestation. On peut donc constater au bord du Danube les mêmes abus qu'aux rives du Tibre, de la Seine et du Mançanarès. Les écrivains occidentaux ont raconté certaines anecdotes avec une verve ironique. Ils ont dit qu'on trouve à Agapia « une hospitalité un peu trop analogue à celle des couvents de femmes que Tournefort visita dans l'Archipel en 1700 ; » qu'au monastère de l'Ostrof « l'abbesse ne revêt le costume religieux que lorsqu'elle a des visiteurs étrangers, et qu'elle est habituellement vêtue à la dernière mode de Paris. » Ils ont vu dans tous nos cloîtres d'hommes et de femmes « les mêmes mœurs faciles et brillantes. »

J'aurais voulu cependant que ces voyageurs eussent assez d'impartialité pour avouer que les mêmes causes produisent les mêmes effets dans les couvents de l'Occident. Il suffit d'avoir vécu six mois en Italie, cette terre sacrée de l'Église romaine, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette question ! Tout observateur doué d'un peu de philosophie reconnaîtra qu'à Bukarest comme à Rome, à Craïova comme à Madrid, à Yassy comme à Paris, les peuples néo-latins sont ordinairement dupes des mêmes préjugés et victimes

des mêmes fautes. En condamnant à la vie conventuelle une partie des jeunes générations, ils ont prétendu fortifier la famille et assurer son avenir. Or il se trouve que la famille germanique, qui n'est point protégée par des mesures tyranniques, est assise sur des bases indestructibles, et qu'elle est acceptée de tous comme la plus bienfaisante des institutions, tandis que chez les Latins des mesures vexatoires et contraires à toutes les tendances de la nature humaine, l'ont exposé aux plus violentes attaques. Un esprit de conservation bornée et oppressive est ainsi le perpétuel auxiliaire des idées les plus anarchiques.

Quand la princesse Brancovano vivait dans le monde, elle se faisait probablement beaucoup d'illusions qu'elle a dû conserver difficilement. Comme dernier représentant d'une famille qui a fondé cinq couvents, elle avait le droit de choisir les igoumènes d'Orez. Orez est le plus riche, le plus splendide des couvents de la Valaquie. On y arrive par une belle avenue de sapins. Au-dessus du porche d'entrée est un pavillon carré à volets verts, où l'igoumène vient faire son *kief*[1]. La première cour, presque aussi spacieuse que celle de Caldarochani, est entourée de diverses édifices, étables, écuries, remises, greniers, etc. La seconde, en forme de parallélogramme, n'est pas moins

[1] Expression empruntée aux Turcs qui caractérise le *dolce far niente* ou le plus haut degré de calme auquel puisse atteindre l'indolence orientale.

vaste. L'église est au milieu, fière de ses riches broderies sur velours de Venise, faites par la princesse, et des présents de Catherine II. Le monastère est environné, comme presque tous nos cloîtres, d'une large galerie dont à Orez les colonnes sont en pierre.

Tel était le palais où régnait Chrysanthe, moine des Cyclades, qui jouissait alors en Valaquie de la plus étrange célébrité. Administrateur infatigable, il avait envoyé dans les couvents grecs des sommes énormes. Impitoyable envers les paysans, il s'était fait singulièrement redouter des vassaux du monastère. Aussi débauché que brutal, il était devenu la terreur des mères. La pieuse princesse, qui se plaignait tant de la légèreté des jeunes filles envoyées par leurs parents comme pensionnaires à l'ombre des murs de Varatik, ne devait-elle pas gémir profondément des hauts faits de l'igoumène d'Orez? Mais elle paraissait elle-même sentir son impuissance à introduire un peu de lumière et d'ordre dans le chaos. Quand les institutions sont essentiellement mauvaises, les efforts individuels ne parviendront jamais à les améliorer.

L'organisation de Varatik, de l'Ostrof[1], d'Agapia, de Ciganesti[2], ne rend pas d'ailleurs facile la réali-

[1] Ostrof, veut dire île, parce que le terrain couvert d'arbres magnifiques où a été construit le monastère, est entouré par les eaux de l'Oltou.

[2] A Ciganesti, où on arrive par une belle forêt de chênes, on trouve 200 maisonnettes rangées en parallélogramme.

sation des réformes[1] rêvées par ceux qui voudraient sauver les monastères en les transformant. Ces couvents ressemblent à ce que j'ai entendu nommer en Belgique des béguinages. Le béguinage diffère des communautés ordinaires en ce que les nonnes y peuvent avoir une petite maison à elles et y vivre avec une indépendance assez grande pour que l'abbesse ne puisse pas les astreindre aisément à l'exécution de sa volonté. Il est à peu près impossible de surveiller en même temps les deux cents maisons de Ciganesti. On peut sans doute réunir les nonnes au réfectoire, les y faire asseoir à la turque et les y régaler de *mamaliga*. Mais combien d'actions n'échappent pas à la vigilance de la supérieure! Et qu'arrive-t-il quand elle est comme celle de l'Ostrof, plus occupée des modes de Paris que de jeûne et de pénitence?

La princesse Brancovano n'était pas, certes, absorbée par de pareilles préoccupations. Elle portait le costume modeste des nonnes moldaves : une longue robe en laine noire, aux larges manches, serrée à la taille, l'enveloppait tout entière; un voile en crêpe cachait ses cheveux, descendait jusqu'aux sourcils, entourait son cou et retombait sur ses épaules. Personne, dans la communauté, n'était plus pressée de

[1] En faisant l'histoire du couvent d'Interlaken dans la *Suisse allemande*, tome IV, — je crois avoir montré la vanité de toutes ces tentatives de réforme. Le communisme étant antipathique à la nature humaine, aucun principe, même religieux, ne peut remédier à ses inconvénients.

quitter sa cellule aux diverses heures de la nuit, dès que retentissaient les sons de la *tocca*[1]. Que de zèle n'a pas dépensé cette noble femme, qui s'est ensevelie à Varatik, dans tout l'éclat de la beauté, pour régénérer une institution condamnée à périr! Avec sa bienfaisance, ses richesses et l'autorité de son nom elle aurait pu doter son pays de fondations pareilles au magnifique hôpital qu'elle a fait construire à Bukarest, avant son départ pour le couvent, et créer quelques-uns de ces beaux établissements que j'ai vus plus tard en Suisse[2], tel que ce somptueux asile des aveugles que M. Haldimand[3] a bâti près de Lausanne, sur la route de France. Elle aurait ainsi laissé une mémoire à jamais bénie des patriotes, des chrétiens et des peuples. Quand Michel Ghika a fondé à Bukarest, avec l'excédant des revenus de Saint-Panthéléimon, quatorze lits pour les femmes enceintes, et une école pour les sages-femmes, il s'est inspiré de cette pensée philanthropique que je voudrais voir animer tous les compatriotes. Le temps est venu de substituer au christianisme des formules, c'est-à-dire

[1] Barre longue et plate en bois blanc, dont on tire, à l'aide d'un petit marteau de fer, des sons qui se répandent dans tout le monastère. En frappant sur la *tocca* on fait trois fois le tour de l'église.

[2] J'en ai parlé avec quelques détails en racontant les vies de Pestalozzi, de Fellenberg, d'Escher de la Linth. — Voir la *Suisse allemande*.

[3] Qui soutient avec tant de générosité toutes les institutions utiles du canton de Vaud.

au christianisme monastique, le christianisme de la charité. Assez longtemps les hommes se sont égorgés pour des questions insolubles; il est bon qu'ils considèrent enfin l'amour de Dieu et des hommes comme le suprême accomplissement de la loi.

# CHAPITRE VI

## Monastères des Lieux-Saints et de l'Arabie.

Quand nous quittâmes Varatik pour nous diriger vers Bukarest la conversation roula souvent sur les monastères dédiés. Les actes du gouvernement qui venait d'être renversé avaient appelé l'attention sur cette grave question. Un artiste français, M. Jules de Bonaire, qui venait de parcourir tout l'Orient, s'intéressait vivement à ces discussions.

« Quels sont, dit-il un jour, les monastères grecs qui enlèvent chaque année à votre pays des sommes si considérables ?

« Ce sont, répondit un d'entre nous, les couvents des Lieux-Saints, du mont Athos, de Météora et quelques autres[1].

[1] Monastères dédiés aux saints lieux : — Valaquie . . 16
— — Moldavie . . 12
Au mont Athos : — Valaquie . . 19
— — Moldavie . . 9

«Cet argent, dit vivement un vieux boyard, ne saurait être mieux employé, puisqu'il sert à des œuvres excellentes, à la défense et à la propagation de la foi orthodoxe. »

« Je conçois, Monsieur le vornik, dit le Français en s'inclinant poliment devant le vieillard, qu'on soit de cet avis quand on ne connaît ces couvents que par des relations apologétiques[1]. Mais permettez à un observateur nécessairement impartial de vous rapporter ce qu'il a vu et entendu. Rien n'est significatif comme un fait. Vous vous imposez chaque année d'énormes sacrifices pour les monastères grecs. Vous avez le droit de savoir quel emploi on fait de votre argent. »

M. Jules de Bonaire, encouragé par les marques d'assentiment qui accueillirent son exorde, continua ainsi :

« Mon ami Edmond Borger et moi nous partîmes

| | | |
|---|---|---|
| Aux communautés de Roumili | — Valaquie . . | 18 |
| — | — Moldavie . . | 12 |
| Au mont Sinaï | — Valaquie . . | 3 |
| — | — Moldavie . . | 5 |

[1] Telles que les *Pèlerins russes* et le *Moine du mont Athos*, écrits consacrés à la glorification du monachisme. Cependant les *Pèlerins russes à Jérusalem* contiennent les aveux les plus explicites et les moins propres à donner du crédit à la thèse de Mme Bagréef-Spéransky.

l'année dernière pour Jérusalem afin de compléter nos études. Zélé bibliophile, Edmond voulait chercher dans les couvents de l'Orient plusieurs ouvrages classiques, dont le monde savant regrette la perte. Pour moi, le crayon et le portefeuille à la main, j'allais guettant partout quelque chef-d'œuvre de l'art byzantin. Notre itinéraire comprenait Jérusalem, le mont Athos et Météora. Nous nous étions munis de recommandations adressées aux représentants de notre nation dans le Levant. Vous qui avez connu M. Adolphe Billecocq, consul général à Bukarest, vous savez avec quelle obligeance ils s'empressent de fournir aux savants et aux artistes tous les moyens d'étudier les vénérables monuments du passé. Je ne vous dirai pas quelles furent nos impressions en touchant la terre sacrée où vécut le Fils de l'homme. On nous accuse de scepticisme ; mais on prend trop à la lettre des plaisanteries qui sont plutôt dirigées contre les superstitions que contre les croyances. Aujourd'hui il est peu de Français qui ne reconnaissent dans Jésus-Christ le régénérateur de l'humanité, et si plusieurs ne voient pas en lui le Verbe de Dieu incarné pour le salut du monde, tous le regardent comme l'idéal de la bonté et de la perfection.

« Il est déplorable que les lieux justement nommés saints, qui ont été témoins des grandes actions de sa vie, soient maintenant le théâtre des plus odieuses querelles et des plus mesquines divisions. Moines catholiques et moines orthodoxes se sont donnés rendez-vous dans la cité sanctifiée par le « prince

de la paix » pour y révolter les Turcs par leurs querelles et par leurs discordes. Les moines de notre Église sont plus avides de domination, les vôtres sont plus avares. Arrivés à Beyrouth, ou sur tout autre point de la Syrie, vos pèlerins doivent y déposer une partie de leur argent pour assurer leur retour. Sans cette précaution, la rapacité du clergé grec, aux mains duquel ils sont nécessairement livrés, les chasserait impitoyablement de Jérusalem, après les avoir dépouillés de leur dernier sou. Ils se trouveraient alors exposés à mourir de faim et de fatigue sur les grands chemins. Cependant les revenus que les caloyers tirent rien que des cierges allumés par les Russes devant toutes les images et tous les autels, produisent une somme considérable. Et Dieu sait si le « clergé noir » épargne autels, images et colonnes dans tous les recoins pour augmenter ses gains ! Leurs pauvres pèlerins n'obtiennent ni un gîte, ni un verre d'eau, ni même la permission de se coucher à la belle étoile à l'ombre des monastères grecs, sans payer ces priviléges. L'empereur Alexandre, dans les dernières années de son règne, avait ordonné des quêtes régulières dans toutes les églises de l'empire de Russie en faveur du saint sépulcre. Ces quêtes, quoique moins fructueuses que dans les premières années, produisent annuellement quarante à cinquante mille francs. Ces sommes sont livrées sans condition aux couvents grecs, et on aurait lieu de croire que les Russes indigents, attirés à Jérusalem par leur dévotion, peuvent compter sur un abri et

sur un morceau de pain pour prix de la munificence de leur pays. Pourtant il n'en est point ainsi. Les moines acceptent les présents, mais non les charges!

« Les monastères helléniques regorgent d'argent; ils ont des terres, des maisons et des manufactures. On évaluait en 1847 à un million de francs la fortune d'un seul de leurs moines. Ce moine était l'évêque *in partibus* de l'Arabie pétrée. Il avait de plus le monopole de la confession de tous les pèlerins russes... quoiqu'il ne comprît que la dixième partie de ce qu'on lui disait, et qu'il révoltât les pénitents par son hypocrisie et son évidente rapacité.

« C'est ce personnage, très-rusé et très-adroit, malgré son ignorance et son manque de formes, qui a inventé ce beau projet de bâtir une église dans son diocèse, dans cette Arabie pétrée où lui-même se gardera bien de mettre jamais les pieds.

« Un jour qu'une dame exposait très-nettement les impossibilités de ce plan, il lui adressa cette touchante remontrance:

« Ma fille, vous êtes trop savante pour une enfant
« de l'Église. Je voudrais, pour le salut de votre âme,
« vous voir plus généreuse pour ses besoins et moins
« pénétrée de l'esprit du siècle. Admettons que, pour
« le moment du moins, cette église ne puisse être
« bâtie; vous pourriez toujours placer entre les

« mains d'un serviteur de Dieu une somme quelconque destinée à un pieux usage. Les bénédictions « que vous en auriez retirées auraient été les mêmes « et votre confiance soumise aurait été un pas de « plus vers ce salut, dont, avec vos opinions, je suis « fort en peine. »

« Vous comprenez, après de pareils traits, ce que devient l'argent que vous envoyez aux monastères des saints lieux[1]. Vous vous figurez naturellement que, déposé dans des mains charitables, il est uniquement employé en œuvres pies, tandis qu'il sert à enrichir d'avides fainéants qui se rient de votre crédulité et qui se servent de tous les moyens pour abuser de la simplicité des fidèles. Je me bornerai à vous citer comme une preuve décisive le miracle du feu sacré.

« Jamais je n'ai rien vu de pareil au spectacle que présente le sépulcre de Jésus-Christ le samedi saint. Les soldats turcs gardent les issues et maintiennent à grands coups de crosse la foule bruyante et tumultueuse des pèlerins. Les galeries sont remplies de femmes qui ont passé la nuit précédente dans ce lieu sacré, et qui, assises ou couchées, se délassent comme elles peuvent d'une nuit sans sommeil. Tout le monde boit, mange ou rit, tandis que le clergé romain dit la messe devant la chapelle du saint

[1] Seize couvents de Valaquie et douze de Moldavie sont dédiés aux lieux saints.

sépulcre avec la protection des soldats turcs qui frappent impitoyablement sur les plus turbulents. Placé près du patriarche latin, le pacha contemple avec un dédain visible cette scène indescriptible. Mais si elle blesse profondément le sentiment religieux, du moins n'a-t-elle rien de sacrilége. Il n'en est point ainsi de la révoltante comédie à laquelle j'assistai à une heure plus avancée de la journée.

« Le feu miraculeux, dont l'apparition est le grand événement du samedi saint, doit sortir par un trou noir pratiqué dans le mur du sanctuaire. Un vacarme sans pareil retentit dans l'église, des cris dans toutes les langues se mêlent à des chants et à des prières, et la multitude semble animée de cette fureur sacrée qui étonne les Anglais quand ils assistent aux fêtes du brahmanisme. Les galeries sont chargées d'une triple rangée de femmes dont le front est couvert de pièces de monnaie et les bras ornés de bracelets d'or et d'argent. La différence de leur teint indique assez la diversité des contrées qui les ont vues naître ; car l'Europe, l'Asie et l'Afrique se donnent rendez-vous dans cette populaire solennité. A côté des Abyssiniennes à la peau presque noire, prennent place les blanches filles du Volga ; les femmes cophtes, couleur de brique, ont pour voisine quelque brune fille de la Morée. Au-dessous des galeries la foule ardente embrasse les colonnes, escalade les chapiteaux, grimpe sur les rebords les plus saillants de l'édifice. Une mer de têtes cède à tous les capri-

ces de la tempête. Ces hommes, qui n'appartiennent pas au même pays, qui ne s'entendent point, se prennent tout à coup de querelle, se précipitent les uns sur les autres, et paraissent disposés à se livrer bataille quand les Turcs interviennent avec leur flegmatique impartialité. Ils rétablissent l'ordre en frappant à droite et à gauche, et à chaque coup qu'ils administrent aux plus emportés, ils sourient avec mépris de l'ardeur de ces « chiens » et du singulier culte qu'ils rendent à Dieu dans cette enceinte. Le pacha fend plusieurs fois la foule avec ses gardes, sans parvenir à contenir complétement les énergumènes qui se ruent vers le trou où le miracle doit s'accomplir.

« Cependant les Ottomans finissent, grâce à la brutale intervention de la courbache, à frayer un sentier pour la procession. Les bannières éclatantes se dressent au-dessus de la multitude exaltée. Le clergé des Grecs, des Arméniens, des Cophtes marche après les étendards sacrés. Les prélats et les moines s'avancent en chantant et avec une majestueuse lenteur tandis qu'autour d'eux redoublent les cris, les trépignements et les exclamations de fureur ou d'enthousiasme. Cette procession fait trois fois le tour du monument, précédée et suivie par les Turcs qui ne se lassent point d'administrer des coups à droite et à gauche.

« Lorsque les dignitaires sont entrés dans le sanc-

tuaire et quand l'attente devient à chaque instant plus vive, une lumière paraît au trou noir, une immense clameur retentit, des milliers de bras armés de cierges se tendent convulsivement ; le feu se communique de proche en proche, la flamme monte de cierge en cierge jusqu'aux galeries les plus élevées. Alors commence une danse frénétique, véritablement digne des anciennes saturnales, et le clergé, Grecs, Cophtes, Arméniens, évêques et moines, psalmodie les litanies et fait fumer l'encens comme pour sanctionner cet incroyable délire.

« Nos moines catholiques ne doivent pas s'en scandaliser. A eux le mérite de l'invention. « Chacun de nous, disait Foucher de Chartres au temps des croisades, portait un flambeau pour l'allumer au feu miraculeux. Vous eussiez vu dans l'église plusieurs mille flambeaux allumés à ce feu que l'on s'empressait de se faire passer les uns aux autres [1]. » Aussi le clergé latin prenait-il part à cette dégoûtante cérémonie avant d'en avoir été exclu par les Grecs.

« Le mont Sinaï mériterait d'être compris parmi les lieux saints. En effet, si Jérusalem a vu mourir le Sauveur et a été le théâtre des scènes sublimes du Nouveau Testament, Moïse a reçu sur le Sinaï ce Décalogue qui est encore la loi de tous les peuples civilisés. Je ne m'étonne donc pas que vous unissiez dans une même vénération le Sinaï et le Calvaire.

[1] MICHAUD, *Bibliothèque des croisades*.

Ce respect vous oblige-t-il à faire les sacrifices que vous vous imposez ? C'est là une autre question [1].

« Quand on a traversé le plateau d'el Raha en suivant la gorge qui sépare le Sufsafeh d'une montagne que les Arabes appellent à tort Horeb, on trouve au fond du défilé le principal couvent de l'Arabie. Dans ce triste pays, brûlé des feux du soleil, le monastère apparaît comme une délicieuse oasis. Les amandiers au tendre feuillage, les noirs cyprès, les oliviers bleuâtres, les grenadiers aux fleurs de pourpre, les figuiers aux larges feuilles, se dressent au-dessus des murailles et se détachent sur les flancs rouges du granit. Le couvent, qui sort de la verdure, ressemble avec ses galeries et ses terrasses de toutes les formes à une ville en miniature. Pour y pénétrer on se suspend ordinairement à une grosse corde qui balance le voyageur le long du mur tandis que les frères le hissent avec une poulie. On peut cependant y entrer par les jardins d'une façon moins incommode.

« L'empereur Justinien, qui fonda le monastère du Sinaï, y envoya deux cents Égyptiens et deux cents Valaques. On donne à leurs descendants le nom de Jebeleyehs. Le couvent les gouverne avec une autorité illimitée, les paie comme il l'entend, et conserve sur eux le droit de vie et de mort. Les moines

[1] Cinq monastères moldaves et trois valaques sont dédiés au mont Sinaï.

grecs semblent avoir oublié l'esprit libéral de leur race. Tout en maintenant leurs serviteurs dans une dépendance absolue, ils ne paraissent pas avoir plus de souci de leur salut que de l'âme des bédouins qui les environnent. Ils n'ont rien fait pour la propagation de l'Évangile dans ces lointaines contrées. Ils vivent heureux dans le creux de leur rocher, disent leurs offices, jeûnent et boivent de l'eau-de-vie. Leurs mortifications ne semblent point faire beaucoup de tort à leur bien-être, et quoiqu'ils aient des habitudes plus graves que les caloyers du Mégaspiléon, chaque religieux du mont Sinaï fait songer au vers de Molière :

Il a l'oreille rouge et le teint très-fleuri.

« C'est une consolation pour vous de pouvoir penser qu'on tire bon parti en Arabie des ducats que vous y envoyez, ducats que les voyageurs augmentent tous les jours. En effet, le couvent leur fournit gratuitement le logement et le pain ; mais il vend tout le reste assez cher pour que sa générosité n'ait aucun inconvénient. Après avoir joui de l'hospitalité des moines, on doit s'attendre à payer à peu près autant que dans un hôtel de premier ordre. La rapacité des religieux encourage celle de leurs serfs. Les Jebeleyehs mendient avec le même zèle qu'en Occident les disciples de François d'Assise. Il suffit de parcourir l'Italie pour se convaincre que les ordres religieux encouragent la mendicité, une des plaies les

plus honteuses de cette terre illustre qui donnait autrefois des maîtres à l'univers. Les moines qui gouvernent la péninsule n'ont-ils pas poussé l'audace jusqu'à canoniser un mendiant volontaire, qui, jeune et robuste, a préféré cet *état* à tous les autres[1]?

« Après avoir visité le mont Sinaï, j'étais assez disposé à pousser jusqu'en Égypte. Un sculpteur italien, auquel je fis part de mon projet, ne m'encouragea pas à l'exécuter. Les couvents égyptiens, me dit-il, sont complétement déchus de leur antique splendeur. Ces communautés n'ont plus que quelques religieux vivant dans la misère et l'ignorance. Je ne vous conseille donc point de vous diriger de ce côté. Allez au Monte-Santo. Vous y admirerez les merveilles de l'art byzantin et votre compagnon de riches manuscrits qui remontent au temps de saint Athanase et du concile de Nicée. Je profitai de ce conseil. Mais permettez-moi d'attendre à notre prochaine halte pour vous conduire sur les sommets du Hagion-Oros. Vous y trouverez bien des souvenirs de votre Roumanie. »

[1] Voyez Guiseppe MARCONI, *Vita del venerabile Labre*, Rome, 1783; — MINI, *Il pellegrino in terra e cittadino della Città di Dio e de' Santi*, etc., 1786; — *Eloge historique de B. J. Labre*; — *Life of the venerable servant of God B. J. Labre*, London, 1850. — Catholiques italiens, français, anglais, se réunissent pour faire l'apothéose de la fainéantise ! Telles sont les conséquences des théories monastiques.

## CHAPITRE VII.

### Le mont Athos.

Nous nous arrêtâmes à Barlad, ville moldave de 15,000 habitants, située sur la rivière qui porte son nom. Au moyen âge, le district de Barlad avait une administration municipale indépendante. Aussi disait-on « la république de Barlad. »

« Je vais, dit l'artiste français, vous raconter aujourd'hui mon voyage dans une république beaucoup plus originale que celle dont nous parcourons maintenant l'ancienne capitale.

« Après avoir obtenu à Constantinople une lettre du « patriarche œcuménique » qui nous recommandait aux supérieurs du couvent du mont Athos, nous nous procurâmes une barque qui devait nous y mener, sans toucher à terre. La traversée me parut très-courte sur ces mers transparentes éclairées par une « lumière divine » (Ἅγιον φῶς). Bientôt la sainte montagne nous apparut surmontée de ses deux pics de marbre et de son église aérienne de la Transfiguration[1].

[1] Que les Grecs nomment métamorphose.

« Le mont Athos est situé au sud de la Macédoine, entre les golfes de Contessa et de Monte-Santo, aux flots d'azur, à l'extrémité de la presqu'île Chalcidique qui ne se rattache au continent que par un isthme étroit défendu par une sombre forêt et de profonds marécages. Le point culminant de la montagne, qui a huit myriamètres de long et dix-huit de circonférence, s'élève à 1950 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son ombre est si vaste qu'au soleil couchant elle traverse, dit-on, l'Archipel, et atteint les rivages de Troie [1]. Pourtant ce n'est point la hauteur de la montagne qui préoccupe le voyageur, — on en trouve aisément de plus élevées, — mais l'admirable climat de cette délicieuse solitude, dans laquelle vit une population de cinq à six mille âmes, uniquement composée de caloyers.

« On peut affirmer qu'il n'y a point d'hiver au mont Athos. La neige y est inconnue, et jamais la glace n'y interrompt le cours des ruisseaux. L'été y est sans doute très-chaud; mais aux bords de la mer la chaleur de la saison brûlante est souvent tempérée par la brise. D'ailleurs, les monastères et les ermitages ne sont pas construits sur une plage aride comme les côtes de la mer du Nord. Des arbres centenaires, des cèdres aussi beaux que ceux du Liban, des pins azurés, des ifs au sombre feuillage protégent le Ha-

[1] Du moins ce fait est affirmé par CHEVALIER dans un ouvrage estimé sur la Troade.

gion Oros (Ἅγιον Ὄρος) de leur ombre impénétrable. Les eaux de sources innombrables, tantôt paisibles et tantôt roulant en cascades écumeuses, rafraîchissent perpétuellement l'atmosphère. Pour contempler toutes les merveilles de cette belle contrée, il faut, comme je l'ai fait, y passer quelques longues nuits du mois de juin. Un vent tiède qui vient des îles de la mer Égée, corbeilles parfumées semées au milieu des ondes, jette l'âme dans une délicieuse langueur. L'œil ne se lasse pas de suivre les mouvements capricieux des lucioles, qui tantôt étincèlent au plus profond des fourrés de verdure et tantôt s'élancent par centaines dans les airs, pareilles à des étoiles d'un or verdâtre. L'oreille écoute avec ravissement le bruit harmonieux des vagues qui se mêle au murmure du zéphyr, et quand un timide rayon de lune se glisse sous les vastes cèdres, on croit voir les chérubins de l'Éden glisser mystérieusement sur la terre avec leurs ailes resplendissantes.

« Bien des fois j'ai oublié, dans des rêveries sans fin, de songer au sommeil. Combien je m'en félicitais lorsque je voyais l'aube éclairer les mille coupoles dorées des monastères, les petites chapelles et les murs blancs des ermitages sans nombre, à demi voilés par les feuilles digitées du châtaignier ou par les rameaux flexibles des vignes ! Des essaims d'oiseaux, qui ne redoutent point là les piéges ou le fusil des chasseurs, saluaient de leurs chants d'amour l'astre qui verse sur le monde la lumière et la vie. Des dia-

mants liquides scintillaient sur les feuilles luisantes des lauriers roses et sur les fleurs nacrées des cactus. Enfin, tout à coup le son des cloches innombrables se mêlait aux voix de la nature régénérée par le repos, et l'hymne de la création tout entière montait jusqu'aux pieds du trône de l'invisible architecte de l'univers.

« Mon compagnon, plus occupé des livres que des beautés de la sainte montagne mettait toujours, à la manière anglaise, une excellente nuit entre les travaux de chaque jour. Ne pouvant visiter avec le même soin les vingt-trois monastères, nous prîmes la résolution d'étudier les plus importants, c'est-à-dire Hagia-Lavra [1], Vatopédi, Ivirôn et Xilandri, qui sont tous situés sur le versant oriental de la montagne.

« Hagia-Lavra, fondée par le grand Athanase au sommet du cap de Monte-Santo, n'a pas moins de 400 moines, et son antiquité lui assure une vénération exceptionnelle. Vatopédi, qui est presque aussi ancien et qui n'est ni moins grand, ni moins peuplé, est au bord de la mer. L'empereur de Byzance, Jean Cantacuzène, dégoûté du trône, passa cinquante années de sa vie dans les murs de Vatopédi. Ivirôn (Ἰβήρων, couvent des Ibériens ou Géorgiens), bâti au fond d'une anse, compte 500 moines. Grâce aux libéralités des Géorgiens, ses fondateurs, Ivirôn est aujourd'hui le plus

[1] Sainte-Laure ou saint monastère.

riche monastère de l'Athos. Xilandari, situé sur un dernier escarpement de la montagne qui s'abaisse vers l'isthme, est aussi peuplé que les trois précédents.

« Le versant occidental offre moins d'intérêt. C'est de ce côté qu'on trouve le village de Daphni (Δάφνη), le seul port de la presqu'île, partout ailleurs hérissée de rocs inabordables. Entre les deux versants, au point culminant de la montagne, s'élève la petite église de la Transfiguration. Au centre de la péninsule, Kariès, ville peuplée de 1000 à 1200 moines, est considérée comme la métropole (Πρώτατον) du mont Athos. Rien ne me parut plus digne d'être examiné que cette étrange cité. Quoique j'aie voyagé une partie de ma vie, je vous affirme, Messieurs, que je n'ai jamais rien vu d'aussi extraordinaire que Kariès. La ville est divisée en plusieurs rues, presque entièrement occupées par des boutiques sombres, dont les devantures sont très-basses. La plupart des objets exposés dans ces boutiques viennent de Salonique. On y vend aussi toutes sortes d'ustensiles en bois sculpté, des Vierges et des saintes en corne ciselée. On m'a dit sérieusement qu'un moyen assuré de se guérir de la fièvre est de mettre ces morceaux de corne à infuser dans l'eau pendant deux jours, et de boire l'eau au moment où le soleil se lève. La médecine est peu compliquée sur le Hagion-Oros. Cependant il paraît que les moines appelés à Salonique, pour les affaires de leurs couvents, ont soin d'y recueillir quelques recettes médicales.

« Kariès est la résidence des sénateurs et de l'aga. Les sénateurs sont les délégués des vingt-trois couvents, envoyés pour un an à la métropole afin d'y gouverner la république. Ces sénateurs sont ordinairement des igoumènes sortis de charge. Chargés d'administrer les revenus des monastères et d'appliquer les peines disciplinaires, ils ont à leur tête un président, espèce de pape de ce monde exceptionnel. L'aga, représentant du gouvernement turc, doit, avec ses douze soldats, maintenir les moines dans la soumission au padischah, tâche assez facile puisqu'on les a désarmés après la révolution qui a rendu à une partie de la Grèce son antique indépendance. Ce pauvre aga est condamné au célibat tant qu'il réside à Kariès. Les moines sont si hostiles à tout ce qui est féminin, qu'ils aiment mieux priver la péninsule d'œufs et de lait que d'y autoriser le séjour des poules[1] et des chèvres[2].

« Notre première visite fut pour le monastère de Hagia-Lavra où nous conduisit un sentier bordé de caroubiers et d'aubépines. Cette grande et superbe communauté, construite par un empereur de Byzance, a été restaurée par un Roumain, Néagu, prince de Bessarabie.

[1] Ces interdictions bizarres existent aussi chez les moines bouddhistes de l'extrême Orient.

[2] Du reste ils en souffrent peu, les œufs et le lait n'étant pas en Orient considérés comme aliments maigres.

« Hagia-Lavra, avec ses hautes et blanches murailles qui embrassent un espace irrégulier de 120 à 160 ares carrés, a l'air d'une antique forteresse. Nous apercevions au-dessus des murs qui sont percés çà et là de croisées en saillie, des coupoles, des toits bizarres et la cime des cyprès élancés balancée par les vents. A l'entrée du couvent s'élève un porche en style byzantin, formé par un dôme que supportent quatre colonnes de marbre.

« En examinant Hagia-Lavra on peut se faire une idée exacte de la construction des cloîtres du mont Athos. A l'extérieur, ils présentent une agglomération d'angles rentrants et sortants, dénués de toute harmonie. Chaque couvent n'a qu'une porte qu'on a soin de fermer à la nuit tombante. Les fenêtres, très-petites et hors de portée, s'appuient sur de fortes poutres qui servent de consoles. Ces constructions sont peintes en rouge sang. Je crois qu'à Constantinople on nomme ce genre de fenêtres *Shahneshin*. Ces ouvertures éclairent des chambres construites en bois. A l'intérieur, le plan général est un carré, entouré de plusieurs étages de cellules, dont la construction sans solidité et sans symétrie donne une médiocre idée du talent des architectes. Au centre est la principale église environnée d'une foule de chapelles. On aperçoit partout sur les murs blanchis des peintures roides et austères, qui font un contraste singulier avec les belles têtes et les physionomies indolentes des caloyers (καλόγεροι, bons vieillards).

« Après avoir pénétré dans le monastère de Hagia-Lavra par un passage tortueux défendu par trois portes de fer, et parcouru des corridors obscurs dont l'atmosphère est nauséabonde et l'aspect dégoûtant, je fus introduit dans la salle de réception. Les caloyers quittèrent leurs babouches pour monter sur l'estrade placée au milieu de cette salle, et nous allâmes nous asseoir sur des divans très-bas qui font le tour de l'appartement. A hauteur des coussins, sont d'étroites fenêtres qui donnent sur la mer Égée, et d'où l'on aperçoit l'île de Lemnos. C'est là que les moines passent des heures entières sans prononcer une seule parole. J'aurais été tenté de croire qu'ils songeaient aux infortunes de Philoctète, si je n'avais la certitude qu'ils ignorent complétement que Sophocle a choisi Lemnos pour y placer le théâtre d'une de ses plus pathétiques tragédies. Mon compagnon m'assura qu'ils n'avaient que très-peu de livres relégués dans deux petites pièces et couverts de poussière. Mais par compensation leur réfectoire est immense. Il a la forme d'une croix de 30 mètres de longueur en tous sens. Heureux moines, si l'homme n'avait à se préoccuper que de la vie matérielle !

« L'intérieur du monastère qu'on me permit de visiter renferme plusieurs petites cours et deux vastes espaces ouverts entourés de bâtiments à galeries de bois ou de pierre qui communiquent aux habitations. Au milieu de chacune de ces deux cours s'élève une église de grandeur moyenne, ombragée par de vieux

cyprès. La plus grande est précédée d'un dôme doré à l'intérieur, et supporté par quatre colonnes. C'est là qu'on bénit solennellement l'eau sainte le jour de l'Epiphanie. Les portes de l'église sont en cuivre repoussé au marteau et d'une belle ordonnance. Le plan général est celui de la basilique de Saint-Marc de Venise, que plusieurs d'entre vous ont eu récemment l'occasion d'admirer. L'œil est d'abord attiré par les splendeurs de l'iconostase, fouillis de dentelures, de ciselures dorées et de peintures à l'encaustique qui montent jusqu'à la voûte. Les esquisses que j'ai ici dans mon album en donnent une faible idée. En avant sont des pupitres d'une grande richesse. Les peintures de ce temple vénéré offrent un des spécimens les plus dignes d'étude de l'art byzantin, style immuable, qui de Constantinople s'est répandu en Russie, dans l'Asie Mineure et jusqu'au Sinaï. La coupole tout entière est occupée par une représentation gigantesque de Jésus-Christ, peinte sur un fond d'or et dont les traits sont nobles et purs. Au bas de la coupole sont les archanges qui se tiennent debout. Au-dessus, de petits anges, symbolisés par une tête humaine, se détachent de l'azur du ciel. Les pendentifs représentent les quatre évangélistes. Le reste de l'église est couvert de sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Je dois constater qu'en général l'art byzantin aime mieux exprimer la laideur des démons que la beauté des anges, et qu'en cela il diffère profondément des

grands maîtres italiens. Dans les scènes du jugement dernier, un énorme diable est toujours le principal personnage. Ce prince des enfers, horriblement hideux, avec une bouche immense armée de dents formidables, dévore quelques pécheurs dont il semble faire sa nourriture ordinaire, tandis qu'on en voit d'autres nager à ses pieds dans les flammes infernales. Pour faire contraste avec ces hideuses représentations, on peint dans le ciel les bienheureux, vieillards à longue barbe et couronnés d'un nimbe. Parmi eux se tiennent aux premiers rangs les princes et les anachorètes. Les moines ne sont-ils pas dans beaucoup de contrées, comme en ce paradis grotesque, aussi puissants que les maîtres de la terre ?

«Si vous vouliez savoir combien de trésors vous avez accumulés au mont Athos, il faudrait examiner dans l'abside de l'église que j'essaierai de vous décrire, tandis que vous examinerez les croquis que je mets sous vos yeux, un grand nombre d'anciens tableaux grecs. Un de ces tableaux est attribué à saint Luc, qui, dit-on, a peint trois portraits *authentiques* de la Vierge, dont l'un se trouve à Saint-Marc de Venise. Médecin dans les *Actes des Apôtres*, saint Luc est peintre dans les légendes. Tous les fonds de ces tableaux sont dorés, et quelques-uns de ces fonds sont, à la lettre, de véritables lames d'or et d'argent. Presque tous sont entourés de cadres d'argent ornés de pierreries. Quoique Aboula-boud-pacha ait horriblement pressuré les moines, ils ont conservé de

prodigieuses richesses. Je ne citerai qu'un reliquaire donné par un empereur de Byzance, fondateur du monastère. C'est une armoire en or très-pur, d'une hauteur de 49 centimètres environ, fermée par une porte à deux battants. Chaque battant est garni par dehors d'une double rangée de diamants, d'émeraudes et de rubis. Les pans intérieurs des deux portes et toute la surface du reliquaire resplendissent de pierres précieuses. O Roumains, qui n'avez ni écoles primaires, ni universités, ni mines, ni chemins de fer, ni canaux, ni voies ordinaires de communication, que vous êtes naïfs de porter vos trésors dans ces opulents monastères où l'or abonde comme en Californie !

« A Vatopédi, je fus frappé de l'indolence et du luxe des caloyers. Je n'ai vu nulle part, sinon en Allemagne, des tonnes aussi gigantesques. Soixante-dix mules sont consacrées au service des moines, qui ont à leurs ordres un nombre considérable de muletiers et de serviteurs albanais. La Providence a beaucoup fait pour maintenir les gens de Vatopédi dans cet état de prospérité exceptionnelle. Saint Thomas ayant fait une visite à la Panaghia *après* son assomption, elle lui donna sa ceinture, spécifique merveilleux contre la peste... et contre la pauvreté. On a bâti pour cette relique, source de revenus inépuisables, une chapelle isolée. En outre, le ciel veille sur la cuisine des moines[1]. Dans une année de disette,

[1] Un des plus beaux tableaux de Murillo représente des anges faisant la cuisine pour des moines espagnols.

l'huile vint à manquer. Il suffit d'une prière adressée au Tout-Puissant par un caloyer pour remplir jusqu'aux bords les grands vaisseaux de marbre dans lesquels on la conserve à Vatopédi.

« Ivirôn, beaucoup plus grand que Hagia-Lavra, bâti par l'empereur Léon le Philosophe et restauré par un prince de Géorgie, ressemble à une petite ville fortifiée; Xilandari n'est guère moins considérable.

« Dans d'autres monastères, qui n'ont pas la même importance, on retrouve une multitude de souvenirs de la nation roumaine. Sans doute la péninsule de l'Athos compte parmi ses habitants des représentants de tout l'Orient chrétien. Ainsi Coutloumousi est un couvent bulgare et Saint-Elie un monastère russe. Cependant on m'a dit que la plupart des caloyers du mont Athos sont Valaques ou Moldaves. Il ne faut donc pas s'étonner d'entendre parler si souvent au mont Athos de vos princes et de leurs générosités.

« Zographou, célèbre par la richesse de ses ornements, a été restauré en 1502 par Étienne, prince de Moldavie [1], Docheirou l'a été en 1568 par Alexandre, voïvode de Moldavie [2], Caracalla, qui porte le nom d'une de vos villes [3], a été fondé par Pierre, prince

[1] Étienne le Grand.
[2] Alexandre IV, Lepusneanu.
[3] C'est sur le territoire de cette cité valaque que l'em-

de Moldavie, qui, disent les moines, y est mort en odeur de sainteté ; Pandocratoras a été restauré par deux nobles Valaques, Gabriel et Barbu ; Xéropotamos, compte Alexandre, prince de Valaquie, parmi ses principaux bienfaiteurs ; Coutloumousi a été remis à neuf par plusieurs princes de Bessarabie ; Saint-Paul a été fondé par Brancovano, prince de Valaquie [1]. On montre à Saint-Denis, restauré par Néagu et par Pierre, voïvodes de Bessarabie, une magnifique châsse renfermant la tête de saint Jean-Baptiste, laquelle tête vous avez pu, comme moi, voir aussi dans la cathédrale de Gênes. Cette châsse, en argent doré, cadeau de Néagu [2], voïvode de Valaquie, a la forme d'une église byzantine, et le travail en est merveilleux. Le toit est surmonté de cinq dômes d'or ; des portraits de saints sont tracés en guillochis dans seize niches placées de chaque côté et dans huit autres à chacune des extrémités. Cette châsse, qu'on croit avoir été faite en Valaquie, est un des monuments les plus précieux et les plus admirables du moyen âge.

« Mais peut-être trouvez-vous que, cédant à l'entraînement de mes goûts et de mes habitudes, je tarde trop à vous faire part des impressions que j'ai emportées du Hagion-Oros. J'avouerai avec la loyauté

pereur Caracalla établit son quartier général et bâtit la ville qui porte son nom.

[1] Constantin II, Brancovano, 1688—1714.

[2] Néagu I, Bassaraba, 1513—21.

gauloise que les caloyers de ces opulentes maisons m'ont paru peu dignes des sacrifices énormes que vous vous imposez en leur faveur. Gardez-vous de les considérer comme des âmes appelées à la solitude par un irrésistible besoin de se livrer à la méditation des choses éternelles. Le personnel des couvents de l'Athos se recrute d'une manière beaucoup plus simple. Les caloyers envoient tous les ans quelques-uns d'entre eux percevoir leurs rentes en Moldavie et en Valaquie. Ils ramènent avec eux les plus beaux enfants de leurs fermiers, et ceux-ci, tandis que leurs frères supportent chez vous le poids de la chaleur et du jour, prononcent leurs vœux et prennent part à l'heureuse vie des moines.

« Leur existence n'est pas, en effet, aussi pénitente que le vulgaire se le figure. Si leur régime ordinaire se compose de tomates et d'aubergines, s'ils s'abstiennent de fumer, ils usent largement des boissons alcooliques, que la règle n'interdit point, toutes les fois que l'occasion s'en présente. L'usage même de la viande est loin de leur être incomu. Tandis que je logeais à Kariès chez l'aga turc, je fus d'abord fort étonné de voir tous les jours tuer cinq moutons dans son écurie. Cinq moutons, c'était beaucoup pour l'aga, ces douze soldats et moi ! Je m'aperçus bientôt que les sénateurs en rendant visite au fonctionnaire turc ne manquaient jamais de passer par l'écurie et d'acheter un morceau de viande, qu'ils emportaient caché sous leurs longues robes noires. L'aga se prête

naturellement à ce commerce fort avantageux pour sa bourse et nullement contraire à sa conscience. Il comprend très-bien que la religion puisse interdire le vin, mais il rirait de ceux qui croiraient souiller leur âme en mangeant du mouton [1]. Pauvre humanité! Les moines ne sont pas moins habiles à trouver ce que Molière nomme des « accommodements » quand il s'agit de s'acquitter des devoirs de l'hospitalité. Il est vrai qu'on n'exigea rien de moi pour les festins de végétaux qu'on m'avait offerts; mais on me demanda dans tous les couvents pour les « frais de culte » à peu près le double de ce que valaient les légumes des bons pères.

« Je veux admettre un moment que les caloyers sont aussi mortifiés et aussi généreux que le croient les saintes âmes. L'oisiveté les console assurément de tous les sacrifices. Nous autres Occidentaux, nous ne nous faisons qu'une idée incomplète de cette singulière jouissance, qui paraîtrait une torture à des Anglais et un fardeau à mes compatriotes. Au mont Athos, on est bien loin d'être de cet avis ! On y a une telle passion du repos qu'on le préfère au bien-être matériel. L'agriculture y est inconnue, et les six mille habitants de la péninsule la laissent sillonnée de ravins âpres et profonds, avec des chemins que la luxuriante

[1] Jésus-Christ se prononce de la manière la plus nette sur cette question en disant que « ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme. » (St. Matthieu, xv, 11.)

végétation du midi embarrasse tellement qu'un homme seul ne passe point sans peine. Aussi les communications d'un couvent à l'autre sont-elles fort difficiles. C'est une question de peu d'importance pour ces pieuses maisons qui n'ont pas des relations fort amicales. L'oisiveté est partout la mère des discordes et des haines. On se querelle perpétuellement là où on ne travaille point. Un peuple actif ignore presque toujours les dissensions[1]. Les caloyers du Hagion-Oros sont divisés par des schismes sans nombre, comme ces moines dont Erasme s'est moqué avec tant de verve dans l'Εγκώμιον Μωρίας qui se querellent pour la forme d'un capuchon, pour la couleur d'un froc ou pour la longueur d'une ceinture[2]. Sur les pentes verdoyantes du mont Athos la moindre différence dans les cérémonies engendre d'incurables inimitiés. « O mon âme, disait Mélanchthon avant de mourir, tu seras enfin délivrée de la fureur des théologiens ! » Les passions théologiques sont, en effet, les plus redoutables, parce qu'elles se croient sacrées.

« Occupés de leurs vaines discussions, les caloyers laissent leurs bibliothèques dans l'abandon le plus complet. Ils ne lisent que des livres liturgiques et n'écrivent que pour les besoins usuels de la vie. Lorsque mon compagnon leur demandait quels ou-

[1] Tels sont les Anglais, les Hollandais, les Suédois, les Saxons, etc.

[2] Voir la *Suisse allemande*, tome IV.

vrages ils avaient chez eux, ils semblaient fort étonnés d'une pareille question, et trouvaient le Franc bien niais de s'occuper de semblables puérilités. Les arts sont aussi négligés que les lettres, et plus d'une fois je n'ai pu m'empêcher de sourire de la maladresse des moines artistes, qui ne comprennent même plus la valeur des antiques peintures qu'ils possèdent. Ils se croient naïvement très-supérieurs aux anciens maîtres byzantins.

« Il n'est resté du passé qu'un respect aveugle pour les rêveries d'un illuminisme qui entretient le mépris de la science[1] ! Tandis que j'étais au couvent de Caracalla l'igoumène crut m'édifier beaucoup en me racontant l'histoire de Varlaam.

« Nous avons, me dit-il, vu ici un grand nombre de rois, de princes et de patriarches, attirés en ces lieux par l'espoir d'y finir leurs jours dans la paix de Dieu. L'année 1336 fut une des époques les plus importantes pour le Hagion-Oros. Un docte religieux de la Calabre, nommé Varlaam, vint adorer les reliques sacrées de nos sanctuaires. Il y trouva de saints personnages étrangers aux pensées du monde et parvenus, grâce à leur profond recueillement, à un état si complet de béatitude et d'extase, qu'ils lui devaient la

[1] Cette tendance se trouve chez les moines les plus anciens de l'Orient asiatique. — Voyez le savant ouvrage de Bochinger, *La vie contemplative chez les Hindous.*

révélation de la lumière incréée du mont Thabor. Cette lumière, entrevue par les apôtres au moment de la métamorphose[1], fut manifestée à ces hommes illustres qui, après des années de retraite, d'oraison et de pénitence, se détachèrent tellement de la terre, que leurs corps leur parurent éclairés de la splendeur divine. D'abord, la tête penchée sur la poitrine, ils semblaient errer dans l'espace et dans les ténèbres, mais des jeûnes perpétuels, une application sans égale à la méditation des choses divines, les remplissaient bientôt d'une félicité surnaturelle; un rayon de joie inénarrable illuminait leur âme, et ils sentaient leur cœur inondé d'une lumière mystérieuse.

« Varlaam, homme charnel et mondain, osa douter de l'efficacité de ces pieux exercices. On dit qu'il alla même jusqu'à se moquer de ces vénérables pères, absorbés dans la contemplation de la lumière du mont Thabor. Non-seulement il émit des doutes sur les mérites de cette existence ascétique; mais habitué à l'étude et doué d'une incontestable éloquence, il infesta de ses sophismes l'intelligence des autres moines et anachorètes du mont Athos. On prit parti pour ou contre lui. Les discussions dégénérèrent en querelles, de sorte que la montagne-sainte, où l'on ne voyait auparavant que de régulières et tranquilles communautés, devint un théâtre de discorde. Enfin,

[1] Transfiguration.

l'auteur de ces troubles fut, d'un commun accord, renvoyé de tous les monastères. Fuyant l'orage qu'il avait excité, il se retira à Constantinople. Envoyé par l'empereur pour négocier la réunion des deux églises, il échoua dans sa mission, resta en Italie et fut fait évêque de Gérace.

« Il paraît que la lutte de l'esprit scientifique contre les folies de l'illuminisme s'est plus d'une fois renouvelée au mont Athos, et que toujours la science a succombé, vaincue par la routine et par la superstition. C'est l'éternelle histoire des monastères. Dans notre Occident, Roger Bacon, Occam, Campanella et tant d'autres n'ont pas eu un meilleur sort.

« Tandis que je me promenais avec un religieux au couvent de Vatopédi, je m'arrêtai devant une tour blanche et fort élevée qui dominait la mer, et d'où l'on apercevait un panorama magnifique. Quoique évidemment moderne, elle était privée de toiture et tombait en ruine.

« Nous appelons cet édifice « la tour de la fausse science, » me dit le caloyer qui m'accompagnait. Il fut bâti par un grand savant, et porta longtemps le nom d'Académie du mont Athos. Bientôt de nombreux admirateurs se réunirent autour du fondateur de l'Académie. Mais, au lieu de se montrer fermement attaché aux immuables traditions de notre « Atelier des vertus, » ce sage, selon le monde, se mit à ensei-

gner la science humaine, propre seulement à distraire de la contemplation des choses divines et à pervertir les doctrines de nos pieuses maisons. Le goût des innovations et la passion des prétendues réformes commençaient à gagner jusqu'aux paisibles retraites de nos cénobites. La paix du Hagion-Oros était compromise par les disputes et les raisonnements étrangers aux antiques habitudes de nos monastères. Dès qu'il fut constaté que ces semences de discorde provenaient de cette tour, et que c'était le chef de l'académie qui les propageait, malgré sa vie pieuse et austère, malgré les prières de ses adhérents, malgré la puissante protection de l'impératrice orthodoxe, Catherine la Grande, il fut banni du promontoire, le toit de cet édifice fut démoli, et ses élèves se dispersèrent.

« Le moine voulait parler d'Eugène Bulgari, qui avait reçu de Catherine II les fonds nécessaires à son entreprise. Après son exil du mont Athos, il se retira en Russie, et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans archevêque de Cleirsa, jouissant de l'estime et de la considération générales.

« Je demandai au caloyer si les religieux étaient maintenant fidèles aux « saintes traditions de l'atelier des vertus » et si le fantôme de la science occidentale ne venait pas quelquefois les troubler.

« Les muets du Seigneur, me répondit-il avec

gravité, n'ont qu'une prétention, édifier l'Église par de vrais miracles d'abstinence et de macération. A quelques exceptions près, fort peu d'entre eux sont instruits dans les connaissances du siècle. La plupart savent à peine les noms des différentes races qui peuplent la terre. Ce serait en vain qu'on voudrait les engager dans des controverses. Ils rentreraient dans le silence habituel que leur enjoint la perfection évangélique. Ce silence est encore plus absolu dans les colonies de *skiti* (ascètes), qui abondent autour des monastères du mont Athos. C'est dans leurs cabanes que la vie ascétique s'accomplit dans toute sa rigueur. Quelques-uns de ces vénérables ermites, par une longue et patiente contemplation, parviennent à faire jaillir la lumière du Thabor de leur intérieur. Ces privilégiés portent le nom de *hésychastes*[1].

« Ces conversations vous en apprendront plus sur l'esprit qui anime ces couvents du mont Athos auxquels vous avez dédié vingt-huit monastères[2], que toutes mes réflexions. Pour moi, mes convictions s'étaient bien vite formées. Nos études étant achevées, nous profitâmes de la première occasion pour gagner Corfou, et, après quelques jours employés à visiter l'île, nous descendîmes sur le continent et nous nous dirigeâmes vers les Météores de Thessalie. »

[1] Ce mot exprime l'absorption complète en Dieu, le haut degré d'extase auquel ils sont parvenus.

[2] Dix-neuf en Valaquie et neuf en Moldavie.

## CHAPITRE VIII.

### Les Météores.

« Focsani [1], située sur les frontières de la Moldavie et de la Valaquie, est une cité à moitié moldave et à moitié valaque, traversée par le Milkow, qui sépare les deux principautés. Lorsque nous fûmes arrivés au monastère de Saint-Jean où notre vieil ami, l'évêque de Troie, nous reçut d'une manière véritablement princière, nous engageâmes M. de Bonaire à nous raconter son ascension aux Météores.

« L'Ion ou Cachia, dit-il, prend sa source au versant méridional du Pinde, dans la même chaîne qui accompagne la rive droite du Rhédias, en formant la frontière entre la Macédoine et la Thessalie. Du pont de Lozesti, sur lequel on franchit la Cachia, on

[1] Le célèbre historien suisse Jean de Muller cite cette ville comme l'extrême limite de la langue française qui, dit-il, est parlée des frontières de « la Normandie jusqu'à Focsani. » — Voyez la *Suisse allemande*, tome Ier.

met trois quarts d'heure pour gagner la rivière des Météores; et à un quart de lieue de ses bords on entre à Stagous-Calabak. On a devant soi une vallée bien cultivée, qui est arrosée par des eaux de la Cachia. De l'autre côté du Pénée, l'œil suit le développement de la chaîne du Pinde, qui forme une vaste courbe, dont le Pénée baigne la base en s'éloignant de la plaine de Tricala.

« Cette contrée, qui vit tomber les derniers héros de la Thessalie[1], dont la fortune a condamné les généreux efforts, retentit encore du chant de Boucovalas.

Μπουκοβάλας, ὦ μωρὲ, Μπουκοβάλας πολεμᾶ μὲ τοὺς Ἀρβανίτους
Ἢ μωρὲ Ἰάνη πάψε τὸ τουφέκι, πάψε τὸν πόλεμον,
Νὰ καταπάψῃ, ὁ κουρνιαχθὸς, καὶ νὰ μὴ 'ντρέπῃ τὸ ἀσκέρι·
Μετριοῦνται οἱ Τοῦρκοι τρεῖς φοραῖς, καὶ λείπουν τρεῖς 'νομάτοι.
Οὐ δύο 'νάντιοι μὲ αἷμα σκοτωμένοι
Ὁ τρίτος ὁ καλλίτερος κλεῖται 'ς τὸ τουφέκι[2].

[1] Un jeune poëte des îles ioniennes, M. Aristote Valaoritis, a fait revivre dans des chants énergiques le souvenir des héros du Pinde. Voyez Μνημόσυνα, Ἄσματα Α. Βαλαωρίτου.

[2] Boucovalas combat contre les Albanais;
O Jean, cesse de tirer, le combat est fini;
Que les tourbillons de poussière tombent, et que le soldat n'ait pas à rougir.
Les Turcs se comptent trois fois, et il leur manque trois mille des leurs;
Les fils des Grecs se comptent, ils n'ont perdu que trois hommes.
Deux, frappés par-devant, sont morts avec leur sang;
Et le troisième, le plus brave, est étendu sur son fusil.

« Longtemps avant d'arriver à Stagous que les Byzantins appellent Stagi ou les Saints, j'avais aperçu les Météores. Mes regards ne pouvaient se détacher de ces hautes pyramides, les unes pareilles aux obélisques d'Égypte, d'autres à des cônes tronqués, quelques-unes à des statues colossales dont l'ensemble formait, suivant le point de vue, une architecture de monuments entassés, ou des remparts cyclopéens. Je croyais presque avoir sous les yeux un de ces prestiges du mirage qui offrent au voyageur les tableaux les plus fantastiques ; et mes doutes ne se dissipèrent, sans rien diminuer de la grandeur du spectacle, qu'en entrant à Stagous.

« Je m'acheminai vers les Météores, suivi de quelques gens du pays. Nous ne tardâmes pas à nous engager au milieu d'un fourré de halliers, et nous fîmes un quart de lieue parmi les éboulements des cippes entrecoupés de torrents qui les minent, sans pouvoir rien démêler au milieu de leurs colonnades irrégulières. J'admirais ces pinacles, dont les uns sont couronnés d'arbrisseaux, et les autres complétement nus. Comme les pierres levées de certains monuments druidiques, les rochers entourent une plaine verdoyante, sur trois côtés de laquelle croissent de beaux massifs d'arbres. Autour de cet admirable amphithéâtre se trouvent de nombreuses cavernes creusées par des ermites, les unes si hautes qu'elles ressemblent à des nids d'oiseaux, les autres pareilles à des terriers de lapin où les Sarrasins chassaient au

moyen âge les anachorètes qui les occupaient. A cette époque la chasse à l'homme était générale. Les chrétiens ne considéraient-ils pas les juifs comme un gibier dangereux [1] ?

« Homère paraît avoir parlé des Météores en décrivant l'âpre Ithôme, voisine de Tricca [2] que Strabon place dans le voisinage de Métropolis [3]. Cette place n'était plus, du temps de l'illustre géographe, qu'un bourg désert; et Cantacuzène, qui nomme Stagi, ne fait pas mention des Météores, ou bien il les confond avec cette ville située sur les coteaux environnants. Les caloyers font remonter leur présence dans cette région agreste de l'Hestiéotide au delà du siècle de l'empereur Andronic. Ils racontent qu'on y comptait vingt-quatre couvents; mais que les pics sur lesquels ils étaient bâtis s'étant successivement écroulés, ils ont été réduits à sept. Le plus important, appelé Météoron, fut, suivant eux, fondé sous l'invocation de Josaphat, en 1371, par Jean Paléologue. Selon eux, ce prince ne fit que renfermer, dans l'enceinte qu'il construisit, les cellules de quelques anachorètes établis depuis longtemps sur cette pyramide, qui est la plus élevée de tous les rochers des Météores. En 1436, Marie Paléologue bâtit

[1] L'ouvrage publié récemment à Paris sous le titre de *Vrais et faux catholiques*, par un ancien sténographe du *Moniteur*, regrette vivement « ces temps de foi. »

[2] *Iliade*, II, 720.

[3] Τῆς Μητροπολιτῶν ἐστι χώρας ἡ Ἰθώμη.

pour des religieuses un autre monastère qu'elle dédia à la Sainte-Trinité (Ἁγία Τριάδα); et vers l'époque de l'invasion des Turcs, Nectarius et Théophanes de Janina fondèrent en 1536 celui de Varlaam. On ignore les auteurs des couvents de Saint-Nicolas, de Rosaria et de Saint-Étienne, formés des débris de plusieurs autres communautés, que le temps, qui renverse les agglomérations peu solides des Météores, détruisit complétement.

« J'arrivai avec mon compatriote et quelques gens du pays à la base du rocher de Saint-Varlaam, après avoir passé par un sentier étroit entre deux massifs qui ont plus de 90 mètres de hauteur. Au sommet d'une de ces pyramides, nous aperçûmes au-dessus de nos têtes le couvent où je voulais monter. Après nous être tordus le cou en le regardant, et avoir souhaité inutilement les ailes d'Icare, nous prîmes le parti de décharger nos carabines pour appeler l'attention des moines. Nous vîmes aussitôt paraître à une sorte de porte un vieux religieux d'une figure renfrognée qui, après nous avoir interrogés minutieusement sur notre personne et sur le but de notre voyage, fit descendre par le moyen d'une poulie un filet attaché par un crochet. Nous y prîmes place les uns après les autres, et nous commençâmes à monter en tournant dans les airs comme le gibier qu'un sauvage rôtit au bout d'une corde. Mon ascension ne dura pas trois minutes. On me traîna empaqueté dans une chambre où les caloyers ouvrirent le filet pour me

mettre en liberté. Leur air insouciant montrait assez que cette manière de voyager, digne de Cyrano de Bergerac [1], n'avait à leurs yeux aucun inconvénient.

« A peine arrivé sur le rocher je promenai autour de moi des regards curieux. Le plateau peut avoir soixante ares, dont une moitié est occupée par l'église, une chapelle, le réfectoire, la cuisine, la tour du cabestan où l'on monte les voyageurs, quelques dépendances et le logement des moines. Toutes ces constructions environnent une cour pavée assez vaste. Le reste du plateau est réservé pour un jardin que les caloyers, dans leur incurie, négligent de cultiver.

« Le grand couvent de Météoron, auquel j'allai demander l'hospitalité après m'être arrêté quelque temps aux monastères beaucoup moins importants de Hagios-Stephanos (Saint-Etienne), de Hagia-Triada (Sainte-Trinité) et de Hagia-Roseria, est le plus prospère et le mieux tenu du pays. Il y avait bien une vingtaine de caloyers. Les bâtiments ressemblent à ceux de Saint-Varlaam, qu'ils surpassent pourtant en étendue. L'église est précédée d'un porche où les religieux viennent le soir faire la conversation et respirer l'air rafraîchi par l'approche de la nuit. J'ai remarqué dans les fresques de ce portique consacrées aux martyrs d'horribles petits saints barbus qui rappellent les traits des moines d'une manière frappante. Le

[1] Auteur du *Voyage dans la lune.*

culte du laid est fort en vigueur dans les monastères helléniques. Les Grecs sont bien corrigés de cette passion du beau qu'on a tant de fois reprochée à leurs pères ! Nous autres artistes, nous trouvons qu'en Grèce la réaction spiritualiste a dépassé le but, et nous préférons les madones italiennes aux peintures des Météores.

« Le jour de mon arrivée à Météoron l'igoumène me donna à souper avec une certaine solennité. On me fit d'abord étendre les mains sur un de ces bassins perforés dont se servent les Turcs, et un caloyer me versa de l'eau sur les doigts. On me présenta ensuite une serviette brodée pour les essuyer, puis l'igoumène et moi nous nous assîmes sur des coussins devant un plateau de métal chargé de plusieurs mets délicats, et posé sur un tabouret de bois renversé, selon l'usage du pays. Notre festin, quoique maigre, était exquis, et comme les couteaux et les fourchettes semblaient aux religieux une véritable superfluité, il fallut se résigner à mettre les mains dans le plat. Si, tandis que mes doigts étaient imprégnés d'une composition culinaire, ce qui m'arrivait fréquemment, je me sentais l'envie de boire, aussitôt un moine me portait aux lèvres un bol d'argent et une serviette sous le menton. Après le souper je m'éloignai du plateau en élevant les mains que je lavai de nouveau sur le bassin turc. Une tasse microscopique de café brûlant termina cette soirée, qui donne une idée assez exacte de la manière dont les caloyers traitent les hôtes aux-

quels ils veulent donner une idée avantageuse de leur hospitalité. Je me retirai dans ma chambre, celle des étrangers, au milieu de laquelle une longue et mince chandelle fut placée sur un petit tabouret. Grâce à la fatigue, j'y passai une assez bonne nuit malgré les assauts que me livrèrent les puces, hôtes habituels des couvents grecs, et le bruit monotone du maillet[1], qui appelait les moines à l'office.

« Si le mont Athos peut faire un moment illusion sur l'avenir du monachisme en Orient, il n'en est point ainsi des Météores. La décadence est là tellement visible qu'elle frappe les regards les plus distraits. Des vingt-quatre monastères qui couronnaient autrefois ces rochers il n'en reste que sept, encore sont-ils presque vides. Cessez d'y envoyer votre argent et ils ne tarderont pas à devenir déserts. Aucun motif, sauf l'attrait d'une vie oisive, n'y appelle plus les moines. Le mysticisme perd chaque jour du terrain. Quand la sève diminue et se glace au souffle des hivers les feuilles languissent et tombent. L'étude ne saurait non plus remplir les cloîtres des Météores. Les caloyers montrèrent à mon ami encore plus d'indifférence pour leurs bibliothèques que ceux du mont Athos. L'espérance de trouver des manuscrits aux

[1] Dans les monastères helléniques, un des moines appelle la congrégation à la prière en frappant sur une plaque nommée *simandra* dont on se sert au lieu de cloches comme de la *tocca* roumaine.

Météores, que la nature semble avoir placés pour être les archives de la Grèce, y avait attiré, en 1779, le voyageur suédois Biornstall. Il nomme parmi les monastères qu'il visita plusieurs qu'on ne retrouve plus. Il ne découvrit que des fragments connus d'Hésiode et de Sophocle, des sermons, des homélies. Il ne faut pas s'en étonner[1]. On me raconta qu'un frère servant, chargé du soin de la boulangerie, avait brûlé, petit à petit, pour allumer son four, une quantité considérable de manuscrits[2].

« Je sais bien qu'on attribue souvent cette décrépitude à la tyrannie des Turcs. Rien n'est moins exact. L'existence des couvents est plus assurée sur le territoire ottoman qu'en Russie et dans la Grèce indépendante. Le sultan n'a point supprimé un seul monastère de ses Etats, et les Hellènes, à peine libres, en ont fermé un grand nombre. Pierre Ier et Catherine II

[1] Belon ne donne pas une meilleure idée de la science que possédaient de son temps les moines du mont Athos: « Entre tous les six mille caloïers, dit-il, qui sont par la montagne en si grande multitude, à peine en pourrait-on trouver deux ou trois de chaque monastère qui sachent ne lire ne escrire. » (Chap. XL, fol. 37 et 38.)

[2] Si on compare les descriptions des monastères de la Palestine, de l'Arabie, de la Macédoine et de la Thessalie, faites par l'artiste français avec celles que nous devons à la plume de MM. Fallemerayer, Dr Grisebach, Mourawieff, Rob-Curzon, Pouqueville, Papety, Mesdames de Gasparin, Bagréef, etc., on se convaincra sans peine qu'il donne une idée exacte des monuments et des paysages.

leur avaient donné l'exemple. Si Paul Ier et ses fils avaient eu la même énergie, les Russes seraient aujourd'hui complétement délivrés des moines. »

# CHAPITRE IX

## Moscou, ses églises et ses couvents.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis mon excursion à Varatik lorsque j'eus l'idée de profiter de mon séjour dans les environs de Moscou pour faire un pèlerinage au célèbre monastère de Troïtza, que la Russie considère comme un de ses sanctuaires les plus vénérables. Mais en 1854 je pouvais plus facilement qu'en 1848 agir en véritable pèlerine, me mêler à la foule des âmes pieuses qui allaient invoquer saint Serge, et profiter de cette occasion pour étudier les croyances d'un peuple qui diffère si profondément de la nation roumaine. Je quittai donc au mois de juillet l'habitation où je passais l'été pour prendre la route de Kalouga, et me diriger vers l'ancienne capitale de l'empire des tzars. L'état de cette route ne ferait pas croire qu'on approche d'une des plus vastes cités de l'Europe, de la seconde ville de la Russie. En Occident, on aurait même quelque peine à donner le nom de « route » à cette voie coupée de nombreux sillons que les roues ont creusés dans une boue noire

et infecte. Quand cette boue devient sous le soleil de l'été aussi dure que le marbre, les équipages sont exposés à de perpétuels dangers. Les voyageurs qui visitent les bords du Danube et qui s'irritent du mauvais état des chemins trouveraient en Russie bien des occasions de pareilles doléances!

Tout à coup, au milieu de la plaine, Moscou se montra à mes yeux éblouis. Les maisons, jetées sur des collines ou enfoncées dans la vallée, suivent le cours tortueux de la triste Moskva, dont elles animent les bords. Sur le fond assombri de l'horizon, les coupoles dorées, les dômes d'azur, les mille clochers des églises, les maisons innombrables, blanches ou roses, semblaient une apparition merveilleuse de l'Orient dans les steppes glacés du Nord. Ces flèches élancées, ces terrasses, ces bouquets de verdure, ces remparts du moyen âge enveloppés d'une légère vapeur comme d'une gaze transparente captivèrent longtemps mon attention, et réveillèrent dans mon esprit une multitude de souvenirs.

En franchissant la porte de Kalouga, je me rappelais qu'elle avait vu passer en 1812 les débris de cette armée innombrable qui devait servir au vainqueur de l'Occident à mettre sous le joug l'Europe orientale tout entière. Héritier des projets orgueilleux des Césars de Rome, Napoléon ne pouvait se résigner à voir régner à Pétersbourg et à Moscou des princes qui ont plus d'une fois aspiré à l'héritage des

empereurs de Byzance. Le monde chrétien ne lui semblait pas assez vaste pour deux maîtres, ni le trône des Auguste et des Trajan trop élevé pour son ambition. Il fut vaincu, non point comme on l'a dit par les éléments et par la fatalité, mais par la formidable coalition des Latins, des Germains et des Slaves. L'Espagne, la Prusse, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie se réunirent contre l'homme qui avait fait couler sur le continent des flots de sang, et dont les projets étaient aussi hostiles aux nationalités qu'aux chefs des divers Etats.

On chercherait en vain à Moscou beaucoup de traces de la mémorable catastrophe de 1812. La ville rebâtie a conservé son ancien caractère. Les Russes, fort attachés à leur cité sainte, se sont efforcés de lui restituer sa primitive physionomie. La police, dont l'activité embrasse tant de choses, ne s'inquiète pas cependant de l'alignement des maisons. Elle a donc laissé les habitants de Moscou reconstruire leurs rues tortueuses, leurs places irrégulières, mêler les palais aux cabanes infectes, les édifices aux jardins, les somptueux magasins aux misérables boutiques. Aussi vous vous croyez tantôt dans une ville opulente et tantôt dans un pauvre hameau, tant Moscou présente de contrastes inattendus, contrastes qui, du reste, sont l'image saisissante d'une civilisation sortant à peine du berceau, et portant avec les vêtements dorés que Pierre Ier a jetés sur ses rudes épaules les oripeaux de la vieille barbarie.

A une époque où la Roumanie avait reçu, depuis plus de mille ans, « en troupes innombrables[1] » les colons de la ville éternelle qui avaient apporté sur les bords du Danube les mœurs et la culture latines, Moscou n'était qu'un village qui devait toute son importance au Kremlin, forteresse en bois, protégée par une palissade. Vers le milieu du douzième siècle, un prince de Kieff bâtit une église à laquelle il donna une image de la Vierge, peinte par saint Luc, selon l'usage. Vers la fin du quinzième siècle, Moscou s'étendait sur les deux rives de la Moskva et possédait une demi-douzaine d'églises et de monastères. Cette ville est donc née entre une forteresse et une image. Faut-il s'étonner qu'elle soit encore aujourd'hui la ville des couvents et le cœur d'un pays essentiellement militaire ?

Le Kremlin, resté le centre de Moscou, domine du haut d'une colline toute la cité couchée à ses pieds. Le palais neuf, d'une architecture régulière, resplendit de dorures, au milieu des tours bleues, roses ou jaunes aux formes excentriques, effort suprême d'une architecture qui préfère la singularité aux règles sévères de la beauté antique. La coupole dorée d'Ivan Véliki s'élève au-dessus des autres clochers qui l'entourent, et, avec ses remparts épais et crénelés, a l'air de protéger la demeure des tzars et la résidence des anciens patriarches. A l'intérieur du Kremlin, le re-

[1] C'est l'expression d'Eutrope.

gard ne se lasse pas d'admirer une réunion d'églises et de palais, mélange curieux d'édifices de tous les temps. Dans la cathédrale de l'Assomption, l'iconostase est une muraille en vermeil couverte d'images ciselées, étincelantes de pierreries. Cette cathédrale est fière de posséder, parmi d'autres reliques, la tunique du Sauveur. Latins, Germains et Slaves ont, du reste, la même prétention. Trèves, sur la Moselle, et Argenteuil, près de Paris, se vantent, comme Moscou, de conserver la robe de Christ, comme si son esprit et sa charité n'avaient pas plus d'importance que son vêtement ! Mais qui ne préfère de nos jours, — et cette remarque ne s'applique pas seulement à la Russie, — « la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie ? » Si les Pharisiens pouvaient sortir de leur tombe on les canoniserait avec enthousiasme. Pourquoi donc adorer celui qu'ils ont cloué sur un gibet, après l'avoir déclaré « blasphémateur, séditieux et ennemi de César ? » Il est vrai que l'espèce humaine n'a jamais fait le moindre cas de la logique.

Tout près de l'Assomption, l'église de l'archange Michel étale aussi de précieuses reliques. L'Annonciation, pavée en agate, est éblouissante de vermeil et d'or. Parmi les apôtres et les martyrs de ses fresques on voit avec satisfaction ces philosophes grecs qui ont les premiers, en Occident, attaqué les superstitions du polythéisme et qui ont, ainsi que les *voyants* de la Judée, annoncé l'avénement du monde nouveau. Socrate et Platon sont les frères d'Isaïe et d'Ezéchiel.

La Grèce, dont on s'efforce maintenant de diminuer le rôle dans le développement de l'humanité [1], a travaillé comme la Judée à la préparation évangélique.

En faisant quelques pas hors de ce premier espace, du côté de Kitaigorod, on trouve un étrange édifice, église à deux étages, composée de vingt chapelles et surmontée de seize tours de couleurs et de formes différentes. Ce remarquable monument, bâti par Ivan le Terrible [2], est un témoignage toujours subsistant de la barbarie de ce tyran. L'architecte qui l'a élevé fut privé de la vue quand il eut posé la dernière pierre, afin qu'il n'y eût pas au monde une œuvre pareille. Si cette tradition n'est pas vraie, elle est au moins fort vraisemblable. Qui n'a pas présents à la mémoire les caprices sanguinaires des despotes de Rome et de Constantinople? Dans Suétone, dans Tacite, dans les historiens byzantins on trouverait certainement bien des traits analogues. Malheureusement, à la honte éternelle de la nature humaine, les masses admirent souvent des monstres fantasques qui se font un devoir de satisfaire leurs rancunes ou leurs grossiers ap-

[1] M. Edgar QUINET est beaucoup plus juste : « Toutes les fois qu'il s'agira de la Grèce, l'humanité tressaillera de joie d'avoir enfanté un peuple.... ce n'est pas dans un moment de déplaisir ou d'humeur qu'il faut juger ces choses immortelles. » (E. QUINET, *Les Roumains*.)

[2] Terrible est une de ces expressions euphémiques usitées dans les États absolus. Elle donne une idée fort imparfaite de la férocité d'Ivan IV.

pétits. Néron fut regretté ; Ivan IV a trouvé des apologistes et Marie la Sanglante[1] et le *divin* Ferdinand II des admirateurs décidés[2].

Les cinq portes du Kremlin sont décorées d'images plus ou moins miraculeuses. Celle de saint Nicolas a échappé à l'explosion qui fit, en 1812, sauter l'arsenal et qui ravagea la tour et la porte. Une autre qui représente Jésus-Christ et qui orne la « porte sainte » a mis en fuite les Tatars, et jamais les Français, — non moins impies, disaient alors les Russes, — n'ont pu ni la détruire, ni l'enlever.

Ces images sont, ainsi que la Vierge célèbre de la petite chapelle d'Iverski, que je trouvai entourée de selle. On sait combien ce culte est cher aux Orienbougies et de fidèles, l'objet d'une vénération univertaux ! En Occident, au contraire, les grands théologiens du seizième siècle, les Zwingli, les Luther, les Calvin, les Théodore de Bèze, les Farel, les Knox l'ont singulièrement discrédité. Mais, entre l'adoration d'un pur symbole et un spiritualisme exagéré, la raison n'indique-t-elle pas un moyen d'échapper en

[1] Voyez *Les révolutions d'Angleterre* du P. D'ORLÉANS, de la Compagnie de Jésus.

[2] Voyez *Virtutes regiæ* DIVI *Fernandi II*, 1737. — Le livre, aussi en latin de GERMEAU DE LAMORMAIN, sur les *vertus* de cet empereur d'Allemagne a été traduit en français, en allemand, en espagnol et en italien. On sait quelles furent les vertus de Ferdinand d'Autriche !

même temps au fétichisme et au puritanisme ? Si l'intelligence des multitudes n'est pas réveillée par l'impression des objets extérieurs, il est difficile qu'elle s'élève jusqu'au trône de l'Eternel avec la ferveur nécessaire. Et ceux mêmes, étrange contradiction, qui ont rejeté des églises les représentations des événements relatifs aux croyances chrétiennes et l'image des héros du christianisme, ont plus d'une fois suspendu sur les murs hagards de leurs temples les portraits de leurs docteurs. Ils sentaient instinctivement que ces figures aimées devaient leur suggérer de nobles inspirations et les porter plus vivement vers des pensées sublimes. Comment donc refuseraient-ils à leurs frères le droit de s'entourer de tout ce qui rappelle Christ à leurs yeux et à leur cœur ? L'ombre même de ce que nous aimons sincèrement ne nous est-elle pas chère ?

Cependant mon indulgence pour les images ne va pas jusqu'à leur attribuer, comme le peuple de Moscou, tous les prodiges que je lui ai entendu raconter. Ces légendes puériles, je l'avoue volontiers, disposent les esprits sensés à proscrire l'usage de tous les symboles, puisqu'on en fait un si étrange abus. En Russie, la foi du peuple ne tient aucun compte de ces considérations philosophiques. Etrangers à tout esprit critique, les moujiks (paysans) considèrent l'Eternel comme une espèce de divinité nationale qui multiplie en faveur d'une nation élue (la sainte Russie) les prodiges les plus étonnants, qui se sert pour opérer ces

merveilles des reliques et des images pour lesquelles la religion orthodoxe professe une si grande vénération. De même qu'en Italie la multitude voit les madones rouler les yeux [1], et qu'en Espagne les naïfs enfants de l'Eglise romaine sont fermement convaincus de la toute-puissance de la Vierge « trouvée dans un oignon [2], » les Russes vivent en général dans une atmosphère de crédulité [3] qu'on ne comprendrait en Angleterre ou en Prusse qu'en se reportant au moyen âge, c'est-à-dire à une époque où l'ignorance absolue des lois de la nature transformait en miracles les événements les plus vulgaires [4]. Le voyageur qui passe quelque temps à Pétersbourg ne se fait aucune idée de la puissance de ces tendances. Les côtes de la Baltique ont trop subi l'influence de la civilisation germanique pour présenter le génie national dans sa pureté. C'est à Moscou ou à Kieff [5] qu'il faut aller en

[1] Voyez *La Madone de Rimini*, Bruxelles, 1850. — *Relation de l'événement miraculeux qui vient d'avoir lieu à Rimini, extraite du procès authentique dressé par l'autorité ecclésiastique du diocèse*, trad. de l'italien, Paris, 1852.

[2] Voyez François ZUTMAN, *Relation de l'image de la conception de la Vierge trouvée dans un oignon à Alesa en Espagne*, Liége, 1665.

[3] Je ne parle pas de l'aristocratie qui depuis le règne de Catherine II, s'est montrée bienveillante pour les théories voltairiennes.

[4] Voyez Charles LOUANDRE, *De la sorcellerie*.—BERSOT, *Du magnétisme*.

[5] L'empire est divisé en trois métropoles, Moscou, Kieff et Pétersbourg.

contempler les manifestations véritablement enthousiastes. Là, chacun sent qu'il n'aura pas à subir le contrôle assez gênant de la science allemande ; là, au milieu de monuments respectés consacrés aux souvenirs du passé, les plus indifférents sentent renaître en eux les instincts profondément mystiques de la race slave, et s'y abandonnent avec la conviction de trouver autour d'eux la sympathie la plus énergique.

C'est un jour de fête qu'il est intéressant de contempler dans la cité que tout bon Russe proclame « sainte » et qu'il appelle « sa mère, » les élans religieux d'une multitude animée d'une croyance toute primitive. Le son de cloches innombrables remplit les rues de la ville immense, et se prolonge sur les rives de la Moskva. Les monastères et les églises qu'on trouve presqu'à chaque pas ne suffisent point à l'ardeur de la dévotion populaire. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants assiégent les oratoires et les petites chapelles. La plus modeste image, suspendue au coin d'un vieux mur, est entourée de nombreux fidèles, tandis que d'autres personnes courent d'un sanctuaire à l'autre pour baiser les ossements des saints, allumer des lampes ou des cierges et se prosterner devant les moines qui semblent s'attribuer avec une satisfaction à peine contenue une partie des hommages adressés aux habitants du ciel.

Qui ne reconnaîtrait au premier coup d'œil l'influence monastique dans ce culte passionné des sym-

boles? Partout où les congrégations disposent à leur gré des consciences le même phénomène n'est-il pas facile à constater? Qu'on aille à Moscou ou à Rome, à Madrid ou à Kieff, à Pétersbourg ou à Marseille, on trouvera des moines animés du même zèle à concentrer dans l'adoration des images et des reliques toutes les manifestations du sentiment religieux, à substituer au spiritualisme évangélique une religion qui se concilie merveilleusement avec les intérêts de leur bien-être et de leur domination.

Tous ceux qui vont à Troïtza visiter le monastère le plus important de la Russie feront bien de s'arrêter quelque temps à Moscou. A Troïtza, on peut sans doute étudier les institutions monastiques telles que la Russie les a comprises; mais c'est dans l'antique capitale de la Moscovie qu'on peut apprécier l'influence qu'elles exercent sur la nation et sur ses croyances. Or l'observateur le plus superficiel se convaincra sans peine que cette influence ne contribue nullement à élever les intelligences et à populariser une religion vraiment digne du Verbe incarné. Il ne tardera pas, au contraire, à s'apercevoir que les moines entretiennent dans les esprits des superstitions aussi contraires à l'Evangile qu'à la raison. Telle est la conviction que j'emportais en quittant Moscou. Kieff et Saint-Serge [1] avaient produit sur mon esprit

[1] Les célèbres catacombes de Kieff, remplies de reliques, sont dans la ville de ce nom. Saint-Serge est un grand monastère voisin de Pétersbourg.

des impressions que la réflexion et l'étude n'ont fait que fortifier.

Lorsque j'arrivai à la barrière où débouchait la chaussée que j'allais suivre, je m'assis fatiguée sur une des poutres d'un large pont suspendu au-dessus des rails du chemin de fer qui conduit à Pétersbourg. Ma pensée se détourna involontairement de la route que je devais prendre pour se porter vers la bruyante capitale. Quel contraste entre ses réunions et ses bals et le morne pays qui s'étendait devant moi ! — Quoique Moscou soit plus calme que Pétersbourg, on s'y montre cependant fort avide de distractions. La forêt de Sakolinki, que j'apercevais à ma droite colorée des feux du couchant, est, ainsi que les ombrages de Pétrowski, le lieu où les habitants de la vieille cité se livrent à leur penchant naturel pour le plaisir. Des fêtes perpétuelles entretiennent ce penchant au lieu d'éveiller des idées plus sérieuses. On n'a pas comme en France réduit d'une manière raisonnable le nombre des solennités. Les cent cinquante jours de fêtes assurent beaucoup de loisir. On voit alors la population entière se donner rendez-vous à l'ombre des pins de Sakolinki. Les *samovars*[1] dispersés sur le gazon brûlé répandent dans l'air une vapeur odorante. Toute la forêt est remplie de petites tables couvertes de tasses en porcelaine dont le nombre

[1] Le *samovar* qu'on trouve partout en Russie est une bouilloire à thé pourvue d'un foyer et d'une cheminée.

indique assez la prodigieuse consommation de thé que fait la nation russe [1]. Les femmes du monde se promènent en équipages à quatre chevaux [2], qui tournent sur des allées de sable, tandis que le peuple les regarde avec curiosité, ou bien court et chante comme ces enfants pour lesquels le présent est tout et qui n'ont pas grand souci de l'avenir.

Pour moi, je suivais du regard les coursiers qui entraînent à Sakolinki de jeunes officiers de la garnison; cette machine qui passait comme l'éclair en déroulant son panache de fumée; — ces personnes en deuil qui allaient pleurer sur les dalles du cimetière. Ce tableau ne représentait-il pas les diverses phases de la vie humaine?

[1] Sauf les Russes, tous les peuples qui font un grand usage de cette boisson sont des peuples libres. Tels sont les Anglais, les Hollandais, les Anglo-Saxons des États-Unis. En revanche, les nations qui boivent du vin, Italiens, Espagnols, Français, etc., ne parviennent pas à conserver un gouvernement constitutionnel.

[2] Autrefois, à Moscou comme à Pétersbourg, toute personne d'une condition un peu élevée n'allait qu'à quatre chevaux attelés à longs traits. Les deux de devant étaient menés par un petit postillon monté sur l'un d'eux. Cet usage se perd de plus en plus.

## CHAPITRE X.

### Hatkoff.

Il était cinq heures du soir lorsque je quittai le pont avec mes quatre compagnes pour suivre la route de Troïtza. Nous prîmes le parti d'accoster un groupe de pèlerins qui comme nous se dirigeaient à pied vers le monastère. Tous se mirent en marche après avoir fait le signe de la croix en se tournant vers l'Orient. A mesure que j'avançais mon imagination m'exagérait un peu les difficultés de l'entreprise. Les sombres bois, rideaux mystérieux, qui s'élevaient de toutes parts et fermaient l'horizon, les légendes sinistres que racontaient les vieilles femmes, ce voyage avec des inconnus, tout finissait par m'impressionner.

Une paysanne âgée de Stalbowa, nommée Marphoucha, qui m'avait accompagnée, se signalait par son éloquence intarissable et ses fantastiques récits. La passion des pèlerinages est universelle en Russie. A peine un village est-il victime d'un fléau, qu'on se rassemble pour charger quelque moujik ou quelque

*baba* [1] d'aller visiter, au nom de ses concitoyens, une image miraculeuse ou un couvent renommé par les pieuses traditions qu'il rappelle. De vieilles femmes parcourent ainsi à pied des distances incroyables et partent sans préparatifs pour aller de la Sibérie à Kieff ou de Kicheneff à Troïtza, sans se préoccuper plus que les oiseaux du ciel de la nourriture, du vêtement et du gîte. Aussi Marphoucha souriait-elle de mon air d'embarras et, comme pour m'aguerrir, se plaisait-elle en d'effrayants récits. Elle ne tarissait pas sur les merveilles de Kieff, et je me gardais bien de lui dire que j'avais vu en 1849 les sanctuaires de cette métropole célèbre. J'aurais craint de paralyser l'essor de son imagination.

« Je ne voyageais pas, *bârynia* [2], disait-elle, dans les forêts des rives du Dnieper, avec la même sécurité que dans ce pays. En effet, quel pèlerin isolé ne redouterait les piéges de la Roussalka [3]? Tantôt suspendue aux rameaux des arbres, elle s'y balance en sanglotant comme un enfant abandonné. Tantôt cachée sous les ondes, elle chante d'une voix harmonieuse qui pénètre jusqu'à l'âme. Malheur au voyageur assez crédule pour prêter l'oreille à ses gémissements et pour chercher dans les bois d'où viennent

[1] Femme avec une nuance ironique comme dans le mot français commère.

[2] *Bârynia*, féminin de *bârine*, maître, seigneur.

[3] Fée des bois ou naïade.

les accents plaintifs ! Bientôt on verrait son cadavre suspendu à la branche d'un chêne, tandis que le démon à la verte chevelure ferait retentir la forêt d'un rire insultant. Malheur à celui qui se laisserait attirer au bord des eaux par ses chants magiques ! Entraîné par un tourbillon jusqu'au fond des abîmes, il deviendrait la proie de ces êtres maudits dont la beauté cache aux yeux des mortels faciles à séduire la perversité vraiment infernale [1].

« Les *leschis* [2] sont surtout redoutables aux jeunes personnes, dit gravement Marphoucha en se tournant du côté de la fille du pope (prêtre) de Stalbowa, qui était du pèlerinage. N'oubliez pas en allant chercher des champignons dans les bois de vous signer si vous apercevez quelque objet étrange ou si le son de la cloche sacrée parvient à votre oreille. Défiez-vous surtout de ces baies si rouges qu'elles éblouissent les yeux, de ces champignons tellement énormes qu'ils ne peuvent naître que par un pouvoir surnaturel ! Le *leschi* n'est point, — ne l'oubliez jamais, — familier comme le *domovoï* [3], dont on n'a guère à redouter que des fantaisies et des malices [4]. La fille que le *leschi* saisit dans l'épaisseur des bois est bien sûre de

[1] Le *Vodianoï*, de *voda* eau, attire aussi ses victimes au fond des ondes.

[2] Espèce de faunes, de *less*, bois.

[3] De *dom*, maison, espèce de lutin.

[4] Le *domovoï* ressemble assez au *servant* de la Suisse française.—Voyez OLIVIER, *Chansons lointaines*, Le servant.

ne revoir jamais son *isba!* (chaumière). Apprenez donc à le craindre presque autant que Trichka (l'antechrist).

« Mais, comme je vous l'ai dit, les environs de Kieff sont plus dangereux que tout autre endroit de la Russie. Les sorcières de l'empire s'y donnent rendez-vous; parce que là, dit-on, les faux dieux avaient autrefois des temples vénérés. Elles arrivent au-dessus de cette cité sainte montées sur des manches à balai ou changées en chouettes, en corbeaux, en chats noirs [1]. Aussi entendez-vous sur les bords du Dnieper le cri d'une chouette ou le miaulement d'un chat, ne craignez pas de l'attribuer à quelque sorcière qui ne peut retenir sa langue. » En prononçant ces paroles la *baba* crachait d'un air de dégoût et de mépris [2].

Nous marchions avec ardeur tandis que Marphoucha nous racontait avec une bonne foi complète l'histoire de ses pèlerinages. Vers minuit nous vîmes

[1] Les Juifs de l'Alsace croient aussi à cette dernière métamorphose. — Voyez dans la *Revue des deux Mondes* de 1857 l'article de M. Daniel STEUBEN.

[2] En Russie, les gens du peuple crachent à chaque instant. Une vieille superstition enseigne que c'est un excellent moyen de chasser le diable toujours disposé à profiter de la distraction d'un honnête chrétien, pour se loger dans sa gorge. On dit aujourd'hui dans beaucoup de pays que Satan préfère les tables à toute autre résidence.

briller les feux de quelques maisons qui nous annonçaient le bourg de Maticheff. A peine eûmes-nous passé sous une poutre peinte en rouge et en noir qui représente une barrière, que de tous côtés se montrèrent des femmes d'assez mauvaise mine, gesticulant, parlant, criant, avec une singulière animation. Je me croyais dans une ville d'aliénés quand on m'apprit que ces aimables personnes venaient nous offrir un gîte. Si quelque chat noir s'était trouvé là, les conseils de Marphoucha m'eussent certainement empêchée de me confier à elles. Mais n'entendant ni miaulement, ni cri de chouettes, je me décidai à suivre avec mes compagnes celle de ces sorcières qui m'inspirait le moins de répugnance. Dans les contrées à demi civilisées, on s'imagine difficilement quelles bizarres physionomies on peut rencontrer en s'écartant des villes. L'hôtesse qui se proposait de nous loger avait une de ces figures. Cependant ses paroles étaient fort engageantes. Elle prenait à témoins tous les saints du paradis qu'il n'y avait pas dans les environs de toit plus hospitalier que le sien ; qu'elle demeurait seule avec sa sœur dans une maisonnette neuve et propre, et que jamais homme n'avait osé franchir sans permission ce seuil respecté. D'ailleurs, ajoutait-elle, vous n'avez plus que deux pas à faire [1] pour vous en assurer.

[1] La Russie est tellement vaste qu'on s'y fait des distances des idées singulières. On nomme voisin quelqu'un qui est à 150 verstes (kilomètres) de l'endroit où on demeure.

Ces belles promesses ne me laissaient pas sans inquiétude. J'avais assez voyagé en Russie pour savoir quel est le véritable sens de « deux pas » et quelles ressources les auberges présentent au voyageur. En Suisse il existe, même au fond des Alpes, des logements confortables. Mais dans l'empire russe de vastes hôtels sont souvent dénués des choses les plus essentielles. Le voyageur doit porter dans ses bagages tout ce qui lui est nécessaire. L'hôtelier se charge de lui fournir l'eau chaude pour le thé, une table et des chaises. Le touriste assez étourdi pour s'embarquer sans vivres n'aura d'autre ressource que de pénétrer dans la salle fétide où se tient l'aubergiste et sa famille. Il y trouvera les jours gras une détestable soupe aux choux et les jours maigres des champignons pareils à une semelle de soulier et des queues de poisson séchées. Mais il faut du courage pour braver l'atmosphère infecte de ces antres !

L'appartement où notre commère nous introduisit, après une course qui nous parut assez longue, n'était pas plus attirant. Lorsque nous eûmes traversé une cour d'un aspect sombre et malpropre, et poussé une porte tombant de vétusté, nous entrâmes dans une chambre où ronflaient deux hommes couchés sur le plancher et vêtus assez simplement, pour que leur lourd sommeil ne fût pas gêné par leurs habits. Je me hâtai de battre en retraite avec mes compagnes, malgré les protestations de l'éloquente mégère dont je craignais que les cris éveillassent les grossiers personnages établis chez elle.

Nous n'étions pas au bout de nos tribulations. Malgré notre lassitude il fallait découvrir un toit moins inhospitalier. Nous finîmes par obtenir, après des recherches que la fatigue nous rendait fort pénibles, une espèce de cave pavée en briques rouges. Un énorme poële, une table en chêne et un étroit banc de bois longeant la muraille étaient les seuls meubles de cet appartement enfumé, éclairé mélancoliquement par une *loutchine*[1] plantée dans le goulot d'une bouteille. Bientôt on apporta le *samovar* qui remplit toute la chambre d'une vapeur parfumée. Le thé me parut excellent. Une longue route et l'appétit rendent fort accommodant.

Après avoir vidé cinq ou six tasses, Marphoucha, qui avait appris par l'expérience de ses pèlerinages combien les lits sont rares en Russie, se précipita vers la porte : « Il ne suffit pas de bien souper, dit-elle, il faut encore dormir, mais si je ne m'occupe pas de chercher de la paille, il est probable qu'on ne songera guère à nous en donner. Aide-toi, le ciel t'aidera ! » — L'action suivit immédiatement les paroles. La vieille pèlerine revint avec un panier de foin et finit même par en obtenir une plus grande quantité. Mes compagnes ayant murmuré une prière et s'étant prosternées trois fois, selon l'usage russe, s'endormirent d'un profond sommeil. Pour moi, j'avoue que j'eus beau me tourner cent fois sur mon tas

[1] Fragment de sapin qui sert de chandelle.

de foin, il me fut impossible d'y goûter un instant de repos. Il me semblait à chaque instant entendre des pas retentir dans l'appartement. Une fois, bien convaincue que je n'étais pas dupe de mon imagination, j'appelai Marphoucha, et la vaillante paysanne, armée de son bâton, fit rétrograder un domestique qui venait chercher le samovar, « persuadé, disait Marphoucha, qu'il n'avait pas à se gêner avec des gens de condition aussi modeste. »

Quand le premier rayon du soleil brilla à l'horizon je me hâtai de réveiller les pèlerines. Avec quel bonheur je quittai Maticheff pour m'élancer dans les champs! Au milieu des bois et des prairies je contemplais avec délices la voûte azurée du ciel, les vapeurs légères qui enveloppaient la terre d'un voile transparent, les fleurs à demi fermées où perlaient encore les gouttes de la rosée. Partout se montraient des groupes qui, comme nous, se dirigeaient vers Troïtza, mais qui, n'ayant pas même eu à leur disposition une triste cave pour passer la nuit, s'étaient contentés de se coucher parmi les broussailles sur la terre humide. Aucun peuple ne se préoccupe moins de son bien-être que le peuple russe. En Russie, le mot confortable n'a de sens pour personne.

La route de Troïtza, une des plus belles du pays, et qu'on appellerait détestable en Occident, est du moins fort animée. Elle est couverte d'une multitude de voyageurs de toutes les conditions. Des familles

entières s'y pressent le havre-sac sur l'épaule, vieillards à longue barbe, enfants joyeux d'un spectacle tout nouveau, femmes aux pieds nus, voitures massives chargées de pèlerins, équipages élégants qui mènent au sanctuaire révéré quelque couple aristocratique. Mais tandis que les personnes du grand monde s'entretiennent d'un proverbe d'Alfred de Musset, du nouveau roman de M. Alexandre Dumas, du feuilleton hebdomadaire de M. Jules Janin, les pauvres prient de tout leur cœur, et font devant chaque chapelle ces signes de croix sans fin qui jouent un si grand rôle dans la dévotion des Russes. Mais leur pieuse ardeur ne les empêche pas de tendre la main avec empressement quand ils voient passer quelque *bârine* (seigneur) et de concilier le goût des *kopeks* (centimes) avec l'honneur dû à saint Serge.

A mesure que nous avancions, le nombre de nos compagnons de voyage augmentait. Cependant l'heure matinale retenait encore au lit beaucoup de gens. En effet, il était à peine cinq heures lorsque nous arrivâmes dans un petit village où déjà plusieurs *samovars* bouillaient en plein air et où le *kvass*[1] coulait largement. Je me plaçai avec mes compagnes autour d'une table en face de la cabane d'une pauvre femme. Celle-ci, tout en nous racontant la destinée lamentable de la plupart des siens, n'oublia pas de vanter avec emphase les talents d'une de ses filles, « modiste

[1] Boisson aigre et rafraîchissante.

distinguée, » et elle trouva même le moyen de m'attirer dans son *isba*, où elle me fit admirer au milieu de jattes de lait, de cruches et de pains énormes entassés sur une planche le long de la muraille, un chapeau d'une élégance fort contestable, recouvert de quelques sales lambeaux de toile. Je me hâtai de retourner au grand air. Les *isbas*, dont le pinceau aime à retracer le rustique ensemble, ne sont que des troncs enfumés où les miasmes fétides[1] que produisent les exhalaisons des peaux de mouton, des hommes et des quadrupèdes vivant pêle-mêle, corrompent une atmosphère ordinairement réchauffée par le poële. Les fenêtres de ces habitations, singulièrement primitives, qui protégent les familles des *moujiks* contre les rigueurs d'un interminable et cruel hiver, sont à peine assez larges pour permettre à la clarté du jour d'y pénétrer, et restent hermétiquement fermées, même pendant la belle saison. Le seul ornement qui repose le regard, dans ce désordre et dans cette misère, est l'image sainte, souvent en argent, suspendue dans un coin vers l'Orient, avec une petite lampe ou un cierge de cire jaune, qui, nuit et jour, projette sur elle sa tremblante clarté. Chacun, lorsqu'il a touché le modeste seuil, commence par rendre hommage au pieux symbole, et avant d'avoir fait son salut au doyen de l'habitation, se signe trois fois

[1] Un paysan russe dira volontiers : « Il faut que la chaumière sente l'odeur de l'homme, du chou et du pain chaud. » Hélas ! la pratique n'est pas inférieure à la théorie.

devant l'image qui représente le Sauveur, la Vierge ou un habitant du paradis [1].

Après avoir déjeuné, nous nous remîmes en route, afin de profiter de quelques heures de fraîcheur que la matinée nous promettait encore. La température de la Russie est extrême, aussi brûlante en été qu'elle est glaciale en hiver. On passe en peu de temps du climat de la Sibérie à celui de l'Espagne. Pour résister à de pareilles transitions, il faut une organisation qui se soit lentement développée sous ce ciel sévère. De même que chaque contrée du globe nourrit certaines familles de plantes, ainsi chaque race d'hommes ne prospère que dans des conditions climatériques qui ne conviennent pas à une autre. Quand on est né sur les rives de la Dimbovitza on ne peut que languir sur les bords de la Moskva ou dans les marais de l'Ingrie. Quel est l'Italien qui supportera longtemps les hivers de la Norwége?

Aussi, le sommeil n'ayant pas réparé mes forces, ne tardai-je pas à être épuisée. Après le rude hiver de 1854, la chaleur me paraissait d'autant plus

[1] Les Russes ont plus d'un saint dont l'Église orientale n'a point reconnu la canonisation, tels sont Olga, Wladimir, Serge, Alexandre Nevski, etc. Les mêmes divergences ont existé jusqu'à ces derniers temps dans l'Église romaine. Ainsi les Français, ne reconnaissaient pas la canonisation de l'ambitieux Grégoire VII et du sanguinaire Pie V, etc. Il paraît qu'ils s'y sont résignés!

distinguée, » et elle trouva même le mo[illegible]
tirer dans son *isba*, où elle me fit ad[illegible]
de jattes de lait, de cruches et de p[illegible]
tassés sur une planche le long de [illegible]
peau d'une élégance fort con[illegible]
quelques sales lambeaux de [illegible]
tourner au grand air. Les [illegible]
à retracer le rustique e[illegible]
troncs enfumés où les [illegible]
sent les exhalaisons d[illegible]
mes et des quadrupè[illegible]
une atmosphère [illegible]
poële. Les fenêtr[illegible] ...odui-
primitives, qui [illegible] ... essayai de les
contre les rigu[illegible] ...ité les Russes sub-
sont à peine a[illegible] ...pressions changeantes, et
jour d'y pé[illegible] ...ce par la vaillante Marphoucha
mées, mêm[illegible] ...dievitch, personnage très-original,
ment qui, [illegible] ... à notre caravane au dernier village.
cette m[illegible]
suspen[illegible] ...actère et les habitudes de Miron étaient en-
lamp[illegible] ...us bizarres que les goûts de Marphoucha. On
proi[illegible] ...avait chez lui autant de folie que de dévotion. C'é-
qu[illegible] ...it un véritable monomane et les pèlerinages étaient
d[illegible] ...son idée fixe. Mais comme la monomanie n'exclut pas
tout calcul[2], il savait tirer de ses pieux voyages un
revenu très-satisfaisant. Les *saints* de cette espèce ne

[1] Chariot découvert et non suspendu.
[2] Voyez Dr CALMEIL, *De la Folie.*

sont pas rares en Russie. Leur exaltation nerveuse, sincère comme toutes les maladies, se concilie très-bien avec l'esprit de ruse des Slaves septentrionaux. Je n'en finirais point si je reproduisais tout ce que Miron racontait de ses expéditions. Il avait visité le monastère de Solowetsk, dans le gouvernement d'Archangel, *Mater-Bogé* (Notre-Dame) d'Achtyrka, dans le gouvernement de Harkoff, le tombeau de Mitrofane à Woronesch, les couvents de Novogorod, les catacombes de Kieff, etc.

« Si vous semblez, *matouchka* (petite mère), me disait-il [1], trouver désagréable le climat de Moscou, je ne vous conseille pas d'entreprendre le pèlerinage de Solowetsk. Situé dans une île de la mer Blanche, entouré par les brumes glacées de cette mer, battu constamment par les vagues, Solowetsk a été bâti sur le roc, et on n'y voit d'autre végétation que celle des algues marines, d'autre récolte que les coquillages jetés par le flot sur la rive désolée. Aussi je n'y ai point rencontré la même foule de pèlerins qu'à Notre-Dame d'Achtyrka, où l'on accourt de tous les gouvernements de la Russie. Achtyrka, qui n'était dans l'origine qu'un village, est devenu une cité riche et imposante, grâce au concours des fidèles orthodoxes de tout l'empire. Woronesch n'a point sans doute un patron aussi illustre qu'Achtyrka. Pourtant, après la

[1] Les Russes de condition inférieure emploient volontiers les noms de *père* et de *mère* en s'adressant à des personnes d'une classe plus élevée.

mère de Dieu, saint Mitrofane occupe une des premières places parmi les bienheureux, quoiqu'il ait été canonisé dans ces derniers temps. Pendant une disette, il apparut un jour à plusieurs habitants de Woronesch dont il avait été évêque, et leur fit connaître une colline des environs dont la terre pouvait leur servir de nourriture. Cette terre a été depuis nommée « pain de saint Mitrofane. » Ce miracle et plusieurs autres lui ont donné tant de crédit que beaucoup de gens le préfèrent aujourd'hui à saint Nicolas lui-même, qui, après tout, n'était pas russe[1] comme le thaumaturge de Woronesch. »

J'étais assez disposée à plaindre un homme que son ardeur religieuse entraînait à tant de fatigues. Malheureusement son zèle était loin d'être désintéressé. Les objets dont il remplissait sa besace et qu'il rapportait de ces pèlerinages se transformaient toujours en roubles[2]. Le crédule habitant des steppes, qui n'a jamais vu la mer, achète volontiers comme des amulettes, les coquilles de Solowetsk. En outre, l'espèce de folie qui donne à des visionnaires tels que Miron des apparences fort excentriques, passe facilement aux yeux du peuple pour un état d'extase. Les paysans réservent donc leur meilleur morceau et le coin

[1] Saint Nicolas était évêque de Myre, en Lycie, et mourut vers 342. Il ne faut pas le confondre avec saint Nicolas, évêque de Pinara, également en Lycie, qui vivait au VII^me siècle.

[2] Monnaie d'argent qui vaut 4 francs.

le plus chaud de leur *isba* à ces hallucinés dont la bénédiction et les prières leur semblent singulièrement précieuses. Ces hommes ne sont pas, après tout, plus fous qu'un François d'Assise et qu'un Cupertin, et la souplesse dont ils font preuve ne saurait les rendre plus odieux qu'un Ignace de Loyola adoré par les catholiques romains comme le restaurateur de leur Eglise [1]. La vie de Miron Nicolaïevitch était assurément aussi austère que celle d'un Dominique ou d'un François de Paule. On disait qu'une chaîne pesante lui entourait plusieurs fois les reins; qu'il s'imposait des jeûnes rigoureux, et qu'en temps de carême il mangeait seulement trois fois par semaine un peu de pain noir et quelques oignons. Le reste de l'année, il se contentait souvent d'un peu de *prosfora* (pain bénit). Il est vrai qu'en bon Russe sa vertu n'allait pas jusqu'à s'interdire l'eau-de-vie. L'usage excessif qu'il faisait de cette abrutissante liqueur ne diminuait pas, du reste, l'admiration qu'il inspirait. On l'écoutait avec recueillement quand il prêchait ou prophétisait. On croyait qu'il pouvait guérir les maladies. Sa prodigieuse mémoire et son aplomb indescriptible suffisaient à tout. Il récitait les prières et les exorcismes de l'Eglise en ancien slavon, et même en improvisait dans cette langue, quand il n'en trouvait pas dans la liturgie qui pussent convenir à la situation.

Tandis que Miron me racontait quelques-uns de

[1] Voyez CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus.*

ses voyages, nous aperçûmes le camp des Bohémiens composé de tentes brunes dressées sous des sapins. Les Bohémiens que nous nommons en Roumanie *tsigani*[1] ne m'inspiraient aucune épouvante; car j'étais habituée dès la plus tendre enfance aux bizarreries de ces fils errants de l'Hindoustan, débris des castes impures de la société brahmanique, jetés en Europe par le flot des invasions asiatiques. Avant que le *Domnu* de Valaquie Alexandre X Ghika appelât à la liberté les *tsigani* de l'Etat et des monastères, ils y étaient à peu près aussi misérables que leurs ancêtres sur les bords du Gange. On a dit que les moines avaient contribué énergiquement à l'émancipation des esclaves. Mais en France les couvents ont possédé les derniers serfs, et avant qu'un *office* de 1837[2] leur enlevât les leurs, les monastères valaques ne songeaient nullement à en faire des hommes libres.

Les Bohémiens que nous rencontrâmes appartenaient à la classe de ceux qui portaient en Valaquie le nom de *Laïachi* ou nomades. Leurs enfants, presque aussi noirs que les Parias et les Tchandalas de l'Inde, se roulaient nus dans la poussière. Les mères échevelées et à demi vêtues, assises sur l'herbe autour des feux préparés pour leur cuisine, les regar-

[1] Un ouvrage de M. G. Borrow, *The Romany rye*, prouve qu'en Angleterre tout Bohémien se donne pour Roumain.

[2] Le prince Stourdza affranchit en Moldavie les mêmes catégories de *Tsigani* en 1844.

daient à quelque distance. Marphoucha, dont l'orthodoxie farouche supportait avec peine la présence de ces païens, et qui considérait même les Anglais et les Français comme des infidèles, ne put s'empêcher de faire avec son bâton un mouvement menaçant en passant à côté de deux jeunes filles au teint cuivré, tristement assises au bord de la route. Un feu sombre jaillit de leurs yeux longs et noirs, et l'on vit frémir leur taille flexible sous les guenilles rouges à franges jaunes qui n'en cachaient pas complétement la vigueur et l'élégance. Mais elles réprimèrent sur le champ ce rapide mouvement de colère, et prononcèrent une formule banale de bénédiction, dite pourtant d'un ton médiocrement évangélique. La bienveillance avec laquelle je leur adressai la parole parut calmer leur courroux. Elles se levèrent, et, frappant leur tambourin qu'elles agitaient en l'air, parurent se transformer en un clin d'œil. Leurs lèvres épaisses et vermeilles, à demi entr'ouvertes, laissaient voir deux rangées de perles, et leurs joues animées donnaient un éclat plus vif à leur prunelle veloutée. Elles chantaient et dansaient en même temps, et un cri aigu, refrain sauvage *aï jghi, govori aï jghi* [1] *!* qui terminait chaque strophe de leur chanson semblait imprimer à leurs mouvements un élan plus rapide.

Cependant un souffle impétueux a traversé l'espace. Comme un voile funéraire, des nuages épais enve-

[1] Allons, parle, va.....

loppent la voûte du ciel. Bientôt déchirées, ils se heurtent, se brisent et se dispersent dans les profondeurs de l'horizon. Une longue traînée de feu s'en échappe de temps en temps, et les ombres deviennent ensuite plus profondes et plus effrayantes. Du sein de ces masses de vapeurs, des torrents de pluie se précipitent avec fracas sur la terre désolée. Les pèlerines épouvantées, pareilles à ces colombes dont parle Virgile, courent de tous côtés pour chercher un abri: mais elles n'aperçoivent nulle part de toit hospitalier et aucune voix ne répond à leur appel. Le bruit de l'orage s'unit seul à leur voix et se prolonge d'écho en écho. Tout à coup un éclair éblouissant jaillit des cieux, un bruit effroyable retentit, et le sapin séculaire, qui s'élevait à quelques pas de nous, tombe brisé par la foudre. Tous les cœurs, terrifiés s'émeuvent et invoquent l'Eternel. Dans ces moments solennels, l'âme s'élance vers le conservateur des mondes par un sublime instinct.

Peu à peu le vent s'apaise, le firmament s'éclaircit, et les gouttes de pluie tombent des nuages plus rares et plus silencieuses, colorées déjà des teintes irisées de la lumière renaissante, si douce après la tempête. Notre petite troupe, murmurant des actions de grâces, se remet en route. Les paysannes ont repris leur bonne humeur, et, après s'être déchaussées, pour ménager leurs souliers, elles avancent gaîment, en enfonçant dans le sol humide et fangeux. Mais je n'avais pas leur vigueur et je parvins avec peine à gagner

le village le plus voisin. Là, mes forces m'abandonnant complétement, je tombai épuisée. Mes compagnes effrayées de mon accablement coururent en vain de tous côtés chercher un peu d'eau. Je me levai péniblement et me traînai jusqu'à une baraque où j'apercevais quelqu'un à une fenêtre ouverte. La fenêtre se referma sans qu'on parût m'avoir comprise. A quelques pas était un puits dont je m'approchai pleine d'espoir. Malheureusement le seau manquait. Un vieux *moujik* à la longue barbe qui vint à passer se contenta de dire, d'un ton maussade, que l'eau était mauvaise, et poursuivit sa route avec une insouciance évidente pour les souffrances de son prochain. « Ce que l'humanité apprend le plus tard, a dit Daniel Stern, c'est l'humanité. »

J'atteignis enfin un village où j'eus le bonheur de trouver une téléga qui me conduisit avec mes compagnes jusque sous les murs du monastère de Hatkoff, où nous arrivâmes à la fin de la journée.

Hatkoff est un couvent de femmes où reposent les corps de Cyrille, père de saint Serge et de sa mère Marie. Au milieu d'une épaisse forêt, sur de gracieuses collines, on voit s'élever les blanches murailles du cloître. Ces vallons, ce feuillage épais, ces ruisseaux glissant sur la mousse charmèrent mes regards. Notre rustique équipage s'arrêta devant une auberge en bois située en dehors du couvent. On me fit gravir un escalier roide, aux marches inégales, et

on m'introduisit dans une chambre fort sale, aux fenêtres et aux portes disloquées, aux meubles crasseux et pourris. Un petit garçon, qui semblait fier de son tablier blanc, m'affirma d'un air décidé que ce sordide appartement était « la chambre de parade » et je n'en doutai nullement en regardant les lithographies qui pendaient de travers sur les murs. Je m'installai donc avec résignation sur le sopha dont les nombreuses déchirures attestaient les longs services, et j'attendis la soupe aux choux et le gruau noir qu'on préparait pour mon souper.

Cependant le son de la cloche appelle les pèlerins aux vêpres. Après avoir traversé, non sans peine, la cour au pavé rocailleux qui sépare l'hôtellerie du monastère, je m'arrête sous le porche de l'église pour regarder à mon aise les vastes constructions qui m'environnent.

Du fond de petits enclos verts, séparés par un grillage en bois, sortent, pareilles à des ombres, des femmes silencieuses et vêtues de noir qu'on croirait déjà dans l'attitude de l'éternel repos. Pourtant, comme un reste des misères d'ici-bas, elles traînent leur long manteau plissé et un voile de crêpe qui descend majestueusement du haut de leur coiffe pointue, assez semblable pour la forme au bonnet des Cauchoises. Leurs doigts effilés et blancs font mouvoir machinalement un chapelet de laine qu'on dirait un symbole.

de captivité. Sont-ce des vierges résignées ou de tristes prisonnières [1] ?

Pâles et muettes, les nonnes passaient devant moi et entraient dans l'église où je les suivis. Leurs voix éclatèrent en sons mélodieux et mélancoliques, qui ressemblaient à un cri de douleur longtemps contenu. L'église est grande et d'une architecture simple. Mais les peintures d'un mauvais goût, d'un style byzantin dégénéré, blessent l'imagination. Dans tout l'Orient on s'attache beaucoup trop aux traditions théologiques et artistiques de la nouvelle-Rome. J'avouerai franchement que je n'en vois nullement la raison. Luxe sans frein, despotisme [2] et servilité, déplorable décrépitude, voilà tout ce qui reste d'une époque que l'incorruptible histoire nomme avec tant de raison le *Bas-Empire* [3] ! Est-ce l'Evangile qu'on veut servir en défendant avec une ardeur fanatique les mesquines théories que la cour de Byzance, gouvernée par les

[1] En Russie le gouvernement peut transformer les cloîtres en prison; car dans les Etats despotiques la liberté individuelle est privée de toute espèce de garantie.

[2] M. Ampère cite une inscription dans laquelle Constance, empereur chrétien, prend le titre de *Dieu!* —Voyez ses admirables articles sur l'*Histoire romaine à Rome* dans *la Revue des Deux Mondes.*

[3] L'impartialité oblige d'ajouter que la période antérieure qui produisit Caligula, Néron, Domitien, Commode, Héliogabale, etc., tant de monstres dont le nom seul épouvante, n'est guère plus honorable pour l'espèce humaine. Le pouvoir absolu produit toujours ses fruits.

sophistes et par les eunuques, a mêlées au dépôt sacré que le Sauveur a légué au genre humain ? Ne serions-nous plus chrétiens orthodoxes, si, nous attachant au spiritualisme sublime que nos pères ont professé, nous rejetions avec dégoût tout ce que nous ont transmis ces âges de ténèbres et d'imposture, où l'Eglise asservie subissait la volonté capricieuse de despotes ignorants ou insensés, théologiens fantasques, qui transformaient le dogme et la morale du christianisme au gré de leur politique ou de leur imagination. En débarrassant la foi de superstitions contraires à l'esprit du christianisme, que pourrait-on craindre pour l'essence de la religion « en esprit et en vérité ? »

Pourquoi nous rendre esclaves du formalisme des pharisiens, tandis que nous ne craignons pas de désobéir si fréquemment au Maître divin ? Qu'aurait-il dit, celui qui chassa les marchands du temple, s'il avait vu dans la nef de l'église de Hatkoff l'argent circuler de toutes parts ? Ici, c'étaient des cierges que vendait une novice ; plus loin des pains bénits ; ailleurs des images des saints, enfin des brochures sur l'histoire de la communauté. Ce trafic n'était-il pas de nature à faire songer aux paroles du Seigneur :

« IL EST ÉCRIT : MA MAISON EST UNE MAISON DE PRIÈRES ; MAIS VOUS EN AVEZ FAIT UNE CAVERNE DE VOLEURS [1]. »

[1] Γέγραπται· Ὁ οἶκος μου οἶκος προσευχῆς κληθήσεται· ὑμεῖς

Autour de la tombe de Cyrille et de Marie, le prêtre prononçait des paroles funèbres [1] et le chant suave des religieuses accompagnait sa prière. Le plain-chant de l'Eglise russe a le caractère le plus poétique et le plus entraînant. Bartliatinsky, célèbre compositeur, et le général Lvoff ont composé une quantité d'hymnes d'une incontestable beauté. Plus simple et plus calme que le chant uni à l'orgue, qui est en usage en Occident, cette musique repose la pensée et l'entraîne en même temps. C'est un flot d'harmonie qui surgit comme d'un monde invisible, mille soupirs qui se confondent et forment un merveilleux ensemble, des voix qui n'ont rien de terrestre dans leur expression, qui parlent du ciel avec passion, des maux de la terre avec douceur, des consolations éternelles avec une divine éloquence. En Grèce, au contraire, les chants de l'église ne sont qu'un rhythme nasillard, indigne du génie de la race illustre à laquelle l'Europe doit le bienfait de la civilisation et la révélation des arts.

Après les vêpres, deux jeunes sœurs, affables et

δὲ αὐτὸν ἐποιήσατε στήλαιον λῃστῶν. (MATTHIEU, XXI, 13.)

Un autre évangéliste s'exprime ainsi:

« Καὶ ἔρχονται εἰς Ἱεροσόλυμα· καὶ εἰσελθὼν ὁ Ἰησοῦς εἰς τὸ ἱερὸν ἤρξατο ἐκβάλλειν τοὺς πωλοῦντας καὶ ἀγοράζοντας ἐν τῷ ἱερῷ· καὶ τὰς τραπέζας τῶν κολλυβιστῶν, καὶ τὰς καθέδρας τῶν πωλούντων τὰς περιστερὰς κατέστρεψε· καὶ οὐκ ἤριεν ἵνα τὶς διενέγκῃ σκεῦος διὰ τοῦ ἱεροῦ. (MARC, XI, 15, 16.)

[1] On ne doit pas oublier que le père et la mère de saint Serge n'étant pas canonisés, on peut faire des prières pour le repos de leurs âmes.

souriantes, me conduisirent dans un souterrain où était le cercueil nouvellement fermé de Martha Thérassewna, et puis dans la cellule de cette nonne, restée déserte et pleine encore de son souvenir vénéré. Son rouet est demeuré là, et le livre des psaumes, aux pages noircies, est resté ouvert sur l'étroite planche qui lui servait de lit. « Prenez, me disaient les sœurs, en coupant avec respect un bout de laine; car elle était aimée de Dieu celle qui travaillait ici en adressant au ciel les vœux les plus ardents pour cette sainte maison. »

Le soir, malgré les instances des religieuses qui voulaient me garder dans l'enceinte du couvent, je retournai dans ma « chambre de parade, » où j'essayai en vain de trouver sur le sopha quelques heures de repos. L'empereur Julien disait, dans son mépris pour la mollesse de ses prédécesseurs sur le trône des Césars, que sa barbe était « habitée. » Hélas ! mon sopha jouissait du même privilége ! La cloche des Matines me parut donc le signal de la délivrance, et à peine l'office fut-il terminé que nous remontâmes en *téléga*.

## CHAPITRE XI.

### Troïtza.

Après avoir voyagé pendant deux heures au milieu de prairies couvertes de ronces et de troncs d'arbres, j'aperçus enfin, entourés de collines et de sombres sapins, les massifs clochers, les petites tourelles dorées, les hautes murailles de Troïtza. Les rayons purs du matin répandaient leur plus douce lumière sur le vaste cloître et l'entouraient comme d'une auréole divine.

Le pays où est situé le célèbre monastère est une vaste plaine coupée de coteaux et parsemée de bouquets de verdure. Dans un enfoncement de terrain est la petite ville de Troïtza, composée de magasins et d'auberges qui exploitent les pèlerins. M. Louis Veuillot, dans les *Pèlerinages en Suisse*, avoue que les hôteliers d'Einsiedeln sont loin de partager la dévotion des milliers de catholiques romains qui viennent chaque année visiter le couvent des bénédictins suisses. Le zélé adorateur de la Vierge de la Salette

ne serait peut-être pas non plus fort touché de la piété des Troitziens. Ces braves gens ont transformé en bazar la grande place qui touche aux murs du monastère. Je me croyais à Leipzig, dans une de ces foires renommées que j'ai vues plusieurs fois pendant mon long séjour en Saxe, pays éclairé, libéral et [illegible], dont j'ai conservé le plus cher souvenir. Mais si à Leipzig on trouve tous les produits de la civilisation occidentale, les tentes et les baraques en planches de Troitza n'offrent rien de bien intéressant. Des [illegible] grossières, des ustensiles de ménage, des [illegible], des images en bois et en porcelaine représentant les miracles de saint Serge et de saint Nicolas, tels sont les principaux objets qu'on présente aux pèlerins. L'activité fatigante du marchand russe[1] trouve là à s'exercer. Au lieu d'attendre flegmatiquement la clientèle, comme dans les boutiques de l'Allemagne, il la poursuit avec l'ardeur de la cupidité, [illegible] de ses harangues, et pour la retenir s'empare, au besoin, d'un pan d'habit ou d'un pli de robe. Au milieu du tumulte produit par cette foule agitée, les Bohémiennes cherchent une occasion de larcin, et sans respect pour la sainteté de cette pieuse cité, ne craignent point par leur regard de flamme d'éveiller dans le cœur des pèlerins des passions dont leur rapacité sait toujours tirer très-bon parti.

[1] Le négoce et la pêche semblent être les instincts les plus décidés de tout Russe qui n'a point subi fortement l'influence étrangère.

Les murs qui séparent le monastère de la place où se passent ces scènes assez peu édifiantes semblent bien peu épais quand on se rappelle qu'ils ont deux fois soutenu l'effort des Polonais. Au-dessus de cette enceinte brillent les dômes argentés et les coupoles élancées. Toutes ces constructions occupent un immense espace. Il y a là neuf églises et une chapelle, trois corps de logis, un palais occupé par l'académie de théologie [1] et un autre édifice où demeure l'archimandrite [2]. Aussi, même après avoir vu les douze grands couvents de Moscou et les monastères de Pétersbourg et de Kieff, je ne me lassais pas de contempler cet ensemble vraiment imposant, et qui donne une grande idée de la situation des moines dans l'empire de toutes les Russies.

L'histoire de la communauté n'est pas moins intéressante que l'étude de son organisation actuelle. Le métropolitain de Moscou, Monseigneur Philarète, prélat connu par ses écrits et sa volonté peu flexible, a publié en 1822 un *Discours sur la vie de saint Serge*, fondateur de Troïtza au quatorzième siècle. Les miracles éclatent même avant sa naissance. « Au moment où le prêtre allait lire le saint Évangile, dit Son Éminence, l'enfant que la mère portait dans son sein

[1] Sur l'organisation de l'enseignement théologique en Russie, il faut consulter le livre de Mgr MACAIRE, *Introduction à la théologie orthodoxe.*

[2] Supérieur des moines.

jeta un cri, et le répéta après la communion, cri si fort que toute l'assemblée l'entendit [1]. L'enfant vint au monde connaissant déjà les commandements de l'Église et les règles de l'abstinence [2]. Quand sa mère prenait une nourriture trop substantielle, il refusait son sein comme pour lui reprocher sa faute, et le repoussait également les jours de jeûne et de carême. » On le mit à l'école avec son frère, qui fit de rapides progrès. Quant à Serge, il ne put acquérir les éléments de la science mondaine. Son maître le punit, ses camarades se moquèrent de son ignorance; il s'efforça de suivre les leçons qu'on lui donnait, et ne parvint pas à apprendre à lire. Un vieillard inconnu, vêtu d'une robe de moine, qu'il rencontra dans les champs, et à qui il raconta avec douleur les vaines tentatives qu'il avait faites pour s'instruire, prononça une prière avec Serge et lui remit un morceau de pain bénit en disant : « Je te donne ceci comme un signe de la grâce de Dieu et de l'entendement des saintes Écritures. » Puis il le reconduisit chez ses parents et lui ordonna de lire un psaume. L'enfant n'osait, le vieillard insista. Le petit Serge se soumit enfin à l'épreuve, prit le livre qui lui était indiqué et le lut couramment [3]. Le vieillard disparut en disant

[1] Dans une légende de Sakia-mouni, le bouddha prend la parole en naissant.

[2] Lao-tseu avait acquis une telle sagesse dans le sein de sa mère qu'il naquit avec une barbe blanche. Ce mythe chinois est fort ancien.

[3] Cette légende est bien antérieure au christianisme. —

que cet enfant serait plus tard le temple de la Sainte-Trinité.

A partir de ce jour, Serge se livra avec ardeur à l'étude des Écritures. Il jeûna, pria, se macéra le corps, malgré les remontrances de sa mère, qui le conjurait de ménager ses forces. Son père, qui était un riche et puissant boyard de Rostoff, ruiné par une invasion de Tatars, se retira avec sa femme à Hatkoff. De son côté, Serge, suivi de son frère, s'établit au milieu d'une forêt épaisse, éloignée de toute habitation, où il construisit, à quelque distance d'un ruisseau, une hutte pour lui servir de demeure et une église qu'il consacra à la sainte Trinité. Telle fut l'origine du riche couvent de Troïtza (Trinité). Bientôt le frère de Serge le quitta. Le saint resta seul dans sa sombre retraite, exposé à la faim, à la soif, aux rigueurs du froid et aux attaques des bêtes féroces. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-quatre ans, il résista vaillamment aux tentations mondaines [1]. Un jour il rencontra dans le bois un ours affamé, et lui présenta un morceau de pain. L'ours se traîna à ses pieds, accepta la chétive nourriture du solitaire, et revint de temps en temps lui faire une humble visite [2].

Voy. Eugène BURNOUF, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, 196.

[1] Toutes les vies du bouddha Sakia-mouni sont aussi remplies du récit des tentations qu'il éprouva avant de commencer ses prédications. — Comp. saint ATHANASE, *Vie de saint Antoine.*

[2] L'ours joue un grand rôle dans les légendes du moyen

Cependant l'odeur de sainteté du cénobite se répandit dans les environs Des hommes pieux vinrent le trouver et lui demandèrent la permission de s'associer à sa vie austère. Il se forma autour de lui une communauté de douze religieux, qui se bâtirent des cellules pareilles à la sienne, et le choisirent pour supérieur. Cette communauté récitait l'office divin dans la petite église construite par saint Serge. La messe terminée, celui-ci se livrait avec un dévouement infatigable aux plus rudes travaux. C'était lui qui fendait le bois pour les autres frères, portait le grain au moulin, pétrissait la pâte, allait puiser de l'eau pour les cellules, et cousait les vêtements et les chaussures. Il travaillait plus que tous les autres moines, se contentait de la nourriture la moins délicate, et portait le plus mauvais vêtement. Il soutenait par son exemple le courage parfois ébranlé des frères et relevait leur piété par ses exhortations. Une fois la communauté se trouva dans un état de disette effrayant. Elle n'avait plus ni pain, ni grain, et n'avait pris depuis deux jours aucun aliment. Serge se mit en prières, et le lendemain un inconnu lui envoya d'abondantes provisions[1]. Une autre fois les

âge. — Voy. *Christliche Kunstsymbolick und Ikonographie*, article *Bär*. — Un ours ayant dévoré un cheval, saint Corbinien lui ordonna de porter les bagages à sa place. — BOLLANDISTES, VIII septembre.

[1] Un *miracle* de ce genre se trouve dans la vie d'une Russe de ces derniers temps. — Voyez Charles EYNARD, *Madame de Krüdener*.

religieux se plaignirent de l'éloignement d'un ruisseau qui servait aux besoins du monastère. Serge s'en alla dans la forêt, trouva au pied d'un arbre un peu d'eau de pluie, la bénit et il en jaillit une source féconde[1], la même qu'on voit encore aujourd'hui dans un puits entouré d'argent massif. Quelque temps après, il ressuscita un enfant par ses prières[2], il guérit un boyard de ses accès de rage. Ces prodiges le rendirent célèbre au loin et il fut invoqué de toutes parts. Les pèlerinages à Troïtza commencèrent. Les dons affluaient dans la pauvre communauté. La forêt jusque-là si déserte et si sauvage fut traversée par de grandes routes, et des villages s'élevèrent autour des cellules. Une nuit que Serge était en prières, il entendit une voix qui l'appelait par son nom ; il ouvrit la fenêtre, aperçut au ciel une lueur extraordinaire, et devant lui une grande quantité d'oiseaux[3]. La voix mystérieuse lui dit : « Serge, Dieu a exaucé les prières que tu lui adresses pour tes frères ; le nombre de tes disciples égalera celui de ces oiseaux. » Peu à peu la communauté, agrandie, enrichie, s'organisa selon les

[1] Les légendaires affectionnent ce miracle, qu'on retrouve en Occident dans les vies de saint Pol, de saint Josse, de saint Leufroi, de saint Paterne, de saint Efflam, de saint Amé, etc.

[2] Les résurrections abondent dans les vies des thaumaturges occidentaux. Je me bornerai à citer saint Benoît, saint Martin, saint Maurille, saint Alexandre, saint François Xavier.

[3] Dans la mythologie de l'ancienne Égypte, les oiseaux à tête d'hommes représentaient les esprits.

règles des couvents, d'après les avis du patriarche œcuménique de Constantinople. Déjà elle donnait l'hospitalité aux pèlerins, et distribuait aux pauvres le superflu des offrandes qu'elle recevait de toutes parts, quand la guerre éclata. Les Tatars, conduits par un chef redoutable, envahirent la Russie. Le grand prince Dimitri[1] Ivanovitch[2] consulta Serge sur ce qu'il devait faire. L'homme de Dieu, après s'être mis en prières, lui dit de prendre avec confiance le commandement de ses troupes, et de marcher au-devant de ses ennemis. Pendant que la bataille s'engageait entre l'armée du grand prince et les hordes infidèles, Serge priait comme Moïse sur la montagne. Dimitri remporta une victoire éclatante, et pour témoigner sa reconnaissance à Serge, à qui il attribuait le succès de ses armes, il concéda plusieurs domaines au couvent de Troïtza.

La vie du saint fut signalée par une foule d'autres miracles; mais je ne suivrai pas plus loin la légende qui offre cependant de l'intérêt comme expression des croyances de tout un peuple, comme tableau naïf de la fondation et des progrès d'une institution

[1] Dimitri III de Souzdal.

[2] En Russie on joint le nom du père à celui de la personne dont on parle. Ainsi on dira « Dimitri, fils d'Ivan. » L'oubli de de cet usage serait une grave infraction aux règles de la politesse, mais il suffit de l'observer, pour agir d'une manière respectueuse, même envers un personnage d'une condition élevée.

célèbre[1]. Saint Serge mourut en 1391, à l'âge de soixante-dix-huit ans. En 1421, son corps fut enlevé à la tombe pour être déposé dans une châsse, et si on en croit la chronique, quoiqu'il eût été enseveli pendant trente années dans la terre, il n'avait pas subi la moindre altération[2].

Après la mort de l'anachorète, la légende du couvent succède à celle du fondateur. Les Russes étant convaincus de la puissante efficacité des reliques[3] de saint Serge, doivent regarder son monastère comme un sanctuaire inviolable, comme un asile assuré contre tous les fléaux. En 1609, une armée de Polonais, conduite par Sapieha et Lissowski, ne put, malgré seize mois d'attaque, franchir les saintes murailles. Une seconde tentative ne réussit pas mieux.

[1] M. Guizot, *Histoire de la civilisation*, a bien établi quel est, à ce point de vue, l'intérêt des légendes.

[2] On rapporte le même prodige dans la vie d'une fameuse hallucinée de nos jours, la sœur Anne-Catherine Emmerich, religieuse augustine (Voyez *La douloureuse passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*, livre puéril, dont la traduction française a eu tant d'éditions). Le jésuite François-Xavier (Voyez sa vie par le P. Bouhours) a été également préservé de la corruption du tombeau. — Les Orientaux ne regardent comme véritables reliques que celles qui sont conservées d'une manière en apparence surnaturelle. Aussi se moquent-ils des « squelettes et des cadavres pourris » vénérés par l'Église romaine.

[3] Sur ces qualités des reliques, voyez l'Ἐγκώμιον Μωρίας d'Erasme.

Les strélitz[1], soulevés contre Pierre le Grand, n'osèrent pas profaner Troïtza. La peste et le choléra l'ont constamment respecté. Un régiment français, envoyé de Moscou en 1812 pour s'emparer de ses trésors, frappé d'un aveuglement surnaturel, n'a jamais pu en trouver la route. Après tant de merveilles, faut-il s'étonner que les souverains de la Russie l'aient enrichi à l'envi ? Avant le dix-huitième siècle, Troïtza possédait plus de 100,000 paysans. Catherine II lui a enlevé, il est vrai, ces richesses énormes; mais il lui reste bien 300,000 francs de rentes.

Lorsque j'entrai dans l'église, on commençait la messe.

Les églises russes ont presque toutes le même aspect. Sur un édifice carré s'élève une coupole généralement massive, soutenue par un rang circulaire de colonnes et couronnée de la croix posée sur un croissant[2]. A chaque angle, une petite coupole re-

[1] Les strélitz (tireurs) dont l'origine remonte à Ivan IV, étaient les prétoriens de la Russie et la terreur des tzars. Dans les États despotiques si la nation est à la merci du prince, le prince est livré au hasard des conspirations d'une soldatesque égoïste et brutale. Aussi les prétoriens, les janissaires, les strélitz ont-ils à Rome, à Constantinople, à Moscou, disposé du trône au gré de leurs caprices. A Rome les prétoriens ont un jour vendu la pourpre à Didius Julianus.

[2] Probablement pour rappeler les triomphes des Russes sur les soldats de l'islamisme, Tatars, Turcs, Persans, etc.

présente un évangéliste, tandis que la plus grande est le symbole du Rédempteur. Quelquefois il n'y a que trois coupoles, figure de la Trinité. Tantôt les coupoles sont azurées et parsemées d'étoiles d'or, tantôt elles sont argentées, la plupart sont dorées. Rien ne donne aux villes russes une physionomie plus orientale que ces dômes éclatants, qui s'élancent dans les airs et qui resplendissent de tous les feux du jour. Quand, après un éternel hiver, le soleil se décide à percer les sinistres vapeurs du pôle, on est émerveillé de voir briller au milieu des pâles bouleaux et des sombres sapins, l'or et l'argent des édifices sacrés. L'intérieur est loin de produire le même effet. La nef est ordinairement étroite et obscure; des fresques grossièrement peintes et des tableaux vieillis ne font pas beaucoup d'honneur au talent des artistes russes[1]. Cette nef est, conformément aux usages de l'Orient, séparée du sanctuaire par l'*iconostase*. Dans les grandes cathédrales cette cloison est d'une richesse qui prouve le zèle des tzars à embellir les temples. Du reste, on peut dire qu'en travaillant à la splendeur du culte ils s'occupent encore de leur propre grandeur. En effet, sans parler

[1] Cette observation ne s'applique qu'aux artistes qui, travaillant pour les églises, sont obligés de subir les exigences du clergé et non à l'académie des beaux-arts, qui a produit des artistes distingués et contribue efficacement au progrès des arts en Russie. Je dois signaler surtout l'académicien Fricke, paysagiste très-distingué, dont l'album de vues de la Crimée est particulièrement curieux.

des interminables prières qu'on fait à la messe pour eux et pour leur famille, on leur accorde le droit de franchir le seuil de la porte placée au milieu de l'*iconostase*, réservée aux prêtres qui officient, et que les Russes nomment « porte impériale [1]. »

Le moment le plus imposant de la messe est celui de la consécration, quand s'ouvre cette « porte impériale » et qu'on aperçoit le prêtre penché sur le calice dans un sanctuaire éblouissant d'or et de lumière. Les assistants se mettent alors à genoux le front incliné jusqu'à terre. Les prosternations, les signes de croix et les *Gospodi pomilui* (*Kyrie eleison*) répétés à voix basse, tandis que le clergé les chante sur tous les tons, constituent les principales dévotions des Russes pendant le sacrifice. En Orient, comme dans l'Église romaine, la liturgie tient ordinairement lieu de prière. Le culte n'a plus ce caractère spontané et sincère qu'il avait aux premiers siècles du christianisme. Les formules ont remplacé les élans du cœur et les aspirations de l'intelligence. Il en dut être ainsi quand la théocratie succéda au mouvement régénérateur qui transformait le monde et qui savait unir un ordre admirable et une discipline sans égale à toute l'ardeur d'une énergique démocratie [2].

[1] On reconnaît là toutes les traditions de Byzance. Je crois, du reste, avoir prouvé dans les *Orientaux et la papauté*, que ces traditions sont beaucoup plus anciennes que celles de Rome, et que le byzantinisme représente la période antérieure au romanisme.

[2] Voyez FLEURY, *Mœurs des chrétiens*. — NÉANDER,

Après la messe, j'essayai de me rapprocher de la châsse qui renferme les reliques de saint Serge, couverte de riches draperies et environnée d'énormes cierges qui brûlent alentour dans des candélabres ciselés. Je m'aperçus que l'enthousiasme des pèlerins rendrait difficile l'exécution de mon projet. Gentilshommes, *moujiks*, femmes du monde, paysannes, religieuses, se précipitaient vers la châsse avec une sauvage ardeur. Ce tumulte effroyable me donna une singulière idée de la manière dont on comprend dans ce pays les élans de la piété chrétienne. Le spectacle que j'avais sous les yeux ressemblait plus à une scène de pugilat qu'à un épisode de l'histoire de la primitive Église. Si les fidèles ne me semblaient pas assez civilisés, pareil reproche ne pouvait s'adresser aux moines. Leur attitude, leur costume, leur physionomie, tout en eux indiquait des ascètes d'une humeur fort joviale. Leur longue barbe était arrangée avec un soin minutieux, leur chevelure, coquettement partagée en deux bandeaux, descendait sur les épaules en grosses boucles ; plusieurs portaient des robes de velours avec l'aisance de véritables prélats. A l'église, ils s'acquittent de leurs fonctions avec une distraction si évidente qu'on voit bien qu'ils accomplissent une tâche devenue pour eux fort monotone. Quoique je n'aie point visité leurs cellules, des gens bien informés m'ont affirmé que

*Kirchengeschichte.* — GUIZOT, *Histoire de la civilisation.* — MATTER, *Histoire de l'Église.*

cet humble mot ne donne pas une idée exacte de leur spacieuse et confortable demeure. Chacun d'eux dispose d'une chambre à coucher, d'un oratoire et d'un salon de réception. Les tapis et les gravures assez mondaines n'y manquent pas, à ce qu'il paraît.

Les religieux, loin de faire mystère de leur opulence, en semblent, au contraire, singulièrement fiers. Avec quelle ostentation ne montrent-ils pas les trésors qu'ils conservent : étoles, chasubles éblouissantes, mitres ornées de perles, chapes pesantes de broderies en or? Une vaste salle du monastère est du haut en bas remplie de ces riches vêtements, dons des princes et des tzars. La robe grossière de saint Serge, placée au milieu de ces splendeurs, prouve assez comment les ordres religieux commencent par des enthousiastes... et se continuent par des politiques. Cette robe a l'air d'une épigramme en action.

On a souvent en Occident parlé des couvents russes avec très-peu d'exactitude. Les écrivains de l'Église romaine, nécessairement favorables au monachisme, ont exalté les moines russes (le clergé noir) et fait les plus sombres portraits du clergé séculier (le clergé blanc). Il est vrai que les *popes* sont ignorants et grossiers, et qu'ils se consolent volontiers de leur pauvreté et de leur condition précaire, avec une cruche de *kwass*. Ce genre de consolation donne une idée des autres! Mais ils sont laborieux, tolérants,

vraiment humbles[1], tandis que les moines sont oisifs, dogmatiques et orgueilleux. Quoique le pope contribue à la prospérité de l'État en cultivant lui-même son champ, la législation lui refuse tout privilége. Il peut être envoyé en Sibérie et dépouillé, — malgré toutes les lois de l'Église d'Orient, — de son caractère sacerdotal; le gentilhomme le traite avec dédain, et le serf, qui le sait pauvre, sans pouvoir, incapable de s'élever aux dignités ecclésiastiques[2], n'a pour lui aucune considération. Cette condition précaire est assurément digne de sympathie, et les vices qu'elle engendre peuvent être excusés, même par des esprits sévères.

Les moines, au contraire, sont riches et tout-puissants. Celui qui a vu Mgr Philarète, coiffé de la mitre blanche, traîné par une voiture à six chevaux, bénissant dans les rues de Moscou une foule émue, a pu se faire une juste idée de la puissance monastique. Son Éminence ne pouvait-elle pas, sur l'ancien siége des patriarches, braver les fréquentes colères de l'empereur Nicolas, qui faisait trembler l'Europe? Sans doute en principe l'autorité du tzar est sans égale, puisqu'il est à la fois césar et pape dans ses États; mais je crois que les empereurs

[1] En pourrait-on dire autant des curés de l'Espagne, du Mexique, de l'Italie, etc.?

[2] Les prélatures sont exclusivement réservées aux moines. Il en est de même malheureusement dans tout l'Orient. Rien n'est plus contraire à la discipline de l'Église primitive.

de toutes les Russies agissent fort prudemment en comblant les couvents, et spécialement Troïtza, de marques de vénération et de richesses. Le jour où les innombrables bataillons de moines qui couvrent le territoire russe rendraient leur orthodoxie suspecte aux multitudes, le trône impérial serait-il bien solide? Si le pope de Stalbowa s'était montré aussi peu docile que Mgr Philarète, il ne serait probablement pas mort aux environs de Moscou. Mais l'empereur Nicolas lui-même a-t-il jamais songé à faire partir pour la Sibérie l'austère métropolitain?

Après la messe, je visitai les diverses églises et les trésors accumulés dans les murs du couvent. Ces trésors sont tellement immenses qu'il est impossible d'en calculer la valeur. Lorsque cette course à travers un labyrinthe de magnificences indescriptibles fut achevée, nous prîmes un peu de repos auprès du couvent, dans une auberge où on nous servit bientôt du thé et des fruits. Un moine parcourait le corridor sur lequel s'ouvraient les modestes chambres des voyageurs et prélevait un nouvel impôt sur leur piété comme si elle n'avait pas été suffisamment mise à l'épreuve dans l'enceinte du monastère! Hélas! « la question d'argent » joue de nos jours un bien grand rôle dans la question religieuse.

Lorsque le frère quêteur nous eut quittées, je remarquai la mine préoccupée et soucieuse de Mar-

phoucha. Comme je lui demandais la raison de sa mélancolie, elle me répondit après être demeurée un moment pensive : « N'est-ce pas qu'il ne faut pas envier les richesses ? Avez-vous remarqué la grosseur de ces diamants qui éblouissent les yeux autant que les rayons du soleil ? Une seule de ces pierres m'aurait rendue riche !... Pourquoi la mère de Dieu, qu'on dit si compatissante, ne me donnerait-elle pas un de ces diamants dont son image est couverte ? Mais c'est mal d'y songer ! Le pain de chaque jour doit suffire à de misérables paysans comme nous ! »

Ces réflexions de Marphoucha, accompagnées d'un soupir significatif, me firent songer à tout le bien que les trésors enfouis à Troïtza pourraient produire s'ils étaient employés d'une manière réellement chrétienne. Cette place, qui retentissait maintenant des cris de marchands cupides, je l'animais par des fêtes qui me paraissaient vraiment dignes du Dieu très-bon et très-grand. J'y plaçais l'antique autel de la pitié, sanctifié par le sublime esprit de l'Évangile. J'admirais déjà cet édifice grandiose, où je croyais entendre, comme un concert céleste, les bénédictions multipliées des suppliants. Oh ! si ces richesses accumulées, si ces pierreries inutiles servaient à construire, autour d'églises destinées aux prières sincères, de nombreux et vastes bâtiments où les pauvres et les petits trouveraient d'utiles enseignements, des soins touchants, la vraie fraternité promise au monde par le Sauveur ! C'est alors que d'évangéliques vertus feraient de ce

fastueux monastère un monument digne des faveurs du ciel et des bénédictions de tous ceux qui ont consacré leur vie à la défense des droits sacrés du genre humain.

## CHAPITRE XII.

### Les couvents de la Grèce, de l'Arménie et de l'Égypte.

Quelques jours après mon retour à Stalbowa, je reçus la visite de M.*** qui, depuis plusieurs années, voyageait en Asie et en Afrique. Ce gentilhomme joignait à un esprit sans préjugés et naturellement pénétrant une instruction fort solide qu'il avait acquise à l'université de Dorpat. Cette université, fondée en Livonie par le grand Gustave-Adolphe, a conservé dans les provinces baltiques les traditions de la science germanique, autant que le permet l'organisation politique de l'empire.

Après le dîner, pendant lequel M.*** me fit raconter mon excursion à Troïtza, on offrit, selon l'usage russe, une collation qui fut servie sur le vaste balcon, aux piliers ornés de lianes, de la maison en bois, d'où l'on descendait au jardin par un escalier de quelques marches. Le temps était magnifique. Les orangers placés sous le balcon et les vases de fleurs groupés

aux deux extrémités répandaient dans les airs des parfums pénétrants. Devant nous s'étendait, le long d'une fraîche pelouse, une avenue dont les arbres étaient mollement balancés par la brise du soir. A travers un rideau d'énormes bouleaux, au tronc souple et blanc, aux feuilles dentelées, une pièce d'eau brillait des derniers feux du jour. Lorsque nous eûmes savouré les ananas et les melons de Crimée, nous priâmes M.*** de nous dire quelles impressions il avait rapportées de ses pèlerinages dans les principaux monastères de la Grèce, de l'Asie et de l'Égypte.

« Les couvents que j'ai vus, nous dit-il, sont beaucoup plus intéressants que celui de Troïtza. J'ai pu, en effet, visiter les plus anciens cloîtres bâtis par les chrétiens et ceux qui, bien avant eux, ont été construits par les bouddhistes. J'ai vu les monastères fondés par les Antoine, les Pacôme, les Macaire, les Grégoire l'Illuminateur et les sanctuaires où les disciples du bouddha Sakia-mouni[1] font tourner « la roue des prières. »

« A peine arrivé en Grèce, je me dirigeai vers le Megaspileon. En suivant la route qui mène à cette communauté célèbre, je me laissais aller aux plus sérieuses méditations. Je songeais que dans ces murs vétérés, Germanos, son intrépide archimandrite, avait le premier levé d'une main ferme l'étendard

[1] Ou Cakya-mouni. Les Chinois le nomment Fô.

d'azur à la croix d'argent que le plus célèbre de vos poëtes roumains a dignement célébré.

Simbol al libertâti quere esce Christos!
Frumos esci tu în ochi'mi, fâmic fâlfâi în venturi
S'i quât cinstesc norodul quare asta d'i te naît'à!
S'i sfânt mi e aquel sânge cu quare t'au udat
S'i ast fel côtre ceruri de verde au crescut[1].

« Les héros de la grande lutte de 1821 se dressaient devant moi. Kanaris et Miaoulis redoutés sur les mers, Marko Botzaris, pareil à Épaminondas, Mavromichalis, Odyssée, Mavrocordato, Colocotronis, Condouriotis et tant d'autres qui défendirent avec valeur le drapeau de la Grèce régénérée[2]. En traversant une étroite vallée, resserrée entre deux montagnes, il me semblait que ces héros me montraient la route du glorieux monastère. Lorsque j'aperçus au fond de la vallée le mont du Mégaspiléon avec ses remparts de rochers et ses noirs sapins, quand je pus saluer la sainte maison avec ses terrasses et ses toits appliqués sur le roc, ses jardins partagés en carrés, ses pavillons bizarres, je ne pus me défendre d'un sentiment de

[1] Symbole de la liberté qui est Christ,
Tu es beau à mes yeux quand avec orgueil tu flottes au vent!
Combien j'estime le peuple qui t'arbore aujourd'hui!
Il m'est sacré le sang dont il t'a arrosé;
Car vers les cieux il te fait grandir plus fort. (HÉLIADE.)

[2] Voy. TRICOUPIS, Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως; SOUTZO, *Histoire de la révolution grecque.*

respect. La beauté de la situation augmentait sans doute la vivacité de l'impression que j'éprouvais. Assis sur le rocher, le Mégaspiléon domine la vallée aux eaux limpides et murmurantes, aux verts gazons, aux vastes platanes, pareille à ces beaux paysages sur lesquels Claude Lorrain fait briller une lumière idéale.

« Après avoir franchi la dernière terrasse, je m'arrêtai devant la haute porte du monastère. On me fit monter par des escaliers intérieurs, et j'obtins facilement de l'archimandrite la permission de visiter sa maison. Ce religieux, dont la physionomie était fort épanouie, me sembla un successeur assez vulgaire du belliqueux Germanos. Il paraissait surtout préoccupé de l'importance de son couvent « le plus grand du royaume » et de ses revenus, qu'on évalue dans le pays, probablement à tort, à plus de deux millions. Élu par les moines et confirmé par le synode qui gouverne l'Église hellénique, ce personnage important règne jusqu'à sa mort, et ne peut être destitué par le synode que pour des fautes très-graves. Peu de gens ont en Grèce, pays où les richesses n'abondent point, une situation plus considérable. C'est là probablement ce qui explique l'air de béatitude que je remarquai sur son visage.

« Les moyens qu'il emploie pour gouverner ses subordonnés n'exigent point, d'ailleurs, de profondes combinaisons. De même que le canon est « la dernière

raison des rois, » le bâton lui sert de sceptre et fait entrer dans la tête des caloyers récalcitrants le « principe d'autorité. » Avouons pourtant que ses sujets paraissent aussi heureux que ceux du roi d'Yvetot. Ils peuvent, en effet, tout en conservant la propriété et la direction de leur fortune, obtenir du monastère le vin, le pain, les légumes et l'huile. Leurs cellules, garnies de tapis, de carabines et de poignards, sont confortables. Les 50,000 bouteilles de vin dont leur cave est garnie ne les exposent pas à mourir de soif. Ces provisions peuvent même paraître considérables; car un couvent qui possède dans son église[1] la Vierge de saint Luc[2], a le droit de penser qu'il ne manquera jamais de rien.

« Malgré cette protection puissante, les caloyers ne s'en rapportent pas uniquement à la grâce du ciel pour assurer la perpétuité de leur communauté. Les corridors sont remplis d'enfants de dix à douze ans[3], dont l'air hébété fait contraste avec la mine réjouie des religieux. La perspective de servir pendant vingt-cinq ans les prêtres de la maison, avant de parvenir au sacerdoce, n'est guère propre à égayer ces moinillons. Leur seule consolation est de recevoir des visiteurs, qui remplissent toujours le monastère, quel-

[1] Cette église est taillée dans le roc.

[2] Cette madone est sculptée et non peinte. — Saint Luc fut donc à la fois, selon les légendes, évangéliste, médecin, peintre et sculpteur.

[3] On ne reçoit personne au-dessus de cet âge.

que pièce blanche à laquelle ils font un excellent accueil. Mais une fois parvenus à la prêtrise, comme ils seront dédommagés! Ils pourront vivre alors paisiblement dans l'ignorance et dans la fainéantise, et s'occuper à leur aise de conversations oiseuses et de cancans politiques. Le *Siècle* (Αἰῶν) est le journal favori du Mégaspiléon, et mon amour-propre national aurait été flatté des vœux ardents qu'on y fait pour la Russie, si l'absence de patriotisme ne me révoltait pas toujours. De même que je ne pardonnerais pas à un Russe de vouloir être Autrichien ou Prussien, je ne saurais estimer un Grec qui ne paraît faire aucun cas de sa glorieuse nationalité. Malheureusement les moines du Mégaspiléon n'aiment pas plus leur patrie que le travail et la science. Les autres monastères, beaucoup moins importants, ne valent pas mieux et ne rendent à un pays dépeuplé par une guerre d'extermination, d'autre service que de multiplier le nombre des célibataires.

« Les couvents de l'Arménie ont une physionomie plus sévère que les communautés du royaume hellénique. L'Asie chrétienne semble, au premier coup d'œil, avoir le droit d'être plus fière que l'Europe des cloîtres qu'elle a conservés. Mais là encore, la décadence d'une institution condamnée par la Providence est si évidente, qu'il faut s'aveugler volontairement pour ne pas l'apercevoir.... »

Cependant, dis-je au savant voyageur, j'ai en-

tendu des Arméniens parler avec admiration d'Edchmiadzine et d'Utsch-Kilissa. Les habitants de ces cloîtres antiques, disaient-ils, étaient des modèles de toutes les vertus.

« Ces couvents, répondit M. ***, dont la discipline est réellement sévère, méritent d'être étudiés avec le plus grand soin à cause de l'action qu'ils exercent sur un peuple tout entier. Edchmiadzine est spécialement digne d'un examen attentif, parce que c'est un des plus anciens monastères qui existent dans le monde. Aussi ai-je fait exprès un voyage à Érivan pour me faire une opinion définitive sur cette maison renommée. Les descriptions pompeuses que j'en avais lues dans quelques voyageurs augmentaient le désir que j'avais de visiter le cloître fondé au commencement du quatrième siècle par saint Grégoire l'Illuminateur.

« Edchmiadzine est situé non loin d'Érivan, dans la plaine d'Araxes, dont la monotone surface n'offre aucun intérêt. Je m'attendais à voir un édifice imposant. Un petit dôme grossièrement construit, des murailles en terre, de tristes environs, un misérable village où des porcs se vautraient dans la fange, telle fut la scène qui s'offrit à mes yeux. L'aspect de la population était en harmonie avec celui d'une pareille demeure. Quelques moines mal vêtus, au regard fixe et terne, se promenaient nonchalamment dans le couvent. Lorsque j'y entrai, on m'introduisit dans

une longue salle où les archevêques étaient réunis. Cinq de ces prélats étaient assis à une grande table, avec des robes bleues à manches ouvertes, et un capuchon rabattu sur la tête. L'un d'eux, installé dans un fauteuil de velours rouge, représentait le *catholicos* (patriarche) alors absent. C'était un homme d'un extérieur agréable, portant une barbe épaisse dont il semblait assez fier.

« Quand je quittai la ville pour parcourir le monastère, on chargea un archimandrite de m'accompagner. Je ne retrouvai rien des pompes qu'avaient admirées, vers le milieu du dix-septième siècle, trois voyageurs français, Tavernier, Chardin et Tournefort. Au temps de Tavernier[1], on rencontrait fréquemment sur la route des caravanes de marchands et de pèlerins, qui se rendaient à l'église, et de riches Arméniens qui y portaient leurs dons. Tavernier fut étonné des trésors conservés à Edchmiadzine, qui probablement avait su échapper aux mains rapaces des Turcs et des Persans. L'église était splendidement décorée et la vie du couvent égayée par différents jeux. En l'honneur de Tavernier et des négociants chrétiens de la caravane qui l'accompagnaient, le *catholicos* donna un grand combat de taureaux où figuraient huit de ces animaux, dont deux furent tués. Tournefort s'extasiant sur l'excellente culture, sur la fertilité des environs du monastère et sur la richesse

[1] 1651.

de l'église, finit par déclarer qu'Edchmiadzine était « l'image du paradis. »

« Quelle différence entre ces pompeux récits et l'aspect actuel de cette maison ! Aujourd'hui, le jardin est petit, à peine fermé et mal entretenu. Au lieu des œillets et des amaranthes dont parle Tournefort, je ne vis dans cet Éden arménien que des navets, des choux, çà et là un chétif mûrier, un abricotier, un triste olivier sauvage. Pas d'ombre, pas un site agréable ! Dans l'intérieur du couvent, il reste à peine quelques vestiges de cette richesse tant vantée par les anciens voyageurs. Les fenêtres de la chambre du *catholicos*, ornée du buste de l'empereur Nicolas, sont couvertes de peintures persanes. Dans une pièce voisine, où le chef de l'Église arménienne reçoit chaque jour le haut clergé, est une madone de Raphaël, brodée en soie, offrande envoyée des bords du Gange par une fille de l'Arménie. Là se trouve aussi un bas-relief en ivoire, représentant le sacrifice d'Abraham; sur les murailles, on a peint d'horribles scènes de martyres, entre autres les souffrances de saint Grégoire l'Illuminateur, enseveli vivant dans un puits profond. Le *catholicos* a reçu de l'Hindoustan un fauteuil habilement sculpté. Au-dessus de ce fauteuil est un portrait du tzar, dont les prélats ne parlent que d'un ton d'humilité et d'inquiétude. On voit que 'opulence du couvent n'a rien de bien éblouissant.

« L'église d'Edchmiadzine a pourtant conservé de

[illegible] la chambre qui les contient est située au sud-est de l'église, bâtie en 302 par saint Grégoire, et reconstruite plusieurs fois depuis cette époque. L'archimandrite, à qui j'exprimai le désir de voir les reliques, me répondit d'un ton fort grave qu'on ne les montrait qu'avec de grandes cérémonies, des prières et des chants.... pour lesquels on payait un tribu de deux ducats. Si curieux que je fusse de voir la lance du Lavaire et un morceau de l'arche de Noé, je trouvai qu'il en coûtait trop cher.

« La bibliothèque du couvent, qu'on m'ouvrit plus aisément, renferme sans doute des documents précieux. Elle a été longtemps reléguée dans une cave, dans la crainte qu'elle ne fût pillée par les Persans, les Kurdes ou les Turcs. Après la conquête d'Érivan par nos troupes, ces livres ont été transportés dans une chambre, quelques-uns ont été rangés sur des tablettes, mais la plupart étaient dispersés sur le plancher dans un affreux désordre. Cette bibliothèque avait un singulier aspect de désolation. Je demandai au bibliothécaire quel était le nombre de ses manuscrits. Il me répondit qu'il ne le connaissait pas!

« Malgré leur méfiance, les moines commirent l'imprudence de me laisser assister à un examen de leurs élèves. Cet examen prouvait la profonde ignorance des maîtres et des disciples. Un de ceux-ci, âgé au moins de vingt ans, ne put décliner un substantif russe, quoique depuis plusieurs années un archiman-

drite fût chargé d'enseigner cette langue. Le professeur voulant venir au secours de son élève, prouva qu'il n'en savait pas beaucoup plus long.

« J'adressai alors aux jeunes gens les questions les plus élémentaires, entre autres celle-ci : Combien y a-t-il de jours dans l'année ? — Pas un ne put répondre. C'est pourtant parmi de tels étudiants qu'on choisit des prélats pour toute l'Arménie ! Leur instruction se borne à quelques formules insignifiantes, à une machinale répétition des prières et des passages de l'Écriture sainte. Par compensation, les élèves doivent connaître les temps de jeûne d'une manière infaillible. Pour la plus légère infraction aux règlements, pour une distraction pendant l'office, ils sont battus impitoyablement. Est-il étonnant qu'un tel régime éteigne en eux toute vivacité de l'intelligence ? Il suffit de voir leur figure pâle, leur attitude craintive, pour comprendre les funestes résultats d'une pareille éducation.

« Le régime imposé à ces infortunés ne contribue pas peu à ruiner leur santé. A une heure du matin commence l'office, auquel tous les habitants du couvent, excepté le *catholicos*, sont obligés d'assister. Cet office dure trois à quatre heures[1]. A leur retour dans les cellules ou dans les dortoirs, les élèves qui ont

[1] Conformément aux usages de toute église orientale on doit rester debout.

quelques ressources particulières font une collation avant de s'endormir. Mais ceux qui manquent d'argent, doivent attendre jusqu'à dix heures un frugal déjeuner composé d'un peu de soupe ou de lait, de riz ou de poisson. Au temps des jeûnes, le poisson est supprimé. Le milieu du jour est consacré à l'étude; le soir, les chants et les prières recommencent. Puis on se met au lit jusqu'à minuit. Telle est la mélancolique existence des habitants d'Edchmiadzine. La science ou les arts n'introduisent aucune variété dans cette existence fastidieuse. Tout ce qui pourrait donner quelque charme à cette retraite, la musique instrumentale, par exemple, est rigoureusement interdit.

« Le couvent d'Utsch-Kilissa, situé sur les bords de l'Euphrate, est, aux yeux des Arméniens, presque aussi important qu'Edchmiadzine. Son origine remonte jusqu'au commencement du quatrième siècle. Il conserve des reliques qui attirent, des districts les plus éloignés, un grand nombre de pèlerins. Un évêque l'habite avec une petite communauté. Ce prélat et les moines soumis à son autorité vivent de la vie la plus misérable et croupissent dans la plus grossière ignorance. C'est à peine s'ils peuvent lire couramment leurs livres de liturgie. Ils ont dans leur bibliothèque une centaine de volumes qui restent enfouis dans la poussière. Il y a quelques années, un Anglais y trouva un assez bel exemplaire de Moïse de Khoren avec une traduction latine. Un religieux, à

qui il parla de cette œuvre du pontife, qui est une des gloires de l'Arménie, répondit naïvement : « C'est un ouvrage que nous ne comprenons pas. »

« Vous pouvez juger par ce trait de l'importance qu'on attache aujourd'hui aux livres dans ces couvents, qui, dit-on, ont été autrefois les asiles de la science. Les moines de l'Occident, quand ils sont puissants, font brûler sans miséricorde les savants et leurs écrits[1] ; les religieux de l'Orient se contentent de les dédaigner, ce qui vaut du reste infiniment mieux et est plus conforme à la mansuétude évangélique.

« On m'a raconté qu'un voyageur français, fort avide de raretés littéraires, visitait un grand monastère dans le voisinage de la ville de Cavalla, en Bulgarie[2]. La rumeur publique lui avait appris qu'on possédait dans ce couvent isolé de véritables trésors. Pourtant l'igoumène lui affirma que les moines n'avaient d'autres livres que des livres liturgiques, et, probablement pour le consoler, l'engagea à entrer dans l'église, où l'on célébrait alors l'office divin. Là il vit une double rangée de vénérables religieux à longue barbe, dont les pieds reposaient sur d'énormes in-folio. Ces volumes étaient précisément les ouvrages d'une valeur inestimable dont on lui avait parlé. Les membres de

[1] Voyez l'*Histoire de l'inquisition d'Espagne* par le chanoine Jean-Antoine LLORENTE, ancien secrétaire de ce tribunal, 4 volumes in-8°, 1817.

[2] Province de la Turquie, dans la péninsule gréco-slave.

la communauté les échangèrent avec plaisir contre des tabourets recouverts de *ketché* (feutre).

« Je ne veux pas quitter les rives de l'Euphrate sans dire un mot des monastères Jacobites. Dans les districts de l'ancienne Susiane (Khousistan), on rencontre beaucoup de Jacobites ou disciples du moine Eutychès, condamné par le concile général de Chalcédoine. Leurs couvents, la plupart fort anciens, sont fortifiés. Dans le Kurdistan, j'ai vu se dresser sur la cime des rochers les châteaux monastiques des Nestoriens, adversaires d'Eutychès. Après que les sectateurs de Nestorius eurent été déclarés hérétiques par le synode œcuménique d'Éphèse, un grand nombre, pour échapper aux persécutions ordonnées par l'empereur Théodose II, se retirèrent chez les païens de la Perse et de l'Arabie. Ils se sont répandus, en Asie, jusque dans l'Hindoustan [1] et jusqu'aux frontières de la Chine, et l'on affirme qu'ils ont exercé une certaine influence sur les populations bouddhistes [2]. Leur chef spirituel, qui prend le nom de patriarche, résidait autrefois dans la ville de Dschulamerk. Mais cette ville ayant été en 1843 saccagée et pillée par les

[1] Les chrétiens de saint Thomas que les Portugais trouvèrent au seizième siècle, sur la côte de Malabar, étaient des Nestoriens.

[2] Le fameux prêtre Jean, dont on s'est tant occupé au douzième et au treizième siècle, était selon plusieurs savants un pontife nestorien. Il est plus probable que c'était le Dalaï-Lama du Thibet.

Kurdes, je trouvai le patriarche établi dans un village fortifié. Ce prélat semblait, aussi bien que les moines de sa secte, livré à un grand découragement. Les protestants de Boston avaient profité de ces dispositions pour organiser une mission au milieu de ces contrées sauvages. Leur propagande n'était pas de nature à rendre la prospérité aux couvents de la secte de Nestorius.

« L'Égypte ne devait point me montrer la vie monastique dans une situation plus prospère. Vous savez que c'est dans cette contrée que les chrétiens de l'Église d'Afrique essayèrent pour la première fois d'introduire dans la religion de Jésus-Christ les institutions monacales de la haute Asie. Les monastères égyptiens les plus anciens remontent donc à une époque où les Césars n'avaient pas encore embrassé le christianisme. Les couvents de Saint-Paul et de Saint-Antoine se vantent d'être élevés sur les lieux mêmes où les premiers anachorètes avaient construit leurs cellules. On possède sur ces fondations des documents authentiques qui remontent jusqu'au milieu du deuxième siècle. Vers l'an 150 de l'ère chrétienne, Fronto s'installa avec soixante religieux dans les vallées des lacs Natron.

« Le chef et le modèle de tous les reclus de l'Égypte fut saint Macaire d'Alexandrie, mort en 394, après soixante ans d'austérités. Il se cacha, en 335, au fond d'une cellule solitaire, sur les bords des lacs Natron.

Son exemple fut suivi par beaucoup de pénitents qui vivaient isolés, mais qui se réunissaient le dimanche pour prier en commun. Macaire ayant tué un moucheron qui le piquait, en conçut un tel remords[1], qu'il se retira pendant six mois dans les marais de Sceté, où fourmillaient des mouches dont le puissant aiguillon aurait percé la peau d'un sanglier. A son retour, tout son corps était tellement enflé, que ses frères ne le reconnurent qu'au son de la voix. Pendant le carême, Macaire passait plusieurs jours sans prendre de nourriture[2]; le dimanche, il ne se permettait qu'une feuille de chou cru. La règle[3] impose un jeûne perpétuel, excepté les dimanches et le temps qui s'écoule entre Pâques et la Pentecôte.

« Muni des lettres du patriarche jacobite[4] je partis avec quelques Anglais pour examiner les couvents coptes les plus intéressants. Je visitai successivement les monastères de Baramous, de Souriani, d'Amba-Bischoi et d'Abou-Magar (Saint-Macaire). Ces com-

[1] Les ascètes du brahmanisme et du bouddhisme ont aussi un grand respect pour tous les êtres vivants.

[2] FLEURY, *Mœurs des chrétiens,* cite lui-même des jeûnes d'une longueur extraordinaire chez des ascètes de l'Inde.

[3] On la trouve dans l'ouvrage latin de HOLSTE (Holstenius), *Code des règles.*

[4] Les Coptes, descendants des anciens Egyptiens, sont presque tous eutychéens et ont conservé la circoncision. Leur patriarche qui réside au Caire prend le titre de « patriarche d'Alexandrie et de Jérusalem. » Il nomme pour l'Abyssinie un vicaire appelé *abuna.*

munautés, naguère si florissantes, n'ont plus que quelques moines vivant dans la misère, dans l'ignorance et dans une saleté repoussante[1].

« Le plus curieux des monastères coptes est peut-être Der-el-Adra, le couvent de la Vierge, plus connu sous le nom de couvent de la Poulie, situé au sommet des rochers Gebel-el-Terr, dont le Nil baigne la base. Les moines égyptiens se plaisent dans les lieux inaccessibles ou déserts, afin de se soustraire plus aisément aux courses des maraudeurs, quoique leur pauvreté soit assez constatée pour écarter les brigands de leur solitude. Le couvent de la Poulie est si bien préservé par sa situation des visites importunes, que je n'aurais pu y arriver sans le secours des moines qui sautèrent tout nus dans le fleuve et qui me transportèrent sur leurs épaules de mon bateau au pied du rocher. Là je trouvai le supérieur vêtu d'une longue chemise d'un bleu foncé et je commençai avec lui une ascension périlleuse dont je vous épargnerai les détails. Nous pénétrâmes dans l'intérieur du monastère par une porte donnant sur le précipice où s'engouffre le fleuve, et je me trouvai dans une cour remplie de poules, d'enfants et de femmes. Les volatiles ne se dérangèrent pas, mais il n'en fut pas de même des humains. Un Européen à Der-el-Adra était

[1] On peut leur appliquer ce que M. Théophile GAUTIER, *Constantinople*, dit du catholicisme romain : « Il a sanctifié la crasse. »

un événement si extraordinaire que tous me suivirent à l'église vers laquelle le supérieur dirigea mes pas.

« L'église, d'une haute antiquité, a été, me dit-on, bâtie dans une carrière par une riche dame nommée Halané[1], fille du roi Konstandi. Cette église est à moitié souterraine; on y descend par un escalier étroit. Le toit est plat et supporte une terrasse. Ce sanctuaire vénérable remonte incontestablement aux premiers siècles, à l'époque où les basiliques n'étaient ni orientées, ni construites en formes de croix. On voit encore les degrés où se tenaient les prêtres ou moines. Au bas de ces degrés était l'enceinte destinée aux hommes. De chaque côté de la nef, de hautes cloisons[2] séparaient les hommes des femmes, précaution qui probablement n'eût pas été du goût des moines que vous avez pu voir comme moi à Saint-Serge[3], si distraits pendant les cérémonies. Un jour très-faible éclaire à peine l'antique édifice. Le voisinage de l'abside est tellement sombre que des flambeaux sont nécessaires, même en plein jour, pour la célébration de l'office. Trois niches, creusées dans l'abside, renferment ces flambeaux et les livres liturgiques. Tandis que j'examinais les livres, en essayant d'en lire quelques passages à l'aide de l'alphabet grec

[1] Peut-être sainte Hélène.

[2] Plusieurs églises de l'Orient ont encore des galeries grillées pour les femmes.

[3] Ce grand couvent étant voisin de Pétersbourg, on y va souvent de la capitale.

qui ressemble à celui des Coptes, les moines se faisaient des signes de stupéfaction. Mais quand ils apprirent que je ne savais pas un mot de leur langue et que je parvenais pourtant à déchiffrer leurs manuscrits, ils me prirent pour un magicien, et, saisis d'épouvante, se précipitèrent vers la porte lorsque je me rapprochai d'eux.

« Les monastères les plus anciens du monde chrétien sont, j'en ai la conviction, à la veille de disparaître du sol. Déjà plusieurs couvents égyptiens se sont transformés en villages, où quelques prêtres vivent avec leurs femmes et leurs enfants et cultivent leurs champs sous la direction d'un supérieur. Cette transformation s'accomplira avec le temps dans tout l'Orient, et cela d'autant plus facilement que notre Eglise a eu la sagesse de ne pas imposer au clergé séculier cette loi du célibat qui occasionne tant de désordres dans les cloîtres [1]. L'estime que nous avons pour l'antiquité nous décidera ensuite à rendre aux prêtres les droits dont, aux premiers siècles, ils jouissaient *d'une manière exclusive* et que les moines leur ont enlevés.

« Tandis que j'étais en Egypte, j'eus l'occasion de

[1] De sinistres épisodes ont montré quelles sont parmi les prêtres romains les conséquences de cette loi. — Voyez Pauline REYNAUD, *Notice historique sur le crime commis par Mingrat, curé de Saint-Quentin*, Paris, 1824. — *Procès du prêtre sicilien Contrafatto*, Bruxelles, 1827. — *Mystères du procès de l'abbé Contrafatto*, Paris, 1826.

voir de près les religieux les plus extraordinaires qui existent dans toute l'Eglise chrétienne. Voisine des Egyptiens, l'Abyssinie a depuis longtemps embrassé le christianisme. Les Abyssins sont jacobites comme les Coptes, c'est-à-dire qu'ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ, la nature divine [1]. Les moines abyssins que j'ai rencontrés en Egypte se recrutaient parmi les pèlerins de l'Habesch, — c'est le nom qu'ils donnent à leur pays, — faisant le voyage de Jérusalem. Ces saints personnages étaient noirs comme des corbeaux et portaient une tunique jaune, pareille à celle des moines bouddhistes. Mais cette tunique, au lieu d'être en étoffe, était en peau de gazelle tannée.

« Une ceinture, également en peau, serrait autour des reins cette tunique qui descendait jusqu'aux genoux. Leur tête et leurs jambes étaient nues. Ils avaient un grand manteau du même cuir que la tunique. Une courroie, passée sur l'épaule, soutenait une sorte de giberne en peau brune, très-épaisse, qui contenait un manuscrit. Tout leur corps était enduit d'huile de castor. Grâce à cet étrange système de toilette, ils exhalaient, sous ce ciel brûlant, une odeur véritablement intolérable. Ces hommes, à l'aspect farouche, étaient bien les disciples du *grand* Macaire et de ces anachorètes des temps primitifs,

[1] De là le nom de Monophysites donné aux sectateurs d'Eutychès.

qui se figuraient, comme les ascètes du brahmanisme[1], qu'il fallait ressembler à une bête fauve pour arriver à la perfection évangélique[2].

« Le couvent des moines abyssins était un modeste édifice à toit plat. Une vaste salle, avec des fenêtres élevées et sans vitres, leur servait à la fois de réfectoire et de bibliothèque. Quand ils prenaient leur repas, excessivement frugal, ils se plaçaient sur des peaux de bêtes autour d'une table ronde et très-basse. Le long des murs de l'appartement régnait une planche garnie de la vaisselle du couvent. Au-dessous de cette planche pendaient à de longues chevilles en bois des manuscrits abyssins attachés par des cordons de cuir et garnis d'un étui. De longs bâtons, sur lesquels les moines s'appuient pendant les offices, complétaient la décoration de cet appartement. Lorsque j'en sortis, j'avais un besoin impérieux de respirer, à l'ombre des palmiers, un air plus pur. Tandis que je me reposais dans le jardin, des chants bizarres et le bruit retentissant des cymbales qui arrivaient jusqu'à mon oreille, m'auraient aisément fait croire que je m'étais arrêté au seuil d'une pagode de l'Inde plutôt que dans le voisinage d'une maison consacrée au Dieu de l'Évangile. Mais n'étais-je pas à la frontière de deux

[1] Voyez dans la *Revue des Deux Mondes* de 1857 l'analyse de l'autobiographie de Lutfullah par M. Émile Montégut.

[2] Comparez Arnauld d'Andilly, *Vie des Pères du désert*.

mondes dont les rapports ont été plus intimes qu'on ne le suppose généralement? L'Orient et l'Occident ne se sont-ils pas un jour rencontrés sur les deux rives du Nil? »

## CHAPITRE XIII.

### Les inventeurs de la vie monastique.

« Les couvents égyptiens et abyssins, ajouta M.*** après un moment de silence, forment la transition entre le monachisme chrétien et l'ascétisme de l'Inde. Les savants ont été très-frappés de la singulière ressemblance qui existait entre l'empire des Pharaons et les contrées brahmaniques. Le triomphe du christianisme en Égypte n'a pas fait disparaître toutes ces analogies. Aux bords du Gange, la vie monastique est si ancienne qu'elle paraît remonter au berceau même de la civilisation hindoue. Les Sannyâsis et les Vanaprasthas trouvaient dans le code sacré [1] l'autorisation de se livrer à toutes les fantaisies d'un mysticisme exalté. Or, dans un pays où la logique n'a jamais reculé devant aucune extravagance, ces fantaisies étaient assez caractéristiques. Sortis de la caste brahmanique ou sacerdotale, la première de toutes,

[1] *Manava—dharma—sastra*, trad. par Loiseleur—Deslongchamps.

les anachorètes affectaient un tel mépris pour les avantages dont ils avaient joui, qu'ils dédaignaient souvent de se vêtir et couraient dans les forêts comme de véritables ourangs-outangs.... ou comme sainte Marie l'Égyptienne. Le suicide ne les effrayait pas plus que l'oubli de la décence la plus vulgaire. En effet, si la vie est un état de douleur et de péché, si le corps est une prison où l'âme languit captive et misérable, la sagesse ne conseille-t-elle pas de s'en débarrasser le plus tôt possible? C'est là le sens de ces immolations volontaires que j'ai vues se consommer sous le char de Djannâgatha, et qui m'ont dégoûté moins que les tortures inouïes que s'infligent les pénitents hindous, tortures en comparaison desquelles les jeûnes et les mortifications de saint Serge ne sont que des jeux d'enfant [1].

« Quoique la vie monastique soit excessivement ancienne dans l'Inde, les ascètes étaient restés isolés jusqu'à l'apparition du bouddhisme. Sakia-mouni ne se contenta pas d'organiser les monastères, il leur imposa toutes les règles qu'on retrouve dans les constitutions monastiques des Antoine, des Pacôme, des Basile et des François d'Assise [2]. Comme tous les fondateurs d'ordre religieux, il dut ses succès à l'exem-

[1] Voyez DE VALBESEN, *Les Anglais dans l'Inde.*

[2] La règle des franciscains est celle qui a le plus d'analogie avec les règlements donnés aux religieux par Sakia-mouni.

ple, à l'enseignement et aux miracles. Le *Lalita vistara* [1] nous raconte les pénitences qui émerveillaient ses contemporains. Aux mortifications, il joignait la prédication, dont les franciscains, les dominicains et les jésuites ont tiré depuis un si bon parti. Mais avant Sakia, ce moyen était tellement nouveau, que le monde fut ébranlé des rives de la mer Glaciale jusqu'à Ceylan, et des montagnes de l'Afghanistan jusqu'aux îles du Japon.

« Les historiens de Sakia préfèrent attribuer aux miracles du bouddha ces prodigieux résultats. Il est vrai que les miracles de l'ascète hindou sont aussi bien attestés que ceux de Benoît, d'Ignace de Loyola et de Marie Alacoque [2]. « Les bouddhas parfaitement accomplis opèrent toujours de grands prodiges pour le bien des créatures. » Sans doute Sakia est inférieur au jésuite François-Xavier, qui pouvait être en même temps dans deux endroits! Cependant le thaumaturge de l'Inde n'est pas sans mérite. Le bouddha « fit apparaître une lumière éclatante comme l'or, qui remplit le monde entier d'une noble splendeur. — Ensuite Bhagavat posa ses deux pieds sur la terre avec intention, et aussitôt eut lieu un grand tremblement de terre. Ce grand millier des trois mille

[1] Espèce de Vie de Sakia.

[2] Religieuse française « célèbre, dit M. Bouillet, *Dict. universel*, par ses grâces extraordinaires. » — Voy. Languet *Vie de la vénérable mère M. M. Alacoque*, Paris, 1729.

mondes[1], cette grande terre fut ébranlée de six manières différentes : elle remua et trembla, elle fut agitée et secouée.... Or, les Richis firent cette réflexion : Pourquoi a lieu ce grand tremblement de terre ? Cette idée leur vint à l'esprit : Sans doute ceux qui suivent la même règle religieuse que nous, auront provoqué aujourd'hui le Çramana[2] Gâutama à faire usage de sa puissance surnaturelle. Convaincus de cela.... ces Richis se rendirent au lieu où se trouvait Bhagavat ; et quand ils furent arrivés, ayant salué, en les touchant de la tête, les pieds de Bhagavat, ils se tinrent de côté, et de la place où ils se tenaient debout, ils lui parlèrent ainsi : Puissions-nous, seigneur, sous la discipline de la loi bien renommée, embrasser la vie religieuse et recevoir l'investiture et le rang de religieux ! Puissions-nous, étant devenus mendiants en présence de Bhagavat, accomplir les devoirs de la vie religieuse ! Bhagavat alors leur dit, de sa voix qui a le son de celle de Brahmâ : Approchez, ô religieux, accomplissez les devoirs de la vie religieuse ! Et à peine eut-il prononcé ces paroles, qu'ils se trouvèrent rasés[3], couverts de vêtements religieux, portant à la main le vase qui se termine en bec d'oi-

[1] Allusion au système cosmogonique des bouddhistes. — Voy. SCHMIDT, *Mémoires de l'Acad. des sciences de Pétersbourg*, II, p. 53.

[2] C'est le même mot que Samanéen, nom que les Grecs donnaient aux bouddhistes.

[3] Les moines bouddhistes ont la tête et le menton rasés comme les dominicains.

seau, ayant une barbe et une chevelure de sept jours, et avec l'extérieur décent de religieux qui auraient reçu l'investiture depuis cent ans. Approchez, leur dit encore le Tathâgata; et, rasés, le corps couvert du vêtement religieux, sentant les vérités porter le calme dans tous leurs sens, ils se tinrent debout, puis s'assirent avec la permission du bouddha[1]. »

« Ce passage remarquable donne une idée des habitudes et du costume du *Bhikchu* ou mendiant[2]. La tunique dont il est ici question doit être, ainsi que le manteau, formée de lambeaux ramassés dans les cimetières ou au milieu des ordures, et teints en jaune. Un tapis pour s'asseoir, un vase pour mendier, composent tout le mobilier d'un habitant des vihâras (monastères). Ces communautés sont gouvernées par des *Sthaviras* (anciens ou Πρεσβύτεροι). On n'est admis dans les *vihâras*[3] qu'après avoir rempli certaines conditions[4]. Une fois accepté, tout moine est obligé à la pauvreté, au célibat, à l'obéissance, comme dans nos couvents. Les femmes ne sont pas exclues de la vie religieuse. Sakia lui-même admit parmi les *Bhikchu-*

[1] *Prâtihârya sûtra.*

[2] François d'Assise et Dominique ont aussi fondé des ordres qui se glorifient de porter le nom de mendiants. — Rien de nouveau sous le soleil!

[3] Les noms sanscrits primitifs se sont modifiés chez les différents peuples qui ont adopté le bouddhisme.

[4] On trouve ces conditions dans l'analyse que M. Csoma a donnée du *Dul-va*, dans les *Asiat. Researches*, XX, 53.

mis sa tante Mahâ Pradjâpati[1], qui l'avait élevé, et ses trois femmes[2] : Gôpâ, Yaçôdharâ et Utpalavarnâ.

« Outre les devoirs dont j'ai parlé, les religieux des deux sexes sont obligés de se confesser. Cette institution, qui s'est introduite dans le christianisme, remonte incontestablement à Sakia[3]. Elle était tantôt publique et tantôt auriculaire. La confession donna naissance à la casuistique si déplorablement florissante dans l'Église romaine[4], et à la *direction* dont vous trouverez l'histoire dans Pascal et dans les éloquents ouvrages de M. Edgar Quinet[5].

« Quant au culte, il consiste à adorer les images et les reliques du bouddha et à faire des pèlerinages dans les monastères où on conserve quelque objet considéré comme saint[6]. Aucune religion n'a donné

[1] Nous voyons aussi François d'Assise admettre au nombre des mendiantes Claire d'Assise, d'une famille distinguée, qui fonda l'ordre des Clarisses, ordre qui, au dix-huitième siècle, comptait en Occident NEUF CENTS maisons.—Voy. HENDRICQ, *Vie admirable de Madame sainte Claire, fondatrice des pauvres Clarisses*, Saint-Omer, 1631.

[2] Voy. *Asiat. researches*, ibid., p. 308.

[3] Voy. CSOMA, ibid., p. 73.

[4] Voy. les immortelles *Provinciales* et QUINET et MICHELET, *Les jésuites*, huitième édition.

[5] Le *Directeur* se nomme « ami de la vertu » *Kalidna mitra*, ein geistlicher Rath, dit M. Schmidt.

[6] Le *Fhë-kouë-ki*, trad. par Abel RÉMUSAT, est le récit fort intéressant d'un de ces pèlerinages faits dans l'Inde par *Fa-hian*, moine chinois.

autant d'importance à ces diverses pratiques que Sakia n'avait pourtant pas conseillées, et qui ont produit au Thibet tant de conséquences révoltantes [1]. « Sakia, dit Eugène Burnouf, juge si compétent, n'avait pas la pensée de substituer aux objets et aux formes du culte populaire des objets nouveaux d'adoration. Il a vécu, il a enseigné, il est mort en philosophe, et son humanité est restée un fait si incontestablement reconnu de tous, que les légendaires, auxquels coûtaient si peu les miracles, n'ont pas eu même la pensée d'en faire un dieu après sa mort [2]. »

« Mais vous savez que, si Jésus-Christ n'a parlé ni d'images [3], ni de reliques, ni de pèlerinages [4], ce silence n'a point empêché les moines chrétiens d'introduire dans l'Église ces pratiques du paganisme hindou. N'en a-t-il pas été de même de la confession, qu'il n'a jamais imposée à ses disciples? Quelle est la religion qui ne se complète, ou pour parler plus exactement, qui ne se défigure avec le temps?

« Aujourd'hui, les couvents bouddhistes couvrent une partie de l'Asie, Ceylan, la Chine, l'Indo-Chine, le

[1] Qu'on me permette de renvoyer, pour les détails, à Eug. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, 357.

[2] *Bouddhisme indien*, 338.

[3] Voy. Daillé, *De la créance des Pères sur les images*, Genève, 1641.

[4] Voy. J. Basnage de Beauval, *Histoire de l'Église*, 2 vol. in-fol. Rotterdam, 1699.

Thibet, le Boutan, le Japon, la Mantchourie, la Mongolie, la Sibérie. Si les brahmanes ont pu extirper le bouddhisme de l'Inde, ils n'ont pu l'empêcher de devenir la plus *catholique* de toutes les religions. La haute Asie a maintenant son pape[1] comme Rome dégénérée[2]. J'ai vu à H'lassa des moines dire leur chapelet et courir au son des cloches accomplir les devoirs, la plupart du temps puérils, de la vie monastique[3]. Le pontife-roi qui trône dans cette cité est, il est vrai, comme celui de l'Italie, complétement dépendant des baïonnettes étrangères, si toutefois ce nom peut s'appliquer aux fusils du Céleste-Empire. Mais que voulez-vous? On peut être infaillible sans être en même temps invincible! Pio nono l'a bien prouvé. La Providence impose d'utiles épreuves à l'incommensurable orgueil des théocraties[4]. Ces épreuves

[1] Au Thibet.

[2] Personne n'a mieux apprécié l'influence de la papauté sur Rome et sur la péninsule que M. Edgar QUINET, *Révolutions d'Italie.*

[3] Voy. CLAVEL, *Histoire des religions.*

[4] Une des plus rudes est la réunion de Rome à l'empire français. Dans ce décret trop oublié, de 1809, la théocratie romaine est nettement accusée et jugée: — « Nous, Napoléon Ier, empereur des Français, etc. — Considérant que lorsque Charlemagne, empereur des Français, et notre prédécesseur, fit don aux évêques de Rome de diverses contrées, il les leur céda à titre de fief pour assurer le repos de ses sujets, et sans que Rome ait cessé pour cela de faire partie de son empire; — Considérant que, depuis ce temps, l'union des pouvoirs spirituel et temporel ayant été, comme elle l'est encore au-

sont une source d'attendrissement pour les âmes naïves. Quant à moi, lorsque je vois tant de gens pleurer sur des catastrophes trop méritées, j'ai toujours envie de les consoler en leur disant :

« Laissez passer la justice de Dieu ! »

jourd'hui, *la source de continuels désordres*, et que, pour cette raison, les affaires spirituelles, qui de leur nature sont immuables, sont confondues avec les affaires temporelles, qui changent suivant les circonstances et l'empire des temps, etc. — Nous avons décrété et décrétons ce qui suit : — Art. 1er. Les États du pape sont réunis à l'empire français. »

# ÉPILOGUE

---

# LETTRES A M. ***

## A BUKAREST

# LETTRE PREMIÈRE.

## Le monachisme et la perfection évangélique.

Le christianisme, frère [1], a ouvert à l'humanité des horizons nouveaux. Il a popularisé jusque dans les régions les plus infimes de la société de magnifiques idées, que la sagesse antique n'avait pas soupçonnées. Quelle grande pensée, d'appeler tous les hommes à la perfection, et de leur présenter Dieu lui-même comme un idéal proposé à l'imitation de tous les chrétiens [2]. Aussi, depuis que la parole du Fils de Dieu a retenti dans l'univers, brisant les idoles et relevant le front des opprimés et des esclaves, une magnanime émulation s'est-elle emparée des cœurs. Toutes les âmes généreuses, dédaignant une vertu vulgaire, ont voulu marcher à la suite du docteur divin de l'humanité, dans le sentier étroit des con-

[1] *Frate*, nom que les Roumains aiment à se donner.

[2] Ἔσεσθε ὑμεῖς τέλειοι, ὥσπερ ὁ πατὴρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς τέλειός ἐστι. MATTHIEU, V, 48.

seils de l'Évangile. Nul ne se croirait digne de la sublimité de sa vocation, s'il se contentait de légers sacrifices, les véritables enfants de Dieu voulant « être parfaits comme leur Père qui est aux cieux. »

Parmi ceux qui essayèrent, dès l'origine du christianisme, de pratiquer complétement la loi évangélique, les moines attirèrent plus que tous les autres l'attention de la multitude. La singularité de leurs habitudes, la sordide pauvreté de leurs vêtements, la rigueur des pénitences qu'ils s'imposaient, l'aspect sauvage des solitudes où ils établissaient leur demeure, tout contribua à frapper l'ardente imagination des populations orientales. L'Orient n'avait pas perdu le souvenir des souffrances volontaires des gymnosophistes de l'Inde, et il se figura sans peine que les anachorètes qui se rangèrent autour d'Antoine et de Pacôme, étaient suscités par le ciel pour montrer la supériorité de la mortification chrétienne sur l'austérité fastueuse des sages du paganisme. Aux yeux des peuples enthousiastes de l'Égypte et de la Syrie, l'idée de perfection et la vie monastique devinrent bientôt tout à fait identiques. Ils n'étaient ni assez pénétrants, ni assez dégagés de préjugés pour bien comprendre la véritable nature des conseils du Sauveur. Les premiers moines, étrangers aux études théologiques, recrutés généralement dans les classes inférieures, et subissant, même quand ils avaient plus de lumières, l'influence active du mysticisme asiatique, partagèrent l'illusion des masses. Ils se croyaient de bonne foi arri-

vés à la plus haute perfection quand ils allaient, sur l'ordre du chef de leur monastère, arroser un morceau de bois sec dans les sables de la Thébaïde[1]. L'idéal de la vertu chrétienne ne leur apparaissait pas comme une existence toujours active, ardemment dévouée aux intérêts des pauvres et des opprimés, comme un combat sans fin contre l'égoïsme du monde, comme une lutte intrépide contre toutes les mauvaises passions qui s'efforcent constamment d'empêcher l'Évangile de produire dans l'ordre social ses fruits de justice, de liberté et de fraternité. — Cette conception, véritablement évangélique, des doctrines du Rédempteur était fort au-dessus de leur intelligence. Nous savons très-bien, par les discours d'Antoine conservés dans saint Athanase, ce que le patriarche des moines pouvait comprendre des vérités chrétiennes. D'ailleurs, à cette époque, en Orient surtout, le spiritualisme apostolique n'avait pas assez transformé les âmes pour qu'elles arrivassent à une conception complétement pure de la doctrine des Évangiles.

Sans parler des écrivains politiques qui, pour des motifs fort étrangers à la théologie, se sont faits dans ces derniers temps les apologistes des institutions monacales, vous avez pu remarquer qu'un certain nombre de chrétiens sincères partagent les préjugés

[1] Voyez Jouffroy, *Cours du droit naturel*, — *Du mysticisme*.

des anciens moines. N'ayant fait aucune étude sérieuse du Nouveau Testament, ils se sont figuré que la vie du cloître est la réalisation la plus complète des conseils de l'Évangile, et que ceux dont la témérité en conteste l'excellence, s'élèvent contre la parole même de Dieu, qui le recommande et qui le sanctifie. La diplomatie monastique, diplomatie singulièrement habile, travaille avec soin à fortifier ces préventions, et à rendre odieux comme des impies ceux qui se font un devoir de conscience de combattre en eux les adversaires des progrès les plus légitimes. Cherchant dans le livre sacré quelques textes obscurs et isolés qu'ils interprètent de la manière la plus arbitraire, ils les présentent triomphalement à une multitude illettrée comme les titres authentiques qui justifient leur existence et tous les abus qu'elle entraîne. Cette tactique, d'ailleurs fort ingénieuse, ayant fait beaucoup de dupes, et en faisant chaque jour encore, il n'est pas inutile de la démasquer.

Plus d'une fois, j'ai supposé que l'Évangile mettait l'action avant la contemplation, c'est-à-dire qu'il préférait une vie dévouée aux intérêts de nos frères et au salut de l'humanité à toutes les satisfactions que la méditation peut donner à certaines âmes. Ici on m'arrête, non par des considérations abstraites, mais par les décisions d'une autorité que j'ai mille fois invoquée moi-même, celle du divin Testament de Jésus. On affirme que, lorsque le Maître visita la famille de Bé-

thanie, il déclara solennellement devant tous ses disciples que l'existence active de Marthe était très-inférieure à la vie purement contemplative de Marie. « Une seule chose, aurait-il dit, la méditation des choses éternelles, est nécessaire à l'âme. Telle est la meilleure part que Marie a choisie, et que nul ne doit lui ravir. »

Il est clair que ce passage de saint Luc, traduit de cette façon, favoriserait les prétentions que j'ai constamment combattues. Mais quand on se reporte aux circonstances dans lesquelles Christ défendit Marie contre les exigences de sa sœur, on voit sans peine tout ce qu'une telle exégèse a d'invraisemblable[1]. Marthe s'ennuie de voir Marie lui laisser tous les soins du ménage et paraître indifférente aux préparatifs qu'elle fait pour recevoir dignement un hôte vénéré. Le Fils de l'Homme, fidèle à ses habitudes de simplicité et préoccupé avant tout de sa mission, lui

[1] Il faut examiner le texte tout entier.

Ἐγένετο δὲ ἐν τῷ πορεύεσθαι αὐτοὺς, καὶ αὐτὸς εἰσῆλθεν εἰς κώμην τινά· γυνὴ δέ τις ὀνόματι Μάρθα ὑπεδέξατο αὐτὸν εἰς τὸν οἶκον αὐτῆς. Καὶ τῇδε ἦν ἀδελφὴ καλουμένη Μαρία, ἣ καὶ παρακαθίσασα παρὰ τοὺς πόδας τοῦ Ἰησοῦ ἤκουε τὸν λόγον αὐτοῦ· ἡ δὲ Μάρθα περιεσπᾶτο περὶ πολλὴν διακονίαν· ἐπιστᾶσα δὲ εἶπε· Κύριε οὐ μέλει σοι ὅτι ἡ ἀδελφή μου μόνην με κατέλιπε διακονεῖν; εἰπὲ οὖν αὐτῇ ἵνα μοι συναντιλάβηται· ἀποκριθεὶς δὲ εἶπεν αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς· Μάρθα, Μάρθα, μεριμνᾷς καὶ τυρβάζῃ περὶ πολλά· ἑνὸς δέ ἐστι χρεία. Μαρία δὲ τὴν ἀγαθὴν μερίδα ἐξελέξατο, ἥτις οὐκ ἀφαιρεθήσεται ἀπ' αὐτῆς.

Luc, x, 38-42.

fait remarquer doucement que tant d'agitation n'est pas raisonnable quand il s'agit d'un modeste repas : « O Marthe, dit-il, pourquoi te troubler de tant de choses ? un seul mets[1] est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, en préférant aux vains soucis que tu te donnes le bonheur d'écouter les paroles de la vie éternelle. » — Cette interprétation est tellement naturelle, que beaucoup d'exégètes, même favorables aux prétentions du monachisme, n'ont pu s'empêcher de l'accepter[2].

Admettons un moment que le passage de saint Luc présente quelque obscurité. Est-ce par un texte isolé qu'il faut juger de la doctrine de Christ, surtout dans une question qui doit avoir sur la vie individuelle et sociale la plus grande influence ? Cette méthode n'est-elle pas celle des sectaires ? — Nous autres, membres de l'Église orientale, nous reprochons avec raison aux Romains cette manière étroite et partiale d'interpréter les livres saints, qu'ils font ainsi servir à la justification d'une théocratie rétrograde[3]. Or, pour peu que nous jetions un coup d'œil sur l'ensemble du Nouveau Testament, nous

[1] Quand même on voudrait substituer « une seule chose » à un seul mets, le sens du passage serait celui-ci : Une seule chose est nécessaire : écouter les enseignements du Sauveur ; tout le reste est secondaire.

[2] Voyez l'histoire de la question dans ATHANASE COQUEREL, *Biographie sacrée*, articles *Marthe* et *Marie*.

[3] Voy. MACAIRE, *Introduction à la théologie orthodoxe*.

n'aurons pas de peine à comprendre quelle est la vraie doctrine du Rédempteur sur l'action et sur la contemplation.

La vie tout entière du Sauveur et de ses apôtres a été consacrée à l'action. — Mais si la théorie monastique sur la perfection est la seule fondée, les Antoine, les Arsène, les Siméon Stylite[1], ont surpassé en sagesse et en vertu « le Verbe fait chair[2]. » C'est là une conséquence rigoureuse, et qui n'est pas assez remarquée, du système que je combats. Les savants qui n'ont pas approfondi la théologie des couvents ont été stupéfaits de voir les franciscains placer le visionnaire[3] d'Assise à côté du divin Rédempteur. Mais si les disciples du « séraphin » n'avaient pas manqué de logique, ils auraient dû nécessairement mettre le fondateur de leur ordre au-dessus de celui qui passa trente années de sa vie dans les travaux d'un atelier de Nazareth, qui prêcha par ses œuvres et par son dévouement plus encore que par ses discours, et qui n'alla pas dans la solitude rêver au bon-

[1] Le nom de Stylite vient de la colonne sur laquelle il passa de longues années.

[2] JEAN, I, 14.

[3] Ceux qui trouveront cette épithète trop dure, peuvent lire les ouvrages catholiques de CHAVIN (de Malan), *Histoire de saint François d'Assise*, Paris, 1841, et J. GŒRRES, *Der heilige Franz von Assisi, ein Troubadour*, Strasbourg, 1826. Il faut étudier surtout un travail approfondi de M. Alfred MAURY, membre de l'Institut de France, sur les stigmatisés et les mystiques hallucinés, *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1854.

heur du genre humain, tandis qu'il pouvait agir et souffrir pour lui.

Les moines affirment que, pour arriver à la perfection, il faut joindre à la vie contemplative de grandes mortifications et des pénitences extraordinaires. Cette théorie semble, au premier coup d'œil, véritablement biblique. Le Sauveur ordonne à ses disciples de porter la croix[1], d'entrer par la porte étroite[2], d'arracher au besoin l'œil qui scandalise[3] et de couper la main portée à faire le mal[4]. Paul, fidèle interprète de la doctrine du divin maître, recommande de mortifier par l'esprit les actions du corps[5], il déclare que lui-même châtie le sien[6], et qu'il porte sur sa chair les stigmates de Jésus crucifié[7].

Au lieu de donner à ces textes une interprétation

1 Ὃς οὐ λαμβάνει τὸν σταυρὸν αὐτοῦ καὶ ἀκολουθεῖ ὀπίσω μου, οὐκ ἐστί μου ἄξιος. MATTHIEU, x, 38.

2 Εἰσέλθετε διὰ τῆς στενῆς πύλης. MATTHIEU, VII, 13.

3 Εἰ δὲ ὁ ὀφθαλμός σου ὁ δεξιὸς σκανδαλίζει σε, ἔξελε αὐτὸν καὶ βάλε ἀπὸ σοῦ. MATTHIEU, v, 29.

4 Εἰ ἡ δεξιά σου χεὶρ σκανδαλίζει σε, ἔκκοψον αὐτὴν καὶ βάλε ἀπὸ σοῦ. MATTHIEU, v, 30.

5 Εἰ δὲ πνεύματι τὰς πράξεις τοῦ σώματος θανατοῦτε, ζήσεσθε. *Épître aux Romains*, VIII, 13.

6 Ὑπωπιάζω μου τὸ σῶμα καὶ δουλαγωγῶ, μήπως ἄλλοις κηρύξας αὐτὸς ἀδόκιμος γένωμαι. PAUL, *1re épître aux Corinth.*, IX, 27.

7 Ἐγὼ γὰρ τὰ στίγματα τοῦ Κυρίου Ἰησοῦ ἐν τῷ σώματί μου βαστάζω. *Aux Galates*, VI, 17.

conforme à l'esprit général de l'Évangile et à toutes les actions du Rédempteur, le monachisme en a cherché un terrible commentaire dans le paganisme oriental, et surtout dans les traditions du dualisme persan et du brahmanisme.

Sans doute le Nouveau Testament engage les chrétiens à lutter contre les instincts charnels et à les asservir à l'esprit. S'adressant à des peuples plongés dans les jouissances matérielles, et dont l'intelligence s'abrutissait chaque jour dans des orgies effrénées [1], les prédicateurs apostoliques leur montrèrent avec énergie la nécessité de maintenir dans toute la vie, la supériorité de l'intelligence par l'immolation courageuse des goûts et des passions, qui pouvaient compromettre sa dignité et son indépendance. Ils réagirent avec une ardeur généreuse contre la domination brutale de la matière, et ils enseignèrent au monde une existence supérieure à celle des sens, une autre loi que la loi du plaisir. Il était assurément dans la pensée de Christ de proscrire le luxe, la vie sensuelle des riches, les satisfactions énervantes, l'attrait irrésistible vers les biens de la terre. Tout ce qui était un obstacle au règne de l'esprit devait être sévèrement réprimé. L'humanité était conviée, au prix des plus grands sacrifices, à sortir du gouffre

[1] Voy. LUCRÈCE, VIRGILE, HORACE, JUVÉNAL, SUÉTONE, TACITE, etc. — CHATEAUBRIAND, *Études historiques, Mœurs des païens*. — CANTU, *Histoire universelle*, ont résumé les renseignements contenus dans les auteurs classiques.

immonde où la volupté l'avait plongée depuis tant de siècles. Une existence austère, laborieuse, dévouée, tel était l'idéal proposé aux véritables disciples de l'Évangile.

Mais cette morale, essentiellement favorable au progrès et à la liberté, fut étrangement dénaturée par l'invasion des théories orientales[1], qui, au moment de l'établissement du monachisme, jetèrent le trouble dans la société chrétienne. Le dualisme de la Perse[2] considérait la chair comme une production du mauvais principe. Dans les systèmes mystiques du brahmanisme, le suicide religieux, plus ou moins lent, est encore aujourd'hui regardé comme l'acte le plus agréable à la divinité, à laquelle nous devons nous réunir le plus vite possible. Avides de sang et de larmes, certains dieux de l'Inde, le féroce Siva, la cruelle Kali, se plaisent aux tourments volontaires des saints anachorètes, dont chacune des souffrances doit être plus tard largement récompensée[3].

Si l'on veut se faire une idée de l'influence que ces idées exercèrent sur les couvents primitifs, qu'on lise deux ouvrages français du plus haut intérêt : *La vie des Pères des déserts de l'Orient* et *La vie des Pères des déserts de l'Occident*. Antoine dans une lutte de vingt

[1] *Voy.* l'exposé de ces théories dans le savant ouvrage de BRUNEL, *Avant le christianisme.*

[2] Voy. le *Zend-Avesta*, traduit par ANQUETIL-DUPERRON.

[3] Voy. CLAVEL, *Histoire des religions.*

ans s'efforce de repousser Satan à force d'austérités; Arsène s'environne d'odeurs infectes; Macaire passe des semaines entières sans manger[1]; Marie l'Égyptienne erre sous un soleil brûlant sans autre vêtement que ses cheveux; Siméon Stylite[2] brave sur une colonne élevée[3] la chaleur torride de la Syrie. Les uns répandent sur leur nourriture des poudres amères; d'autres, comme la grue, restent sur un pied pendant des mois ou tiennent un bras levé vers le ciel; on en trouve enfin qui se font murer dans d'étroites cellules comme dans un tombeau anticipé, chacun fait assaut de folie, et l'anachorète qui invente le plus d'extravagances dans cette lutte de déraison[4] se croit un imitateur plus parfait du maître divin, qui ne repoussa aucune des satisfactions légitimes de la vie; qu'on vit prendre part à la joie des noces de Cana[5]; qui s'assit fréquemment à la table de ses amis, et que les Pharisiens, zélés pour les pénitences absurdes, — appelaient, à cause de cela, « un buveur

[1] Siméon Stylite s'abstint de nourriture pendant des carêmes entiers.

[2] De στύλος.

[3] Il changea trois fois de colonne et resta vingt-deux ans sur la dernière; on l'y trouva mort. Siméon naquit sur les confins de la Syrie et de la Cilicie.

[4] Parmi les Occidentaux, on doit citer Dominique l'Encuirassé, qui passa sa vie à se déchirer à coups de discipline. — Voy. BOILEAU, *Histoire des Flagellants.*

[5] Γάμος ἐγένετο ἐν Κανᾷ Γαλιλαίας... ἐκλήθη ὁ Ἰησοῦς καὶ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ εἰς τὸν γάμον. JEAN, II, 1-2.

et un homme de bonne chère[1] ? » Ignorez-vous, ô disciples sans intelligence, qu'il portait une tunique sans couture[2] et qu'il eût été révolté des inventions de votre sordide saleté ? Ne laissait-il pas même répandre sur ses pieds et sur sa tête des parfums précieux[3] ? Pourquoi ne murmurez-vous pas comme Judas, d'une pareille profusion[4] ? Pourquoi ne pas vous indigner contre un Messie qui, au lieu de choisir pour demeure les sombres bords de la mer Morte, s'avisait de fixer sa résidence à Capernaüm[5] sur les rives délicieuses du lac de Génésareth ? Comme les amis de Jean-Baptiste, vous seriez scandalisés de ce qu'il ne faisait pas jeûner ses apôtres[6] ! O vous, qui vous prétendez les hommes de la *perfection* par excellence, il ne manque qu'une chose à vos vertus, d'être vraiment chrétiens ! Copistes ignorants des doctrines du paganisme vaincu par l'Évangile, imita-

[1] Ἦλθεν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐσθίων καὶ πίνων, καὶ λέγουσιν, Ἰδοὺ ἄνθρωπος φάγος καὶ οἰνοπότης. MATTHIEU, XI, 19.

[2] Ἦν δὲ ὁ χιτὼν ἄῤῥαφος, ἐκ τῶν ἄνωθεν ὑφαντὸς δι' ὅλου.
JEAN, XIX, 23.

[3] Τοῦ δὲ Ἰησοῦ γενομένου ἐν Βηθανίᾳ ἐν οἰκίᾳ Σίμωνος τοῦ λεπροῦ, προσῆλθεν αὐτῷ γυνὴ ἀλάβαστρον μύρου ἔχουσα βαρυτίμου, καὶ κατέχεεν ἐπὶ τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ ἀνακειμένου.
MATTHIEU, XXVI, 6—7.

[4] Λέγει... Ἰούδας Σίμωνος Ἰσκαριώτης... Διατί τοῦτο τὸ μύρον οὐκ ἐπράθη τριακοσίων δηναρίων, καὶ ἐδόθη πτωχοῖς ;
JEAN, XII, 4-5.

[5] Ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς Καπερναοὺμ, τὴν παραθαλασσίαν.
MATTHIEU, IV, 13.

[6] Διατί οἱ μαθηταὶ Ἰωάννου καὶ οἱ τῶν Φαρισαίων νηστεύουσιν, οἱ δὲ σοὶ μαθηταὶ οὐ νηστεύουσι ; MARC, II, 18.

teurs des adorateurs fanatiques du formidable Mahadéva[1], vous qui défigurez en vous l'œuvre de Dieu, comment osez-vous dire que le Fils de l'Homme est votre oracle, et que vous le reconnaissez comme l'envoyé du Ciel ?

La théorie du célibat, telle qu'elle est professée par le monachisme, est aussi une conception orientale, empruntée au dualisme. Dès que la matière est considérée comme essentiellement mauvaise, le mariage, dont le but est de multiplier les organisations vivantes, est un état réprouvé dont il faut éloigner tous les véritables fidèles. Cette théorie a toujours prétendu, selon l'usage des systèmes monastiques, avoir un point de départ dans la doctrine de Christ.

J'avouerai sans peine que le Fils de Dieu semble[2] approuver, comme une existence supérieure, une vie exempte des liens de la famille et complétement sacrifiée aux intérêts de l'humanité[3]. Mais s'il conseille

[1] Un des noms de Siva.

[2] Je dis semble. Ses paroles sont en effet obscures : Εἰσὶν εὐνοῦχοι, οἵτινες εὐνούχισαν ἑαυτοὺς, διὰ τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν.
MATTHIEU, XIX, 12.

Saint Paul, favorable à la virginité, déclare franchement qu'il n'a pas de précepte du Seigneur : Περὶ δὲ τῶν παρθένων ἐπιταγὴν Κυρίου οὐκ ἔχω. *1re aux Corinth.*, VII, 25.

[3] Les interprètes sont loin d'être d'accord sur le sens des paroles de Jésus-Christ, de saint Paul, de saint Jean, relatives au célibat. On trouvera à la fin de l'ouvrage de Mme la comtesse de GASPARIN, *Des corporations monastiques dans le protestan-*

le célibat, c'est pour assurer à ceux qui ont reçu cette *grâce exceptionnelle* une plus grande indépendance d'action, afin que rien ne les arrête dans la glorieuse carrière du dévouement au salut de leurs frères. — Est-ce là ce célibat indolent et voluptueux qui ne semble être pour les moines qu'un droit au repos illimité ? Quand le Fils de l'Homme recommandait la virginité à quelques-uns de ses disciples, il voulait préparer à la grande cause du christianisme, qui est celle du genre humain, des apôtres et des martyrs, et non des fakirs et des derviches. Cette interprétation est tellement conforme à ses idées, qu'il considère le célibat comme une faveur du Ciel, qui n'est pas destinée à la plupart des âmes[1]. Il était donc bien loin de sa pensée qu'il fût jamais *imposé*[2] à des corporations nombreuses de femmes ou d'hommes, aux-

*tisme*, une dissertation où sont résumés les arguments des exégètes qui pensent que le Nouveau Testament n'a point considéré le célibat comme une existence plus parfaite que le mariage.

[1] Λέγουσιν αὐτῷ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ· Εἰ οὕτως ἐστὶν ἡ αἰτία τοῦ ἀνθρώπου μετὰ τῆς γυναικὸς, οὐ συμφέρει γαμῆσαι. Ὁ δὲ εἶπεν αὐτοῖς, οὐ πάντες χωροῦσι τὸν λόγον τοῦτον, ἀλλ' οἷς δέδοται.

MATTHIEU, XIX, 10-11.

[2] Ce n'est pas le célibat, mais le mariage que la Bible impose dans certains cas : « S'ils ne se contiennent pas, qu'ils se marient, » dit énergiquement saint Paul (*1re aux Corinth.*, VII, 9). Aucune classe n'est exceptée : « Que l'évêque soit mari d'une seule femme » (*1re à Timothée*, III, 2). — « Que les diacres soient maris d'une seule femme » (*Ibid.* V, 12).

quels manque presque toujours cette vocation divine que le Rédempteur a déclarée *nécessaire*[1].

Les institutions humaines qui n'ont pas tenu compte des enseignements de Christ, par un châtiment providentiel, ont offert au monde le plus étrange spectacle. Le voyageur, même favorable aux couvents, qui parcourt les pays où le monachisme est tout-puissant, le Portugal, l'Espagne, la Sicile, l'Italie, le Brésil, les républiques hispano-américaines, éprouve une complète stupéfaction quand il voit de quelle manière les moines et même le clergé séculier entendent la loi du célibat[2]. Ces violations de règlements absurdes et incompatibles avec les idées de notre temps ne sont pas particulières, comme on le dit quelquefois, aux contrées du Midi. Dans l'Allemagne catholique, les prêtres répètent sans beaucoup de mystère, que « la loi du célibat est purement extérieure. » Ne pouvant comprendre un pareil état de choses, l'honnête Dr de Hirscher, un des plus célèbres théologiens de ce temps, a solennellement demandé l'abrogation d'une loi aussi mal observée. *O sancta*

[1] Saint Paul insiste sur la nécessité de cette vocation : « Chacun a reçu de Dieu son don particulier, l'un d'une manière et l'autre d'une autre. » Et, afin qu'on ne regarde point le célibat comme un *don* d'une valeur sans égale, il dit que s'il le vante, c'est à CAUSE DES AFFLICTIONS PRÉSENTES (les persécutions). — *1re aux Corinth.*, VIII.

[2] Le jésuite Emmanuel SA, *Aphorismes*, au mot *Episcopus*, dit que ces abus ne sont pas défendus par le droit.

*simplicitas!* Les moines de Rome, qu'elle n'embarrasse guère, comme chacun le sait, ont eu l'audace de faire mettre son livre à l'*Index!*

Pour nous, frère, nous pouvons exprimer librement nos pensées, sans craindre les censures des papes. L'Église roumaine est libre de toute servitude et peut lever vers le ciel un front indépendant. Aucun peuple latin[1] ne jouit d'un aussi glorieux privilége. L'Orient tout entier se rit comme nous des vains anathèmes du successeur de Boniface VIII, de Jean XXIII et d'Alexandre VI. On doit donc s'étonner qu'une Église, qui a montré tant de sagesse, de prudence et de lumières dans la question du mariage des prêtres séculiers, et qui a repoussé énergiquement la déplorable discipline de Rome, ait, par une inconséquence qu'il est difficile d'expliquer, approuvé chez les moines ce qu'elle condamne dans le clergé. Tôt ou tard, j'en ai la conviction, la logique nous ramènera aux usages vénérés des temps apostoliques. Pourrions-nous prendre de meilleurs guides que les fondateurs du christianisme?

Les moines disent encore que l'obéissance à laquelle ils s'engagent par leurs vœux est recommandée

[1] Je dis aucun peuple; car il existe en Occident quelques cantons libres de la domination romaine. Tels sont quelques vallées italiennes des Grisons, Vaud, Genève, Neuchâtel et les vallées vaudoises du Piémont.

par l'Évangile. C'est une nouvelle erreur. Si le divin maître a déclaré qu'il faut obéir aux lois, où donc a-t-il prescrit cette subordination servile qui enlève à l'homme toute indépendance, toute dignité, toute personnalité? Dans quel passage du livre sacré a-t-on vu qu'une créature, faite à l'image de Dieu, devait se transformer en cadavre, — *perindè ac cadaver?* Une pareille manière d'envisager la vie se trouve, je le sais, dans les codes religieux du brahmanisme, mais le Nouveau Testament nous parle, au contraire, de la glorieuse liberté des enfants de Dieu [1], et nous recommande de rester fermes dans cette liberté, à laquelle Christ nous a appelés [2].

On aura beau faire, on ne trouvera pas dans les paroles du Libérateur du monde une seule maxime qui favorise le servilisme et les théories monacales. La perfection chrétienne est sœur du progrès et de la liberté.

Nous n'avons pas encore énuméré toutes les prétentions du monachisme. Qui croirait que les ordres religieux pratiquent dans toute sa perfection la pauvreté conseillée par le Sauveur du monde [3]? « Les

1 Ἐλευθερίαν τῆς δόξης τῶν τέκνων τοῦ θεοῦ.
PAUL, *Ép. aux Rom.*, VIII, 21.

2 Τῇ ἐλευθερίᾳ οὖν ᾗ Χριστὸς ἡμᾶς ἠλευθέρωσε, στήκετε, καὶ μὴ πάλιν ζυγῷ δουλείας ἐνέχεσθε. *Aux Gal.*, V, 1.

3 Ὕπαγε, ὅσα ἔχεις πώλησον, καὶ δὸς τοῖς πτωχοῖς, καὶ ἕξεις θησαυρὸν ἐν οὐρανῷ. MARC, X, 21.

derviches tourneurs, dit M. Théophile Gautier, sont des espèces de moines mahométans qui vivent en communauté dans des monastères appelés *tekkés*. Le mot derviche signifie « pauvre » ce qui n'empêche pas les derviches de posséder de grands biens, dus aux legs et aux dons des fidèles [1]. »

Il a fallu toute la subtilité des interprétations pharisaïques [2] pour concilier l'indigence dont chaque moine fait profession avec l'opulence scandaleuse des couvents. Mais on se rappelle le procédé de Tartuffe

Il est avec le Ciel des accommodements.

Tout ce que les membres des communautés s'interdisent comme individus, ils se le permettent facilement comme corporation monastique. Ainsi un moine, considéré isolément, est obligé à l'humilité, mais en tant qu'il appartient à un ordre qui rend à l'Église des services considérables, il ne se fera pas scrupule d'un orgueil collectif. Il osera dire, comme le franciscain Ximénès : « N'oubliez pas que j'ai tous

[1] Théophile GAUTIER, *Constantinople*, XI. Les derviches tourneurs.

[2] Voici un exemple de ces interprétations :

Μωσῆς γὰρ εἶπε · Τίμα τὸν πατέρα σου καὶ τὴν μητέρα σου · καὶ · Ὁ κακολογῶν πατέρα ἢ μητέρα θανάτῳ τελευτάτω · ὑμεῖς δὲ λέγετε · Ἐὰν εἴπῃ ἄνθρωπος τῷ πατρὶ ἢ τῇ μητρί, Κορβᾶν, (ὅ ἐστι δῶρον), ὃ ἐὰν ἐξ ἐμοῦ ὠφεληθῇς · καὶ οὐκέτι ἀφίετε αὐτὸν οὐδὲν ποιῆσαι τῷ πατρὶ αὐτοῦ ἢ τῇ μητρὶ αὐτοῦ, ἀκυροῦντες τὸν λόγον τοῦ Θεοῦ τῇ παραδόσει ὑμῶν ἣ παρεδώκατε · καὶ παρόμοια τοιαῦτα πολλὰ ποιεῖτε.

MARC, VII, 10-13.

les jours votre reine à mes pieds et votre Dieu dans les mains ! »

Il en est de même de la pauvreté. Chacun sait ce qu'il faut penser du désintéressement monacal. Vous n'ignorez pas, frère, qu'en Roumanie chaque jour s'augmentent les propriétés des couvents. Si les choses doivent durer ainsi, le sol de notre beau pays appartiendra bientôt aux usuriers et aux moines. En Occident ils ne se montrent pas moins avides. Même dans les États transformés par la révolution française, ils travaillent dans les ténèbres, avec une patience infatigable que couronnent chaque jour de nouveaux succès, à reconstituer leurs anciennes propriétés [1]. En France et en Belgique, à l'aide de combinaisons jésuitiques [2], ils trouvent moyen d'éluder les lois protectrices destinées à empêcher l'extension des biens de mainmorte. Exempts des préoccupations de la famille, toute leur activité se concentre sur une seule pensée. — Augmenter les richesses de la communauté devient pour chaque membre d'une congrégation religieuse une affaire d'autant plus importante que sa considération et son influence dans l'ordre dépendent des résultats qu'il obtient. En vain

[1] On sait quel retentissement a eu, cette année, le procès intenté par Mme la marquise de Guerry à la communauté parisienne de Picpus, qui a été condamnée.

[2] Je renvoie aux comptes rendus du procès de Guerry. — Voir aussi *l'Indépendant* de Neuchâtel des 22, 24 et 27 août 1855, *Réflexions d'un voyageur sur la situation de la Suisse.*

les murmures des peuples avertissent les rois des dangers auxquels est exposée la société moderne, la prédilection que les moines affichent pour le pouvoir absolu engage les princes à fermer les yeux sur leurs envahissements. Leur servilité protége partout leur avarice. La politique des gouvernements despotiques ne saurait être une règle pour nous. L'exemple que la France de 1789 et la Suisse de 1847 ont donné au monde civilisé est, au contraire, digne d'être imité par un peuple qui veut être libre. Rappelons aussi les moines à l'observation *sérieuse* de leur vœu de pauvreté ; enlevons-leur l'*influence politique* dont ils ont tant de fois abusé ; ne permettons pas qu'ils puissent se soustraire à *aucune* des lois imposées à toutes les classes de citoyens, et nous les verrons bientôt disparaître spontanément d'un sol qu'ils ne pourront plus exploiter au gré de leur cupidité et de leurs passions. Leurs richesses, employées à l'amélioration du sort des classes souffrantes, empêcheront la propagation des idées socialistes, qui doivent leur plus grande vogue à la misère trop réelle qui pèse sur les ouvriers et sur les laboureurs dans plusieurs contrées de notre Europe chrétienne. N'oublions pas que, pour défendre avec succès la société contre ses ardents adversaires, il faut travailler sans cesse énergiquement à la réforme des abus qui la compromettent ou qui la déshonorent.

## LETTRE DEUXIÈME.

### Le monachisme et la nature humaine.

Je comprends tout ce qui doit sa durée aux manifestations légitimes de la raison et du cœur de l'homme ; mais je ne peux regarder comme *éternel*, comme véritablement consacré, tout ce qui est inspiré par les funestes convoitises et par le triste égoïsme de notre nature.

Si l'esclavage a été la loi de toute l'antiquité ; si les peuples les plus civilisés l'ont accepté sans hésitation ; si les esprits, même les plus éminents, l'ont sanctionné par l'autorité de leur génie ; si les barbares, Rome, la Grèce, Socrate, Aristote et Platon l'ont regardé comme la base de tout ordre social ; si l'Évangile même, ce code de liberté et de fraternité[1], n'a pu

[1] M. Jurien de la Gravière, *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1857, prouve qu'au commencement du siècle, à part quelques penseurs, l'esclavage était universellement accepté comme un fait légitime.

l'abolir chez toutes les nations chrétiennes, — qui oserait cependant soutenir maintenant que ce honteux trafic, que cette oppression révoltante de la faiblesse par la force, ne doit pas, — malgré le privilége des siècles qu'il peut invoquer, — disparaître un jour de la société qu'il a longtemps souillée?

Permettez-moi de vous citer un autre exemple, qui n'est pas moins frappant. Vous savez comment, jusqu'à la révolution française, les doctrines s'imposaient par la violence et la persécution. Les princes, les peuples, les individus, les moines surtout, les disciples de Loyola comme ceux de Dominique et de François d'Assise; tous se croyaient le droit de faire à la conscience humaine une violence sacrilége[1]. Les esprits les plus pacifiques et les plus avancés, un François de Sales[2], un Bossuet, un Fénelon, déclaraient qu'on ne pouvait entrer dans la vie éternelle sans accepter la domination tyrannique de leur Église, et ne rougissaient pas de reconnaître les droits du bourreau, quand il s'agissait d'imposer leurs convictions à tous ceux qui refusaient de les admettre[3]. Avant eux, Gerson, l'intrépide adversaire du despotisme de Rome, Gerson le « docteur très-chrétien »

[1] Voy. M. le professeur LECERF, *Du Protestantisme* (réfutation du livre de M. Nicolas sur la Réformation).

[2] Voy. GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève.*

[3] Voy. LANFREY, *L'Église et les philosophes.*

n'avait-il pas allumé sans remords les flammes du bûcher de l'évangélique Jean Huss[1] ?...

La civilisation contemporaine réprouvant énergiquement l'esclavage et la persécution religieuse, quoique leur origine se perde dans la nuit des temps, croyez-vous qu'elle se montre plus indulgente pour des abus ou des institutions qui n'ont, pour se défendre, d'autres raisons que celles d'une prétendue éternité ? — Que devient donc, — frère, — ce principe sur lequel on paraît tant compter : « Les chênes et les moines sont éternels[2] ? » Ce grand mot *éternel* ne doit-il pas s'appliquer uniquement à ce qui trouve sa raison d'être dans les profondeurs de la nature humaine et non aux œuvres périssables des préjugés et du fanatisme ?

Si à une époque fort ancienne nous voyons le monachisme s'épanouir dans l'Inde, ce n'est encore qu'un fait isolé, sans influence sur les contrées voisines. Le bouddhisme seul a popularisé ce genre de vie chez les peuples de l'Orient. Mais le bouddhisme, religion énervante, qui substitue un sentiment vague de l'infini à l'esprit logique et à la science, est condamné à la fois par la réflexion et par l'expérience des siècles. — Est-ce dans ces théories de quiétisme

[1] J'ai cité les paroles de Gerson dans le tome Ier de la *Suisse allemande*.

[2] LACORDAIRE, *Mémoire pour le rétablissement des frères prêcheurs*.

et de néant[1] que nous irons puiser les enseignements destinés aux peuples modernes, et chercher l'expression suprême de la sagesse antique[2] ?

Le monachisme, né chez le peuple de l'antiquité le moins énergique et le moins capable de progrès, a été proscrit, même dans ces temps reculés, par les nations les plus intelligentes et les plus viriles, et par les législateurs et les philosophes qui leur ont servi de guides. Zoroastre, Numa, Solon, Lycurgue, Socrate, Platon, Aristote, Moïse, l'interprète de Dieu, ont repoussé unanimement cette funeste institution. Les États qui ont personnifié avant l'ère chrétienne le progrès de l'humanité ne l'ont jamais acceptée. Rome, la Judée, la Grèce, qui représentaient la puissance de la loi[3], de la religion et du génie, n'ont pas eu besoin, pour accomplir leur glorieuse destinée, de couvents et de moines !

Je sais que certains écrivains, au lieu d'attribuer la grande diffusion du monachisme à l'influence des doctrines quiétistes de l'extrême Orient, le considè-

[1] Eug. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme*, montre que l'anéantissement final est le dernier mot du bouddhisme.

[2] M. Michelet, *Du prêtre, de la femme et de la famille*, a prouvé que l'esprit monacal tend à perpétuer ce déplorable quiétisme dans le sein de la société contemporaine.

[3] Par le droit romain qui est encore la base de toute législation rationnelle.

rent comme le résultat d'un penchant légitime de la nature humaine. « Il existe, disent-ils, des âmes naturellement contemplatives, qui cherchent la solitude et le calme par un instinct irrésistible, que l'activité sociale accable et auxquelles la vie ordinaire inspire une invincible antipathie. Le cloître n'est-il pas pour elles une sorte de nécessité, un doux refuge contre les vains bruits du monde et les agitations d'un siècle turbulent? »

Ce raisonnement, tant de fois répété[1], pourrait avoir quelque valeur, si nous étions encore au moyen âge. Dans cette sinistre époque, que quelques esprits rétrogrades essaient aujourd'hui d'idéaliser[2], la société civile était livrée à toutes les violences d'une aristocratie turbulente et illétrée. Au milieu de guerres privées sans cesse renaissantes, des pillages et des incendies, du tumulte des armes qui retentissait au fond des champs, aussi bien que dans les rues des cités, les cloîtres seuls étaient assez respectés des impétueux barons pour pouvoir offrir un asile à l'étude. Cependant, même alors, ce fut au sein de la société civile que grandirent les hommes qui préparèrent la décadence de la papauté et l'avénement du monde moderne, Abeilard, Arnauld de Brescia, Wiclef,

[1] On le trouve même dans les romans. — Voyez Octave Feuillet, *La petite comtesse.*

[2] MM. Gaume, Donoso Cortès, L. Veuillot et, en général, l'école ultramontaine.

Gerson, Jean Huss, Jérôme de Prague, et le principe du progrès se personnifia dans ceux qui prirent une part active aux luttes et aux souffrances de leurs contemporains[1].

Mais aujourd'hui la situation est complétement changée. Le monde où nous vivons, protégé par la loi contre les violences qui furent la plaie du moyen âge, non-seulement permet à ses membres de suivre leur attrait pour la méditation et pour la science, mais il accorde toute son admiration à ceux qui deviennent par leur génie l'honneur de leur pays. Les armées elles-mêmes ont fait plus d'une fois silence autour de leur retraite; l'auteur de Télémaque, et J.-D. Michaëlis, le célèbre auteur du *Droit mosaïque*, ont reçu dans leur solitude les hommages enthousiastes des fiers vainqueurs de leur patrie. Aussi, depuis la ruine de l'Académie et du Lycée, l'esprit humain n'avait jamais montré plus d'élan et de vigueur que dans les trois derniers siècles. Quels couvents, même au temps de leur splendeur, ont produit des hommes tels que Galilée, Shakspeare, Milton, Keppler, Bacon, Leibnitz, Newton, Descartes, Pascal, Herder, Voltaire, Lessing, J.-J. Rousseau, Kant et Gœthe ?

Si ces puissants génies avaient cherché dans le

[1] Voy. MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la Réformation*, tome Ier.

cloître un asile pour leurs méditations, que seraient-ils devenus au milieu des mesquines intrigues qui absorbent l'oiseuse activité des moines dégénérés ? La guerre du Sonderbund a montré à toute l'Europe que les passions politiques ont remplacé dans les monastères contemporains les études pacifiques [1]. Que sort-il maintenant de ces opulentes maisons dont l'Autriche, la Bavière, l'Italie, la Roumanie, la Russie, etc., sont encore couvertes ? Quels travaux scientifiques appellent sur les couvents l'attention du monde? Nous ne devons pas être surpris de cette incurable impuissance [2]. Une orthodoxie étroite étouffe, dans les communautés, l'intelligence de tout esprit distingué qui vient y chercher le calme et la solitude, et n'y trouve que la malveillance et même la tyrannie. Assurément les moines français du dix-septième siècle étaient bien supérieurs à ceux qui végètent aujourd'hui dans les cloîtres, et cependant quel fut parmi eux le sort du P. André, cet habile disciple de Descartes, et de Malebranche? Le docte jésuite nous a laissé, dans sa correspondance [3], un admirable portrait des supérieurs qui se constituaient les juges infaillibles de ses recherches philosophiques. Pourtant ces religieux étaient membres d'un ordre qui a toujours fait parade [4] de son enthousiasme pour la

[1] Voir la *Suisse allemande*, tome III.

[2] M. X. Marmier, partisan des couvents, ne la dissimule pas. — Voy. *Du Danube au Caucase.* — Le Danube.

[3] Voy. le P. André, dans la Bibliothèque Charpentier.

[4] M. E. Quinet, *Des Jésuites,* prouve que l'enthousiasme

science !... Dirai-je à quelles persécutions l'auteur de l'*Essai sur le beau* fut soumis par les membres de la compagnie de Jésus, non pas parce qu'il montrait trop peu de respect pour l'Évangile, mais à cause de son dédain pour la philosophie d'Aristote[1], que les Jésuites, fidèles à la tradition du moyen âge, défendaient alors comme un dogme presque aussi vénérable à leurs yeux que l'existence de Dieu ? — Tel est le respect qu'on professe dans les couvents pour l'esprit humain et l'indépendance des penseurs ! Conseillez maintenant aux savants d'y chercher un asile pour leurs sublimes méditations !

Vous figurez-vous, par hasard, que les travaux historiques seraient moins suspects que la philosophie ? Les moines qui dirigent la congrégation de l'*Index* n'ont-ils pas frappé d'excommunication les ouvrages les plus religieux, dans lesquels on se permettait quelques blâmes contre la tyrannie ou les vices des papes? Tout l'Occident connaît la scandaleuse chronique des condamnations du *Dictionnaire universel* de M. Bouillet; de l'*Histoire de l'Église de France* par M. l'abbé Guettée, et du *Cours de droit canon*, par M.

des disciples de Loyola pour la science n'était ni sérieux, ni sincère. Ils essayèrent d'occuper l'esprit humain, sans l'éclairer.

[1] Les moines du moyen âge, qui ne comprenaient pas Aristote, lui avaient délivré un brevet d'orthodoxie et le mettaient sur la même ligne que la Bible. Dans la nuit de la St-Barthélemy, Ramus fut égorgé par des partisans d'Aristote.

l'abbé Lequeux [1]. Ces faits prouvent assez que, même chez les laïques et chez les membres du clergé les plus dévoués à l'Église romaine, le monachisme ne permet aucune appréciation indépendante et contraire à ses intérêts [2].

Croit-on qu'il se montrerait plus tolérant pour des écrivains qui vivraient sous sa discipline et qu'il pourrait à son gré soumettre à ces tortures morales dans lesquelles excellent les communautés ? Les noms célèbres de Scott Erigène [3], de Guillaume d'Occam [4], de Roger Bacon [5], de Campanella [6], en disent plus

[1] La *Presse* et l'*Indépendance belge* ont publié la curieuse histoire de ces condamnations.

[2] Je me borne à renvoyer au livre fort intéressant intitulé : *Index des livres prohibés*, dans lequel figurent Pascal, Arnauld, Nicole, Malebranche, Fleury, Bossuet, Fénelon, Rosmini, etc., etc., la plupart des écrivains que nous opposent les catholiques-romains, sans songer que leur Église les a solennellement désavoués et flétris.

[3] Savant moine irlandais chassé de France en 877, à la demande du pape Nicolas.

[4] Franciscain anglais, surnommé le Docteur invincible. Ayant attaqué le pouvoir temporel des papes, au temps de Boniface VIII, il fut exilé, excommunié et persécuté de toutes les façons.

[5] Illustre moine anglais du huitième siècle, inventeur de la poudre à canon, du télescope, de la pompe à air, etc. Ses travaux scientifiques et ses attaques contre la corruption des moines l'exposèrent à toutes sortes de tribulations. Il passa une partie de sa vie dans un cachot comme sorcier.

[6] Le dominicain Campanella ayant, au seizième siècle, atta-

que tous les discours. Les hommes qui les ont persécutés avec un incroyable acharnement sont-ils enfin convaincus qu'on n'arrête pas l'humanité dans sa marche irrésistible vers le but qui lui est marqué par les desseins de l'Éternel? — On peut en douter quand on se rappelle les cruautés exercées en 1841 par l'inquisition de Rome sur la personne du bénédictin Raphaël Ciocci[1], bibliothécaire du collége papal San-Bernando-alle-Terme-Diocleziane.

Du moins, me direz-vous peut-être, vous ne fermerez pas le cloître à ces infortunés que des épreuves exceptionnelles appellent dans la solitude. « Aux cœurs blessés l'ombre et le silence » a dit Balzac. Napoléon, qui détestait les moines et la théocratie, et qui ne tolérait ni bénédictins, ni dominicains, ni franciscains, ni jésuites, laissa dans ses vastes États quelques couvents de trappistes.

Ceux qui prennent pour modèle l'abbé de Rancé[2] auraient peut-être le droit d'agir ainsi, s'ils n'avaient de devoirs qu'envers eux-mêmes; s'ils étaient seuls à souffrir sur cette terre de misères; s'ils pouvaient

taqué la mauvaise philosophie des moines, et travaillé à rendre à l'Italie son indépendance, passa vingt-sept ans en prison et fut plusieurs fois mis à la torture. Mme Colet a traduit ses poésies, Paris, 1844.

[1] Voy. *l'Inquisition à Rome*, en 1841, Paris, Delay.

[2] Célèbre réformateur de la Trappe. — CHATEAUBRIAND a écrit sa vie en 1844.

séparer leur cause de celle de leurs frères ; s'isoler d'eux tandis que ceux-ci sont accablés « du poids de la chaleur du jour. » Mais la société chrétienne est un vaste corps [1] dont tous les membres doivent s'aider mutuellement [2]. Aucune douleur, aucune déception, rien ne dispense de cette grande loi, qui est le résumé des préceptes évangéliques, et qui défend à tous les enfants de Dieu de s'éloigner du champ de bataille tandis qu'il y reste un soldat en état de combattre.

D'ailleurs, celui auquel la Providence a réservé les plus dures épreuves acquiert une sensibilité, une pénétration, qui lui permettent de rendre à ses frères des services exceptionnels. La souffrance n'est jamais imposée en vain à une créature intelligente. Comment, ceux qui ont appris à la sueur de leur front, au prix du plus pur de leur sang, la science difficile et précieuse de la vie ne l'emploiraient pas au service de tant d'existences brisées, de tant d'âmes désolées ! C'est à eux d'indiquer aux jeunes générations la route semée d'épines qui conduit à la vertu et à la vérité. Mais au lieu d'agir avec cette foi et cette patience vraiment chrétiennes, il se trouve des hommes qui osent parler ainsi à l'Éternel :

« Seigneur, vous nous avez rendu trop lourd le

[1] Οἱ πολλοὶ ἓν σῶμά ἐσμεν.

PAUL, *Épît. aux Rom.*, XII, 5.

[2] Voy. 1re *Épît. aux Corinth.*, XII, 12.

poids de la vie sociale. Nous avons vidé jusqu'à la lie le calice d'amertume. Puisqu'il en est ainsi, nous rompons les liens qui nous attachaient à l'espèce humaine. Nous renoncerons à la famille, nous ne songerons plus à la patrie, nous tâcherons d'oublier l'humanité. Absorbés dans la contemplation des choses divines, nous essaierons de ne plus abaisser nos regards vers la terre et de planer au-dessus de cette vallée de larmes. Nous irons comme l'aigle, placer notre aire sur le sommet des monts. De là, comme d'un trône sublime, élevé au-dessus des nations, nous n'entendrons même plus les vains bruits de ce monde. Nous vivrons en vous, nous n'aimerons plus que vous, nous commencerons ici-bas la vie du ciel[1]. »

Ces théories supposent chez ceux qui les ont professées[2] une grande ignorance de la nature humaine. L'expérience de chaque jour montre que pour les âmes souffrantes l'action est le remède le plus efficace, parce qu'elle peut seule triompher d'une imagination et d'un cœur livrés à des impressions trop violentes.

[1] Voy. sainte THÉRÈSE, *Château de l'âme.* — J'avertis une fois pour toutes que si je donne l'épithète de saint à plusieurs personnages du moyen âge ou des derniers temps, c'est pour plus de clarté; car l'Église d'Orient ne met dans son calendrier ni François d'Assise, ni Dominique, ni Ignace de Loyola, ni Pie V, ni Thérèse, etc. Mais on s'exposerait à n'être pas compris en Occident, en ne se conformant point à l'usage généralement adopté.

[2] Voy. RANCÉ, *De la sainteté de la vie monastique,* 1683.

La sympathie que l'on mérite en travaillant généreusement pour ses frères est, en outre, un baume souverain versé sur les blessures les plus cruelles. Enfin, une lutte ardente et courageuse pour les véritables intérêts de l'humanité retrempe le caractère, absorbe avec le temps toutes les forces de l'intelligence qu'elle arrache à des préoccupations exclusives et à de périlleux souvenirs.

Je ne fais qu'indiquer ce point de vue, car un esprit élevé comme le vôtre réfléchit fréquemment sur les besoins et sur l'avenir de l'humanité. Qu'arrivera-t-il si vous enlevez à la société, qui cherche laborieusement sa voie à travers mille obstacles et mille dangers, les âmes que la souffrance a purifiées, les cœurs les plus dévoués, les plus aimants, les plus dégagés des calculs et des passions vulgaires? Vous vous réserverez sans doute, pour régénérer le monde, les intelligences infirmes et bornées, les caractères égoïstes et sans énergie? C'est une étrange politique de priver la patrie de ses appuis les plus fermes et les plus solides. Tout pays où elle a été quelque temps pratiquée est nécessairement frappé d'immobilité, il manque de penseurs et de guerriers, de têtes et de bras; c'est une proie assurée pour l'étranger.

## LETTRE TROISIÈME.

### Le monachisme et la société.

Certaines personnes, médiocrement préoccupées des enseignements de la Bible et de la philosophie, se mettent, pour défendre les moines, à un point de vue qu'elles appellent essentiellement pratique.

Dans ces derniers temps, les théories de Malthus[1] ayant amené plusieurs économistes à considérer l'accroissement de la population comme un des plus grands dangers qui menacent la société moderne, on s'est avisé de recommander le monachisme comme le meilleur moyen d'arrêter ce développement, auquel on attribue les crises alimentaires et sociales dont quelques États de l'Occident ont été le théâtre depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Cette tactique ne manque pas d'habileté. Après avoir reconnu qu'il est maintenant impossible de faire accepter le principe religieux et philosophique qui

[1] *Essai sur le principe de la population*, Londres, 1798.

a, dans l'Inde, donné naissance à la vie monastique, on essaie de la réhabiliter aux yeux des conservateurs, à l'aide d'arguments politiques. C'est par des raisonnements de ce genre qu'on est parvenu à décider les gouvernements de France et d'Autriche à faire à la papauté des concessions que les Bourbons de la branche aînée, que Louis-Philippe, Marie-Thérèse, Joseph II [1] et le prince de Metternich [2] lui avaient toujours obstinément refusées.

Si, dit-on, dans les pays gallicans ou protestants on voit les révolutions renaître de leurs cendres, il ne faut pas leur assigner d'autres causes que la misère toujours croissante des prolétaires et des classes ouvrières; car le sol, dont les produits cessent d'être en rapport avec la consommation, ne saurait plus les nourrir. On affirme que cet état de choses a eu pour cause principale la suppression ou l'excessive limitation des couvents, et que les nations qui n'ont pas adopté cette funeste législation, sont complétement à l'abri des catastrophes auxquelles sont exposés les peuples assez imprudents pour se confier aux principes de la révolution française.

[1] Joseph II a été, par ses lumières et son patriotisme sincère, la gloire de la maison d'Autriche. Et pourtant « Joseph, ce souverain patriote, l'ami, le protecteur des lettres et des arts, mourut de chagrin, et sa mémoire n'a été honorée d'aucun trophée. » (Lady Morgan.)

[2] Le véritable empereur d'Autriche sous les deux derniers règnes.

De ce que les contrées soumises au monachisme acceptent leur indigence avec une apathique indifférence, a-t-on le droit d'en conclure que la condition des masses y est plus digne d'envie?

Si elles n'ont pas, comme l'Angleterre, à redouter l'excès de la population, tous ceux qui les ont étudiées sérieusement n'ignorent pas que l'état d'enfance de l'agriculture les menace de crises plus redoutables que celles dont souffrent les pays civilisés. Or l'impuissance de l'agriculture est, dans une société régulière, la plaie la plus profonde et la plus incurable, parce qu'elle indique une apathie tellement invincible qu'elle ne peut être vaincue même par le sentiment des besoins les plus urgents. En outre, sans le travail des champs, la moralité d'un peuple court des périls de toute espèce. Une nation qui le méprise voit se multiplier dans son sein les mendiants, les contrebandiers, les escrocs, les bandits, tous les fléaux que la paresse et la misère engendrent. C'est précisément ce qui est arrivé dans les pays gouvernés par les moines, pays qu'on voudrait présenter comme un modèle!

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les souffrances de cette partie de l'Italie centrale qui obéit aux évêques romains[1]. Un seul fait suffira pour caractériser

[1] Voy. Lady MORGAN, *Italy*; — Charles DIDIER, *Campagne de Rome*; — MALTE-BRUN, *Géographie*; — LAMENNAIS, *Affaires de Rome*; — E. BRIFFAULT, *Le secret de Rome*.

sa condition actuelle. Le gouvernement ne peut se soustraire à l'exécration du peuple qu'avec l'appui des baïonnettes de la France et de l'Autriche. La situation est tellement déplorable que, sous Grégoire XVI, l'Autriche et la Russie, — qu'on n'accusera pas d'esprit révolutionnaire, — essayèrent vainement d'obtenir des réformes qu'elles jugeaient indispensables. L'empereur François et le tzar Nicolas ne purent fléchir l'obstination du camaldule couronné qui a condamné solennellement la liberté de conscience et la liberté politique[1]. L'esprit du moine ne put jamais comprendre les véritables intérêts du souverain. Le monachisme a sans doute préservé les États pontificaux de l'excès de population ; mais il les a livrés à l'ignorance, au banditisme[2], à une administration vénale et corrompue, et enfin à l'invasion étrangère[3].

Je n'ai pas besoin de parler plus longuement de Naples, cette monarchie bénie gouvernée par la bastonnade. Après les lettres célèbres de M. Gladstone, tout homme éclairé sait à quoi s'en tenir sur cette question. L'éloquent écrivain tory n'est pas suspect de passions démocratiques. Je me bornerai donc à dire quelques mots de la Sicile, qui a essayé en vain de se soustraire aux *bienfaits* de Ferdinand II. Vous

[1] Dans la fameuse encyclique *Mirari*.

[2] Voy. FEUILLET DE CONCHES, *Léopold Robert*.

[3] Deux romanciers, Mme George SAND et M. Ed. ABOUT, ont fait une peinture aussi exacte que piquante de ce pays dans *Daniella* et dans *Tolla*.

savez que cette île était autrefois appelée « le grenier du peuple romain. » La nature semble l'avoir comblée de tous ses dons : elle est traversée dans tous les sens par un grand nombre de rivières ; le climat est délicieux, le sol, qui est d'une admirable fertilité, renferme dans son sein des richesses minérales de toute espèce. Cependant, tandis que les Siciliens s'entassent[1] dans les couvents ou s'occupent, avec leurs moines, de fêter sainte Rosalie, la terre reste sans culture ; le mouvement des affaires est nul à l'intérieur et le commerce extérieur est entièrement livré aux mains des étrangers. Qui reconnaîtrait là cette émeraude enchâssée dans les mers, que les poëtes de la Grèce ont tant de fois chantée et dont les ruines magnifiques excitent encore l'admiration des voyageurs ?

L'Espagne fait naître les mêmes réflexions. La multiplication des monastères et la diminution progressive de la population ont paralysé les forces d'un peuple qui put, au seizième siècle, penser à gouverner les deux mondes, et qui est descendu au rang des puissances de troisième ordre, grâce au despotisme spirituel et temporel, fortement unis pour accomplir leur œuvre de destruction[2]. La prodigieuse

[1] MALTE-BRUN, *Géographie*, VII, 452, comptait « dans l'île 28,000 moines et 18,000 religieuses, pour 1,650,000 habitants ! »

[2] Voy. la savante *Histoire d'Espagne* de M. ROSSEEW-

fertilité du sol a l'air de protester contre l'incurie des Espagnols dégénérés. Partout poussent la vigne, l'oranger, le citronnier, le cotonnier, la canne à sucre. Mais ces trésors prodigués par la Providence restent à peu près inexplorés. Les biens de *main-morte*, possédés par les communes et par les couvents, se sont multipliés à l'infini. La population, qui ne dépasse guère aujourd'hui treize millions d'hommes, et qui est d'ailleurs énervée par une vie sans activité et par la mendicité à la porte des monastères, est incapable de tirer parti d'un si vaste territoire, où les richesses minérales abondent autant que les ressources agricoles. Je sais bien que, depuis 1830, on a fait de sérieux efforts pour rendre le mouvement et l'énergie à la nation espagnole et la délivrer du monachisme qui l'a si longtemps dévorée. Jusqu'à présent, le parti qui protége les moines et qui reste fidèle aux traditions de l'absolutisme politique et religieux de Ferdinand VII, a réussi à paralyser les réformateurs. Il n'a pas même reculé devant les horreurs de la guerre civile pour la défense des abus du passé. La péninsule expie cruellement la faute immense qu'elle a faite de confier aux couvents l'éducation des masses. Ne semble-t-elle pas destinée à passer perpétuellement du despotisme à l'anarchie, comme tous les peuples élevés dans le giron de l'Église de

SAINT-HILAIRE, professeur à la Sorbonne, ouvrage couronné par l'Académie française.

Rome, cette personnification complète de l'esprit monastique[1]?

Je sais qu'il est de mode aujourd'hui de déclamer contre les tendances socialistes des contrées qui ne subissent pas le despotisme de cette Église et la domination des moines. Un ancien juge de paix, M. Nicolas, a écrit en français, sur ce sujet, un volume entier[2], dans lequel l'histoire est traitée avec le sans-gêne qui caractérise les apologistes de Rome[3]. Quelques réflexions feront justice de cette fantasmagorie puérile. Est-ce que la Saxe, le Wurtemberg, le Hanovre, la Suède, le Danemark, la Norwége, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse, la Prusse, etc., ont présenté dans ce siècle le spectacle des luttes anarchiques dont l'Espagne contemporaine est le théâtre? N'y a-t-il pas plus de socialistes à Rome et à Gênes, qu'à Rotterdam et à Édimbourg? Les passions révolutionnaires ne sont-elles pas plus excitées à Livourne, à Naples et à Palerme, qu'à Copenhague ou à Stockholm? Rien, dans ce genre, n'est plus instructif que l'histoire des nombreuses républiques de l'Amérique

[1] Voy. LABORDE, *Itinéraire descriptif de l'Espagne;* — GUÉROULT, *Lettres sur l'Espagne;* — WEISS, *L'Espagne depuis le règne de Philippe II.*

[2] Auguste NICOLAS, *Du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leurs rapports avec le socialisme.*

[3] Les bévues de l'ouvrage de M. Nicolas ont été constatées par la *Revue de Strasbourg*, janvier 1858.

du Sud, dont la déplorable situation[1] fait un contraste saisissant avec la prospérité toujours croissante des États-Unis[2]. Les contrées hispano-américaines[3] sont en révolution permanente. Leur destinée est livrée au hasard des *pronunciamientos*. Tout général qui peut rassembler quelques centaines d'hommes, prétend à la dictature. A Lima, à Mexico, à Montevideo, à Buenos-Ayres, la même année voit quelquefois se succéder plusieurs gouvernements, qui ne respectent pas plus les propriétés particulières que le trésor de l'État[4].

Est-ce là cet esprit conservateur, cette stabilité dans les institutions, cette régularité dans les mœurs, que le monachisme promet à la société? — Cependant il est difficile d'attribuer l'anarchie chronique et la misère qui dévorent les pays du Midi, en Europe et en Amérique, au développement excessif de la population; car, s'ils sont fort riches en monastères, ils sont à moitié déserts.....

[1] Voy. D'ORBIGNY, *Voyage dans l'Amérique méridionale*; — Edg. QUINET, *De l'ultramontanisme*.

[2] Voy. DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie aux États-Unis*; — AMPÈRE, *Promenade en Amérique*; — W. REY, *L'Amérique protestante*.

[3] La décadence de la race espagnole a commencé le jour où la théocratie lui a interdit toutes les sources de la véritable science. — C'est ce qui a été prouvé par un homme très-compétent, M. Antonio-Gil Y ZARATE, *De la Instruccion publica en Espana*.

[4] Voir, pour les détails, les *Annuaires* publiés chaque année par la *Revue des Deux Mondes*.

Mais ne craignons pas d'aller jusqu'au fond même de la question qui nous occupe.

Une population nombreuse n'est-elle pas très-utile à toute nation qui désire progresser. Le sol le plus fertile, des mines précieuses, de vastes bois lui sont-ils d'une grande utilité, si des milliers de bras n'y travaillent avec énergie?

Alors seulement l'agriculture et l'industrie fleurissent, les intelligences se développent, stimulées par l'émulation, la frontière est inviolable. N'est-ce pas là le spectacle que présentent ces États qu'on décrie avec tant d'ignorance ou de partialité? Sans se préoccuper de ces niaises déclamations, ils marchent fièrement à la tête de l'humanité.

Du reste, je puis admettre, sans affaiblir la force de mes raisonnements, que le développement excessif de la population devient, dans certains cas, un inconvénient et même un danger. Un gouvernement éclairé, qui comprendra la grandeur de sa mission et les véritables lois de l'économie politique, se gardera bien de recourir alors au périlleux remède du monachisme [1]. Les progrès de la navigation et la décou-

[1] Les avantages apparents ou momentanés que peut présenter cette institution ne sont *jamais* en rapport avec les inconvénients qui en résultent. Les sœurs de charité, par exemple, peuvent soigner quelques malades, mais elles ne tardent pas à profiter de leur popularité pour servir d'avant-garde aux jésuites, aux moines mendiants, etc., etc.

verte d'un nouvel univers, en Amérique et en Océanie, fournissent à l'humanité de merveilleux moyens d'expansion. Un monde entier attend l'active postérité d'Adam pour sortir du chaos et produire des trésors. Les bords du Maragnon[1], où la nature étale toutes ses magnificences, pourraient nourrir cent millions d'habitants[2]. Les vastes provinces du Brésil comptent à peine quelques millions d'hommes. Les États-Unis ouvrent à l'émigration des savanes sans limites. La Nouvelle-Zélande, où les missionnaires protestants et les Anglais ont porté le bienfait de la civilisation, est grande comme la France. L'Australie est presque aussi étendue que le continent européen, et est encore à peu près déserte. La Hollande appelle les colons dans les îles opulentes de l'Asie méridionale. En Afrique et dans les îles innombrables de l'Océan, la population est aussi rare que le sol est fertile. Plusieurs contrées de l'Europe orientale nourriraient au besoin quatre fois plus d'habitants.

Quand de tels horizons s'ouvrent devant l'espèce humaine, est-il permis à une politique insensée de restreindre la sphère de son action et de ses progrès? Au lieu d'entasser dans les froides solitudes des monastères des multitudes d'ouvriers, ne vaut-il pas mieux en faire d'utiles et laborieux auxiliaires de la

[1] Ou fleuve des Amazones.

[2] Son cours est de 5,400 kilomètres, et il a, à son embouchure, 288 kilomètres!

grandeur des nations auxquelles ils appartiennent? — L'Angleterre et la Hollande l'ont admirablement compris. Ces deux énergiques nations, les plus entreprenantes de la race germanique, ont porté leurs drapeaux victorieux jusqu'aux extrémités du globe. Sydney, Hobart-town, le cap de Bonne-Espérance, Batavia se sont élevés comme des avant-postes de la civilisation au milieu des tribus les plus dégradées ou les plus féroces. Le drapeau tricolore de la Néerlande[1] et les léopards d'Angleterre ont précédé partout les intrépides missionnaires de l'Europe, tandis que l'étendard étoilé des États-Unis se déployait dans les ports du Japon et flottait fièrement jusqu'au sommet des Montagnes-Rocheuses.

Vous rendez-vous bien compte, dans l'Europe orientale, de cette œuvre gigantesque de la colonisation des pays barbares, qui assure aux Germains la domination du monde? Jamais, depuis l'époque où les aigles de Rome allaient porter la civilisation au fond des Gaules, dans la lointaine Bretagne, dans les plaines fertiles de notre Dacie, sur les bords de l'Euphrate et de l'Oxus, l'humanité n'avait fait d'aussi prodigieux efforts pour atteindre le but que la Providence lui a marqué. Jusqu'à présent, parmi les fils de cette noble race à laquelle nous

[1] Voy. Esquiroz, *La Néerlande* dans la *Revue des Deux Mondes*.

sommes fiers d'appartenir. La France seule[1] a pris part à ce grand mouvement, par une guerre qui doit immortaliser le nom des Bugeaud, des Changarnier, des Cavaignac, des Bedeau et des Lamoricière. Elle a aussi ressuscité en Algérie les colonies qu'avaient établies autrefois les Romains, nos glorieux ancêtres. Mais, de tous les peuples de notre famille, la nation française n'est-elle pas la première qui ait brisé, par les mains de son immortelle Constituante[2], le joug du monachisme? En 1789, la France s'est mise à la tête des peuples latins, et leur a montré, avec son intrépidité ordinaire, la route qu'ils devaient suivre. Depuis sa émancipation n'a-t-elle pas étonné l'univers par la grandeur de ses destins? Puisse-t-elle ne jamais accepter de nouveau la servitude dont elle s'est délivrée, et ne pas faiblir lâchement dans l'accomplissement de l'œuvre de régénération que le ciel lui a confiée!

Quant à nous, Roumains, nous n'avons pas à nous préoccuper encore des vastes desseins qui absorbent l'ardeur activée des États de l'Occident. Nous avons d'autres soucis. Bukarest compte seul *vingt couvents* dans ses murs; mais, hélas! nos steppes s'agrandis-

[1] Il n'est question que du dix-neuvième siècle; car c'est aux Latins, aux Christophe Colomb, aux Vasco de Gama, etc., que revient la gloire d'avoir ouvert la route.

[2] Napoléon Ier fut, dans cette question, très-fidèle aux traditions de 89.

sent en même temps que l'enceinte de nos monastères !...

« Comment, direz-vous, pourrait-on croire que les couvents ont contribué dans notre patrie à la décadence de l'agriculture ? Tous les historiens n'ont-ils pas rendu hommage aux travaux agricoles des bénédictins du moyen âge ? Dans ces temps désastreux, où le défrichement du sol était encore une nécessité de premier ordre, ils ont remplacé dans les champs ces hordes turbulentes qui regardaient le travail comme une occupation indigne d'un homme de guerre. »

Permettez-moi de vous demander d'abord à quelle époque les moines orientaux ont fertilisé le sol de l'Égypte, de la Grèce, de la Roumanie, de la Palestine et de la Syrie ? — Absorbés par de vaines querelles et de ridicules subtilités, ils n'ont paru rien soupçonner des devoirs qui leur étaient imposés. L'état actuel des contrées dont je viens de parler prouve qu'ils sont encore plus impuissants aujourd'hui que dans les siècles passés. Cependant ces pays célèbres étaient les plus florissants de l'ancien monde, alors que des citoyens intrépides, quittant pour la charrue le glaive, destiné à défendre l'indépendance de la patrie, cultivaient à côté de leurs fils le sol qui devait les nourrir.

Parlons maintenant de l'Occident. Si le monachisme

a contribué au perfectionnement de l'agriculture, il est devenu, — tous les faits le prouvent, — un des plus grands obstacles au progrès agricole. Est-ce à l'aide des institutions monastiques que la culture se développe d'une manière si merveilleuse en Angleterre [1], aux États-Unis [2], en Hollande [3], dans les cantons protestants de la Suisse [4] ? — Personne n'ignore les progrès de ces contrées, dont la prospérité date du moment où elles ont secoué le joug des moines. De nos jours, la Hollande n'a pas eu besoin des corporations religieuses pour transformer en une plaine fertile le lac de Harlem [5]. Où a-t-on vu les champs mieux cultivés que sur les bords des lacs et sur les pentes des montagnes dans les cantons de Berne, de Zurich, de Vaud, d'Argovie, de Neuchâtel, de Bâle, qui se sont toujours signalés par leur antipathie pour les couvents ? N'avez-vous pas contemplé sous le ciel brumeux de l'Écosse les plus belles cultures de l'univers ? N'admire-t-on pas dans l'Allemagne du Nord l'énergie humaine luttant contre une nature beau-

[1] Le mot merveilleux ne paraîtra pas trop fort à ceux qui liront le beau travail de M. Léonce de LAVERGNE, *L'Économie rurale en Angleterre* (*Revue des Deux Mondes* de 1853 et 1854). L'Écosse, si stérile sous Marie Stuart, est aujourd'hui un des pays les plus riches de l'Europe.

[2] AMPÈRE, *Promenade aux États-Unis*.

[3] ESQUIROZ, *La Néerlande*.

[4] Voy. Stephano FRANSCINI, *Nova statistica della Svizzera*.

[5] Voy. ESQUIROZ, *La Néerlande*. — Desséchement du lac de Harlem, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1855.

coup moins prodigue que la nôtre ? Là, ce n'est pas une troupe de moines qui travaillent mollement pour enrichir l'étroite enceinte de quelque couvent ; ce sont des chefs de famille qui sont, par leur rude labeur, la force et l'espérance de la patrie.

## LETTRE QUATRIÈME.

### Les moines et la patrie.

Si les ordres religieux étaient des gardiens jaloux de l'indépendance nationale, je ne me serais assurément pas montrée aussi sévère à leur égard. Mais leur histoire tout entière ne prouve-t-elle pas qu'ils sont complétement étrangers aux généreux élans du patriotisme?

Vous m'avez un instant, frère, disposée à plus d'indulgence en me rappelant certains événements de l'histoire contemporaine, l'héroïsme de Samuel, le caloyer Souliote[1], l'intrépidité de l'archimandrite Germanos et surtout la lutte des couvents espagnols contre l'invasion française.

« La terre, me disiez-vous, se taisait devant Napoléon. La Belgique, la Savoie, le Piémont, l'Italie centrale, etc., étaient absorbés dans son vaste empire;

[1] Voy. Aristote VALAORITIS, Μνημόσυνα. — Σαμουήλ.

la Prusse était humiliée ; l'Autriche craignait de braver inutilement les aigles invincibles de la France ; la Confédération germanique et la Suisse étaient traitées comme des vassales. On obéissait à Copenhague et à Stockholm presque aussi servilement qu'à Berne et à Dresde ; Paris semblait destiné à devenir la nouvelle Rome de l'Occident et à faire peser son joug sur la plus grande partie de l'Europe. Le tzar Alexandre, les yeux fixés sur Constantinople, n'avait d'autre pensée que de reconstituer l'empire de Byzance, tandis que le vainqueur de Marengo relevait le trône de Charlemagne. L'Angleterre, épuisée d'hommes et d'argent, frémissait en vain. — Tout à coup, au mépris des traités, une armée française franchit les Pyrénées et proclame, à Madrid, Joseph Bonaparte, roi d'Espagne et des Indes. La dynastie des Bourbons, violemment dépouillée, acceptait son sort avec une lâche résignation, et se livrait à des querelles intérieures qui la déshonoraient. La nation espagnole, surprise en pleine paix par des alliés transformés en conquérants, n'avait ni finances, ni généraux, ni armée.

« Ce fut alors que d'héroïques prédicateurs sortirent en foule des monastères. Ils rappelèrent aux descendants de Pélage et du Cid, la lutte héroïque soutenue par leurs ancêtres contre l'invasion musulmane ; ils réveillèrent, dans toutes les âmes, le sentiment de l'indépendance nationale ; ils prêchèrent hardiment contre l'étranger une croisade patriotique dont ils

devinrent les conseillers, quelquefois les soldats et souvent les martyrs. Murs de Saragosse, deux fois illustrés par vos intrépides défenseurs, vous vîtes hésiter les vainqueurs d'Arcole et d'Austerlitz ! Ces soldats redoutés, qui faisaient trembler le monde, et dont les exploits retentissaient juqu'au fond des solitudes de l'Asie et des savanes de l'Amérique, connurent à leur tour la terreur aux champs des Arapiles et de Vittoria. La grande armée trouva à Baylen de nouvelles fourches caudines. Le sol de la péninsule, ravagé par Napoléon et par ses plus habiles lieutenants, ne fut jamais conquis. Chaque couvent devint une forteresse inexpugnable et les défilés des *sierras*, autant de Thermopyles, où moururent, la croix sur la poitrine, les défenseurs de la nationalité espagnole[1].»

Assurément, c'est là un grand spectacle. — Mais, pour conserver mon admiration, je voudrais croire que les moines en combattant Napoléon faisaient la guerre à l'invasion et à la tyrannie, et non au Code civil, à l'égalité devant la loi, à la liberté de conscience. Leur patriotisme tant vanté n'était-il point, en dernière analyse, une lutte désespérée contre la loi du progrès, et leur haine contre les *Afrancesados*, la crainte, très-fondée d'ailleurs, de voir l'empereur des Français faire, selon son habitude, entrer les trésors des monastères dans les coffres de l'État?

[1] Voy. THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

[illegible] leur accorder beaucoup trop d'honneur que de leur attribuer toute la gloire de la lutte. Ne faut-il pas faire la part des patriotes de l'Espagne, qui rédigèrent la Constitution de 1812, et qui furent, après la restauration de Ferdinand VII, cruellement persécutés[1] par la camarilla monacale dont ce prince féroce et imbécile recevait les conseils[2] ? Si Castagnos humilia à Baylen les aigles de la France, lord Wellesley[3] et ses Anglais ne furent-ils pas les véritables vainqueurs des Arapiles et de Vittoria ?

J'ajouterai que ce n'est point par un épisode, dont le véritable caractère a été fort dénaturé, qu'on doit se faire une idée du patriotisme des couvents. Il faut consulter toute leur histoire, soit en Orient, soit en Occident. Or, cette histoire constate de mille façons qu'ils deviennent les auxiliaires les plus zélés de l'étranger, toutes les fois que celui-ci sert leurs intérêts politiques et temporels. Là où est leur trésor, là est aussi leur cœur. En Occident leur organisation même tourne constamment leurs affections loin de

[1] Riego, qui s'était si bien battu contre les Français, fut pendu en 1823 : l'héroïque Mina fut obligé de s'exiler en Angleterre la même année ; le comte de Toreno fut proscrit. Je me borne à ces trois noms illustres, car la liste des martyrs de cette époque serait longue. (Voy. TORENO, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution de l'Espagne*, trad. en français par L. Viardot, 1834-1838, 5 vol. in-8°.

[2] Voy. E. BURCKHARDT, *Riego und Mina*, Leipzig, 1835.

[3] Depuis duc de Wellington, le « duc de fer » *Iron duke*.

la terre natale. Rome est leur véritable patrie, et la papauté s'est toujours servie de cette milice docile pour l'exploitation des peuples qui acceptent son autorité, et pour la consolidation du despotisme spirituel qu'elle fait peser sur les peuples latins. Ces graves abus sont-ils étrangers à l'Église d'Orient, quoiqu'elle soit infiniment plus nationale que l'Église romaine et qu'elle soit justement fière de noms tels que ceux des Dimitri, des Samuel et des Germanos? Est-ce que les caloyers du Mégaspiléon sont restés fidèles aux patriotiques inspirations de leur ancien archimandrite? Est-ce qu'en envoyant leurs richesses au Mont-Athos ou dans d'autres couvents lointains, nos moines roumains ne montrent pas qu'ils y ont la meilleure partie de leur âme? Avec cet or, de sincères amis de leur pays auraient pu le doter de tant d'institutions qui lui manquent, contribuer au développement de ses immenses ressources, et soulager leurs frères appauvris par une succession d'invasions désastreuses.

Les États de l'Occident ont encore eu plus que nous à se plaindre du détestable esprit des corporations religieuses.

L'Angleterre a tellement souffert des conspirations monacales qu'on s'explique facilement la violente antipathie qu'elle a pour les couvents. Depuis la mort d'Henri VIII, on voit les moines intervenir dans tous les complots dirigés contre la vie et le trône des souverains qui ont le plus contribué à la grandeur de

l'Angleterre. En relations perpétuelles avec Rome, avec les rois de France et d'Espagne, ils furent les auxiliaires infatigables des ennemis les plus acharnés de la Grande-Bretagne. Sous le règne d'Élisabeth, avant d'attirer sur leur patrie les périls d'une formidable invasion, ils encouragèrent tous les fanatiques dont ils gouvernaient la conscience à les débarrasser de la reine par le poignard. John Savage, gentilhomme catholique, qui avait servi comme officier dans l'armée espagnole du duc de Parme [1], fut le premier instrument qu'ils essayèrent d'employer. Cet homme, en passant par Reims, visita au séminaire quelques-uns de ses compatriotes et parla des services qu'il avait déjà rendus à la cause de Rome, devant le prêtre Hogdson et le Dr William Gifford. Le docteur lui insinua qu'il pouvait faire beaucoup plus encore pour l'Église romaine en poignardant Élisabeth. Cette proposition révoltant les sentiments militaires de Savage, W. Gifford se moqua de ses scrupules, en disant qu'une reine, hérétique et excommuniée, non-seulement devait être tuée sans procès, mais qu'en le faisant, on était assuré de gagner le ciel [2]. C'est en vertu de pareilles théories

[1] HOWELL, *Complete collection of State trials*, t. Ier, p. 1130.

[2] En Occident, les moines ont professé mille fois la légitimité de l'assassinat, quand il s'agissait de se défaire de leurs adversaires politiques ou religieux. — Voy. PASCAL, *Les Provinciales*. — Ne pouvant citer ici toutes les preuves de cette assertion, je me borne à renvoyer au traité célèbre du jésuite MARIANA, *De rege et regis institutione*, Tolède, 1599. Ce livre,

que le moine Jacques Clément, dont on voulut faire un saint[1], poignarda Henri III. Les théologiens du séminaire ayant approuvé complétement la décision de Gifford, Savage promit de les défaire d'Élisabeth[2]. A la même époque, le prêtre Jean Ballard ourdissait en Angleterre un complot du même genre. Instruit des projets de Savage, il parvint à faire entrer dans la conspiration un jeune gentilhomme catholique du comté de Derby, nomme Antony Babington. Plus tard, d'autres fanatiques prirent part à la conjuration[3].

Ces criminels projets ayant échoué et n'ayant eu d'autre résultat que de soulever l'indignation publique contre la théologie monacale, qui se montrait si bienveillante pour les assassins des princes, on fit

brûlé en 1610 par ordre du parlement de Paris, avait, dit-on, déterminé Ravaillac à assassiner Henri IV. Le cordelier Jean Petit avait déjà, au quinzième siècle, soutenu qu'on peut assassiner un tyran. Gerson eut beaucoup de peine à le faire condamner au concile de Constance. (Voir Émile DE BONNECHOSE, *Jean Huss et le concile de Constance.*) Tel est l'esprit *conservateur* des moines!

[1] Voy. *Vray et naïf portrait de frère J. Clément, religieux de l'ordre de S. Dominique*, etc., Paris, 1589; — *Histoire au vray de la victoire obtenue par frère J. Clément*, etc., Paris, 1589; — *Le tyrannicide ou la mort du tyran*, Paris, 1589; — *Le martyre de J. Clément*, etc., Paris, 1589.

[2] SAVAGE'S *Confessions*, p. 1130-1131.

[3] HARDWICKE'S *State Papers*, t. Ier, p. 227-229. — HOWELL, *State trials*, t. Ier, 1132-1135.

une nouvelle tentative contre Jacques Ier, successeur d'Élisabeth. Cette tentative, dirigée par un gentilhomme catholique, nommé Guy Fawkes, a été nommée « Conspiration des poudres, » parce qu'on se proposait de faire sauter, à l'aide d'une véritable machine infernale, le Parlement avec le roi[1]. Elle n'eut pas plus de succès que les autres. Mais si le poignard aiguisé dans les couvents ne put atteindre Élisabeth, il délivra du moins Philippe II de Guillaume le Taciturne, cet intrépide défenseur de la nationalité néerlandaise.

Les moines d'Angleterre ne réussirent pas, il est vrai, à tuer d'Élisabeth, mais ils eurent la joie d'exposer leur patrie à tous les dangers d'une formidable invasion. Après la mort de Marie la Sanglante qui, pour leur plaire, avait couvert l'Angleterre de bûchers, un Écossais, l'évêque catholique de Ross, écrivit un livre en français, en latin et en anglais, pour prouver que Philippe II était l'héritier légitime du trône d'Angleterre[2].

Philippe, qui disposait des vaisseaux et des matelots de l'Italie, du Portugal et de l'Espagne, fit travailler au plus vaste armement maritime qu'on eût encore vu, pour revendiquer les droits que les mo-

[1] Voy. les dissertations latines publiées par Mœbius, Leipzig, 1689, et par Roth, Leipzig, 1709, sur la Conspiration des poudres.

[2] Archives de Simancas, série B., liasse 59, n° 73, citées dans Mignet, *Marie Stuart*.

nastères lui attribuaient sur la Grande-Bretagne. Sa flotte, l'*Invincible Armada*, se composait de cent trente-cinq navires de diverses dimensions ; elle était montée par huit mille hommes d'équipage, contenait vingt mille soldats, un vicaire général de l'inquisition, plus de cent jésuites et autres religieux des ordres mendiants[1]. En même temps, le duc de Parme préparait en Flandre l'embarquement de trente mille hommes[2]. Le pape Sixte-Quint ne pouvant rester neutre dans cette guerre du monachisme contre l'Angleterre, avait promis un million de ducats, en renouvelant les anathèmes lancés par Pie V et par Grégoire XIII contre Élisabeth[3]. L'Anglais qui dirigeait à Reims le séminaire britannique, le Dr Allen, nommé cardinal et légat du saint-siége, rédigea de son côté un manifeste foudroyant contre sa souveraine, afin que sa patrie tombât plus sûrement sous le joug exécré du protecteur de l'inquisition.

On sait comment le Ciel se prononça contre les traîtres, et préserva l'Angleterre de la double tyrannie de Philippe II et des couvents. Vaincu sur les mers, le despotisme clérical s'acharna désormais sur la malheureuse Espagne et parvint à épuiser, à force de supplices, tout le sang de ses veines.

Ces moines espagnols qui se donnaient, au moment

[1] De Thou, *Histoire de mon temps*, livre LXXXIX.
[2] Strada, *Guerre de Belgique*, t. II, liv. IX, p. 640-644.
[3] *Geste di Sixto-Quinto*, t. II, p. 80.

de l'invasion française, pour des patriotes intrépides, ne sont-ils pas responsables de cette déplorable situation de leur terre natale ? à l'aide de l'inquisition, n'ont-ils pas assuré la ruine de la monarchie célèbre dont la gloire remplissait, avant l'avénement de la maison d'Autriche, l'Occident tout entier ? L'inquisition, cette infernale institution qui ne rougissait pas d'offrir de véritables sacrifices humains au « Prince de la paix » est une œuvre essentiellement monastique. Elle apparaît dans la société du moyen âge avec deux nouveaux ordres religieux destinés à une grande influence, les dominicains et les franciscains. Introduite en Espagne en 1232, elle fut réorganisée en 1481, sous Ferdinand le Catholique et Isabelle. Depuis cette époque, agent tout-puissant de l'absolutisme spirituel et temporel, armée d'une procédure qu'on dirait inventée par l'enfer, elle se montra tellement avide de sang, que Rome elle-même fut obligée de protester contre ses excès. Sous prétexte de réprimer les Maures et les Juifs, elle chassa de la péninsule les industriels actifs et intelligents qui faisaient sa force et sa richesse; elle empêcha toute manifestation de la pensée, rendit la science impossible, et fit plus de mal à l'Espagne que ses plus cruels ennemis. Assurée de l'impunité par la politique sans entrailles de Philippe II et de ses successeurs, étalant sur les places publiques les abominables pompes de ses *auto-da-fé*, elle donna au monde frappé d'épouvante, un spectacle

digne des religions barbares du Mexique et de la Gaule[1].

En 1808, un décret de Joseph Bonaparte supprima l'inquisition. N'est-ce pas une des causes de la haine *patriotique* des moines contre la domination française ? Ce ne sont pas là de pures conjectures. — En effet, Ferdinand VII ayant rétabli la juridiction inquisitoriale en 1814, elle fut abolie de nouveau par les Cortès de 1820[2]. Ce fut alors que les religieux espagnols se couvrirent de honte par la plus insigne trahison. Ceux qui, au temps de Napoléon, s'étaient montrés si hostiles à la France, organisèrent « l'armée de la foi » pour seconder l'invasion française, et marchèrent avec des couronnes au-devant de l'armée du duc d'Angoulême[3],

> Quand à l'Espagne sainte il rendit son doux roi,
> Ses moines, sa misère et ses actes de foi[4].

En Allemagne, les couvents sacrifièrent avec la même facilité le repos et les intérêts les plus sacrés à des considérations purement personnelles. Ne pouvant se résigner à voir les États protestants les re-

[1] LIMBORCH a publié à Amsterdam, en 1692, une *Histoire de l'inquisition*, écrite en latin.

[2] Voy. TORENO, *Histoire du soulèvement d'Espagne*.

[3] Voy. Achille DE VAULABELLE, *Histoire des deux Restaurations*.

[4] Auto-da-fé. — Ces vers sont de BARTHÉLEMY et MÉRY: *la Villéliade*.

pousser de leur sein, ils décidèrent Ferdinand II et Ferdinand III à des guerres sans quartier qui, pendant trente ans (1618—1648), inondèrent le sol germanique de torrents de sang[1]. Tout ce sang, que le parti monacal[2] fit répandre, fut inutilement versé; puisque le traité de Westphalie força la maison d'Autriche à tolérer en Allemagne l'exercice du culte réformé[3]. L'école ultramontaine ne put réaliser son rêve avoir à asservir l'indépendance germanique à la domination autrichienne. Mais elle continue dans toute l'Allemagne de tourner des regards d'espérance vers les césars de Vienne. « C'est que l'Autriche de l'ancien régime et de la réaction nouvelle est essentiellement contraire au progrès. Elle a pour base l'immobilité des gouvernés, elle est par excellence le champion du *statu quo*.... La main du destin pousse incessamment l'Autriche dans les voies de la réaction[4]. » Au contraire, les États de la Confédération germanique séparés de Rome manifestant des tendances plus libérales, les moines n'ont plus qu'une chance de salut, la domination de la maison de Lor-

[1] Voy. les savantes études publiées par M. Alfred Michiels dans le Siècle : *Ferdinand II et la restauration catholique en Hongrie*.

[2] Les jésuites jouèrent le principal rôle à la cour des empereurs pendant la guerre de Trente ans.

[3] Voy. Schiller, *Histoire de la guerre de Trente ans*.

[4] Voy. Cyprien Robert, *Le Monde slave*. — *L'Autriche contemporaine*.

raine, unie étroitement à la théocratie romaine[1], M. G. de la Tour, qui est un des publicistes de cette école, a, dans le journal français l'*Univers*, exposé la théorie dont je viens de parler avec une hardiesse imprudente. Son zèle pour la couronne de François-Joseph l'a même engagé à essayer dans le *Correspondant* une réhabilitation de la Ligue, des ducs de Guise et de la maison de Lorraine, qui aurait assurément révolté Bossuet autant que Pascal.

Les hommes qui défendent en France les institutions et l'histoire du monachisme sont fort mal inspirés quand ils rappellent à leur pays de pareils souvenirs ! Ont-ils donc oublié que la mémoire d'Henri IV[2] et de Richelieu est restée populaire, parce que ces deux grands hommes défendirent avec une infatigable ardeur les intérêts de la nationalité française contre la maison d'Autriche? Les Guise et les moines se firent au contraire les agents de Philippe II, et, sous prétexte d'*orthodoxie*, organisèrent l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy[3], et déchirèrent impitoyablement, dans des luttes fratricides, le sein

[1] On sait quelles sont les conséquences du concordat autrichien.

[2] Malgré tant de faiblesses et de concessions funestes que M. PEYRAT a indiquées dans le *Siècle* avec son savoir habituel.

[3] Voy. MICHELET, *La Réforme et la Ligue*. — On a dit qu'il fallait attribuer ce crime à la politique... assurément, à la politique catholique.

de la patrie[1]. Henri IV l'arracha de leurs mains. Les écrivains français qui se sont dévoués à l'Autriche, essaieront en vain de réhabiliter les moines qui armèrent du poignard cinq fanatiques[2]. En revanche, ils pourront engager les Italiens à reconnaître la grâce que leur accorde le Ciel en leur assurant le bonheur, refusé encore à la Prusse et à la Save, de vivre sous le sceptre béni de la maison de Lorraine.

Du reste, cette tentative a déjà été faite plus d'une fois. En Italie, les défenseurs de la papauté et du monachisme sont les partisans les plus décidés de la domination étrangère[3]. Cette cause est aussi populaire dans les couvents qu'elle est odieuse aux patriotes de la péninsule. Non contents d'être les apologistes de l'Autriche, les moines sont devenus les irréconciliables ennemis de la maison de Savoie, l'épée de l'Italie, qui seule, abandonnée par les princes qui régnent à Florence et à Naples, et par le pontife qui trône au Vatican, n'a pas consenti à fouler aux pieds l'étendard tricolore ni perdu l'espérance de voir la

[1] Tant que dura la révolution française, les moines furent aussi les complices de l'étranger. — Voy. THIERS, *Histoire de la Révolution française.* — Ce qui restait en France des ordres religieux, en 1814 et en 1815, triompha de la capitulation de Paris et du désastre de Waterloo. (Voy. le jésuite LORIQUET, *Histoire de France.*) — Les patriotes français ne devraient jamais l'oublier!

[2] Voy. *Brief sommaire de tous les méchants parricides qui ont attenté contre la personne de Henri IV,* 1610.

[3] Voy. Edgar QUINET, *Révolutions d'Italie.*

patrie recouvrer un jour son indépendance et ses droits.

Puisqu'il s'agit de l'Italie, je ne peux m'empêcher de tourner mes regards vers sa sœur lointaine qui, sur les bords du Danube, tient encore d'une main ferme l'étendard de Trajan. Je ne le fais pas sans un sentiment de tristesse invincible. Personne n'ignore en Roumanie le rôle qu'ont joué nos moines dans toutes les invasions étrangères. On sait combien ils ont toujours été indifférents à la misère des paysans, aux humiliations subies par les boyards, aux souffrances endurées par la nation [1]. Toute mesure propre à défendre et fortifier la nationalité roumaine était suspecte à leurs yeux et souvent qualifiée d'hétérodoxe. Le canon de l'ennemi trouvait dans les murs des monastères un écho sympathique dès qu'il leur semblait dirigé contre les partisans des idées libérales de l'Occident. J'abhorre pour mon compte ceux qui, méconnaissent ainsi tous leurs devoirs, poussent un peuple tout entier dans les ténèbres de l'ignorance et dans les cachots de la servitude !

[1] Leurs sentiments étaient bien différents de ceux du clergé rural, qui s'est montré constamment le frère et l'ami du cultivateur dont il partage les épreuves et la destinée.

# TABLE

Pages.

Préface. . . . . V
Dédicace. . . . . 1
Introduction . . . . . 7
Valaquie. — Caldarochani. . . . . 35
Id. — Cernica . . . . . 59
Saint-Lazare. — Les Mekhitaristes . . . . . 75
Moldavie. — Niamtzou . . . . . 107
Id. — Varatik . . . . . 129
Palestine. — Les Lieux-Saints. . . . . 141
Macédoine. — Le mont Athos . . . . . 153
Thessalie. — Les Météores. . . . . 175
Russie. — Moscou, ses églises et ses couvents . . . . . 185
Id. — Hatkoff . . . . . 199
Id. — Troïtza. . . . . 223
Monastères de la Grèce, de l'Arménie et de l'Égypte. . 241
Les inventeurs de la vie monastique . . . . . 263
Épilogue. — Lettres à M. ***. — Réponse aux apologistes de la vie monastique . . . . . 273
Lettre Ire. — Les moines et l'Évangile . . . . . 275
Lettre II. — Les moines et la nature humaine. . . . . 295
Lettre III. — Les moines et la société. . . . . 309
Lettre IV. — Les moines et la patrie . . . . . 325

# LIBRAIRIE DE JOËL CHERBULIEZ

A GENÈVE ET A PARIS

## LA SUISSE ALLEMANDE

ET

## L'ASCENSION DU MŒNCH

PAR

Mme LA COMTESSE DORA D'ISTRIA

4 vol. in-12, fig. 12 fr.

Mme la comtesse Dora d'Istria parle des Suisses avec enthousiasme, et n'omet aucun des titres de cette nation à l'estime du monde. Elle s'attache également à donner une esquisse de la dernière révolution fédérale, qui sera d'autant mieux accueillie que l'histoire de cette période n'a pas encore été écrite. Son livre intéressera vivement les lecteurs par la variété des aperçus qu'il renferme ainsi que par le zèle avec lequel l'auteur s'est entouré de tous les meilleurs documents.

---

## DES ARTS GRAPHIQUES

DESTINÉS

A REPRODUIRE PAR L'IMPRESSION

considérés sous le double point de vue historique et pratique

PAR

J.-M.-H. HAMMAN.

1 gros volume in-12. 5 francs.

LA

# FRANCE PROTESTANTE

OU

## VIES DES PROTESTANTS FRANÇAIS

QUI SE SONT FAIT UN NOM DANS L'HISTOIRE

depuis les premiers temps de la réformation jusqu'à la reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'assemblée nationale

OUVRAGE PRÉCÉDÉ D'UNE

## NOTICE HISTORIQUE SUR LE PROTESTANTISME EN FRANCE

SUIVI DE PIÈCES JUSTIFICATIVES

et rédigé sur des documents en grande partie inédits

PAR

MM. EUG. ET EM. HAAG

**9 vol. en 18 parties grand in-8.— Prix de chaque livraison : 4 fr**

**Les 15 premières sont en vente.**

Cette importante publication se poursuit avec activité ; la seizième livraison est sous presse, et les autres suivront rapidement. Les auteurs ne négligent rien pour en faire un véritable monument historique. Leurs patientes et laborieuses recherches tirent une foule de noms distingués de l'oubli, auquel les condamnait l'exclusivisme religieux ou la dédaigneuse indifférence de la plupart des historiens ; elles mettent également en lumière les liens qui rattachent à la Réforme bon nombre de personnages illustres soit par leurs travaux, soit par les services qu'ils ont rendus au pays. Ce sont autant de titres dont la France a tout lieu d'être fière, car ils prouvent à quel point sont fécondes les ressources de son génie national et combien fut grande la part d'intelligence, de courage et de dévouement qu'elle fournit

à la cause du libre examen. Ce petit troupeau, si souvent décimé par la persécution, nous offre une élite d'hommes non moins remarquables par le savoir, par la vigueur de la pensée ou par l'ingénieux emploi de facultés éminentes, que par leurs convictions profondes et leurs vertus modestes. Le protestantisme, malgré l'assertion contraire tant de fois répétée, n'a pas été plus stérile pour les lettres et les arts que pour la science et l'érudition. Hommes d'État, hommes d'épée ou de lettres, écrivains, artistes, négociants, industriels, la France protestante compte bon nombre d'illustrations dans toutes les branches de l'activité humaine. Le livre de MM. Haag renferme à cet égard des détails du plus haut intérêt. Ce sont des archives précieuses pour l'histoire de la civilisation française, ainsi que pour celle de ces nombreuses familles de réfugiés que la révocation de l'édit de Nantes dispersa en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en Suisse.

---

TRAGÉDIE FRANÇOISE

DU

SACRIFICE D'ABRAHAM

AUTHEUR

**Théodore de Bèze**

réimprimé fidèlement sur l'édition de Genève 1576.

1 vol. in-12. 1 fr.

---

KETTY LA GRAND'MÈRE

PAR

JÉRÉMIAS GOTTHELF

Traduit de l'allemand

1 volume in-12. 3 francs.

DES

## [illegible] ARTS EN ITALIE

[illegible] au point de vue religieux

PAR

**[illegible] COQUEREL, fils**

[illegible] 12, 3 fr. 50 c.

[illegible] le catholicisme sur les beaux-[illegible] ce volume dans lequel on tro[illegible] exposées avec beaucoup d'es[illegible] Coquerel ne craint pas de fronder [illegible] fait de peinture. Il conteste [illegible] l'Eglise romaine et [illegible] ingénieux ainsi que [illegible] plus vif intérêt.

## JOURNAL DE M. MIERTSCHING

[illegible] du capitaine Mac CLURE

## DANS SES VOYAGES AU POLE NORD

[illegible]

## [illegible] DE L'HISTOIRE POLITIQUE DE LA SUISSE

[illegible]

**[illegible] de la Confédération jusqu'à nos jours**

[illegible]

[illegible]

[illegible] volume [illegible] 50 cent.

## DÉPÊCHES DES AMBASSADEURS MILANAIS

sur les campagnes de

# CHARLES LE TÉMÉRAIRE

**1474-1477**

**publiées en original, avec sommaires et notes historiques**

PAR

**le baron FRÉDÉRIC DE GINGINS-LA SARRAZ**

**2 beaux vol. in-8. 18 fr.**

Les correspondances milanaises se composent d'environ trois cents pièces originales, dont la majeure partie sont des dépêches des ambassadeurs du duc Galeaz-Marie Sforze, résidant, soit auprès de la personne du duc Charles de Bourgogne, soit à la cour de la duchesse régente de Savoie, propre sœur du roi Louis XI. On y trouve aussi de nombreuses communications d'autres agents milanais envoyés à Venise, à Florence et à Rome, ainsi qu'à la cour de France, en Angleterre et dans les villes suisses ; sans compter plusieurs lettres autographes des divers souverains contemporains. Ces pièces, qui toutes se rapportent d'une manière plus ou moins directe aux événements de la guerre de Bourgogne, commencent avec l'année 1474, et finissent à la mort de Charles le Téméraire, tué devant Nancy en janvier 1477. Rédigées presque jour par jour, dans les camps et sur le théâtre même des événements, par des observateurs intelligents et haut placés, chargés de tout voir et de rendre de tout un compte fidèle, elles répandent une nouvelle et vive lumière sur l'un des plus grands drames historiques de l'époque et sur les intrigues croisées des cours qui alimentaient le feu de la guerre, sans en courir les dangers.

---

## LA MAISON DU N° 5

PAR

**L'AUTEUR DU PRESBYTÈRE EN PLEIN SOLEIL**

**trad. de l'anglais**

**1 vol. in-12. 2 fr. 50 cent.**

**UN DIMANCHE**

SCÈNES DE FAMILLE

PAR

Mme TOURTE-CHERBULIEZ

1 vol. in-12. 1 fr.

---

LE

MYSTÈRE DES BARDES

**de l'île de Bretagne**

ou doctrine des Bardes gallois du moyen âge

TEXTE, TRADUCTION FRANÇAISE ET COMMENTAIRE

PAR

ADOLPHE PICTET

1 vol. in-12. 1 fr. 50 cent.

---

MAINE DE BIRAN

**SA VIE ET SES PENSÉES**

PUBLIÉ PAR

ERNEST NAVILLE

1 volume in-12. 4 francs.